



Informazioni su questo libro

Si tratta della copia digitale di un libro che per generazioni è stato conservata negli scaffali di una biblioteca prima di essere digitalizzato da Google nell'ambito del progetto volto a rendere disponibili online i libri di tutto il mondo.

Ha sopravvissuto abbastanza per non essere più protetto dai diritti di copyright e diventare di pubblico dominio. Un libro di pubblico dominio è un libro che non è mai stato protetto dal copyright o i cui termini legali di copyright sono scaduti. La classificazione di un libro come di pubblico dominio può variare da paese a paese. I libri di pubblico dominio sono l'anello di congiunzione con il passato, rappresentano un patrimonio storico, culturale e di conoscenza spesso difficile da scoprire.

Commenti, note e altre annotazioni a margine presenti nel volume originale compariranno in questo file, come testimonianza del lungo viaggio percorso dal libro, dall'editore originale alla biblioteca, per giungere fino a te.

Linee guida per l'utilizzo

Google è orgoglioso di essere il partner delle biblioteche per digitalizzare i materiali di pubblico dominio e renderli universalmente disponibili. I libri di pubblico dominio appartengono al pubblico e noi ne siamo solamente i custodi. Tuttavia questo lavoro è oneroso, pertanto, per poter continuare ad offrire questo servizio abbiamo preso alcune iniziative per impedire l'utilizzo illecito da parte di soggetti commerciali, compresa l'imposizione di restrizioni sull'invio di query automatizzate.

Inoltre ti chiediamo di:

- + *Non fare un uso commerciale di questi file* Abbiamo concepito Google Ricerca Libri per l'uso da parte dei singoli utenti privati e ti chiediamo di utilizzare questi file per uso personale e non a fini commerciali.
- + *Non inviare query automatizzate* Non inviare a Google query automatizzate di alcun tipo. Se stai effettuando delle ricerche nel campo della traduzione automatica, del riconoscimento ottico dei caratteri (OCR) o in altri campi dove necessiti di utilizzare grandi quantità di testo, ti invitiamo a contattarci. Incoraggiamo l'uso dei materiali di pubblico dominio per questi scopi e potremmo esserti di aiuto.
- + *Conserva la filigrana* La "filigrana" (watermark) di Google che compare in ciascun file è essenziale per informare gli utenti su questo progetto e aiutarli a trovare materiali aggiuntivi tramite Google Ricerca Libri. Non rimuoverla.
- + *Fanne un uso legale* Indipendentemente dall'utilizzo che ne farai, ricordati che è tua responsabilità accertarti di farne un uso legale. Non dare per scontato che, poiché un libro è di pubblico dominio per gli utenti degli Stati Uniti, sia di pubblico dominio anche per gli utenti di altri paesi. I criteri che stabiliscono se un libro è protetto da copyright variano da Paese a Paese e non possiamo offrire indicazioni se un determinato uso del libro è consentito. Non dare per scontato che poiché un libro compare in Google Ricerca Libri ciò significhi che può essere utilizzato in qualsiasi modo e in qualsiasi Paese del mondo. Le sanzioni per le violazioni del copyright possono essere molto severe.

Informazioni su Google Ricerca Libri

La missione di Google è organizzare le informazioni a livello mondiale e renderle universalmente accessibili e fruibili. Google Ricerca Libri aiuta i lettori a scoprire i libri di tutto il mondo e consente ad autori ed editori di raggiungere un pubblico più ampio. Puoi effettuare una ricerca sul Web nell'intero testo di questo libro da <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Carayon

Jes. 156 3

DOCUMENTS INÉDITS

CONCERNANT

10.11

LA COMPAGNIE DE JÉSUS

PUBLIÉS

PAR LE P. AUGUSTE CARAYON,

DE LA MÊME COMPAGNIE.

X



POITIERS

HENRI OUDIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

1863

Ch. TARANNE

LIBRAIRE

202, rue de la Harpe, PARIS

DOCUMENTS INÉDITS

CONCERNANT

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

DOCUMENTS INÉDITS

CONCERNANT

LA COMPAGNIE DE JÉSUS

PUBLIÉS

PAR LE P. AUGUSTE CARAYON,

DE LA MÊME COMPAGNIE.

—

X



POITIERS

HENRI OUDIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

—
1863



DOCUMENTS INÉDITS.

NOTES HISTORIQUES
SUR LE RÉTABLISSEMENT
DE LA
COMPAGNIE DE JÉSUS
EN PORTUGAL.

DOCUMENT J.

POITIERS
HENRI OUDIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE
—
1863

Les libéraux de 1828, — très-habiles comédiens, comme ils sont venus, *la farce jouée*, le confesser eux-mêmes, — avaient fait croire au peuple français, *le plus spirituel de la terre!* que les Jésuites allaient s'emparer de la France, la ramener aux ténèbres du moyen âge, à l'ignorance de toutes choses et même à *la dtme*, sans parler de l'inquisition et de cent autres abominations, si le gouvernement laissait à ces religieux la liberté d'enseigner le catéchisme, la grammaire et les sciences, dans une dizaine de petits-séminaires.

Le succès répondit au talent des nombreux acteurs de la *Comédie de quinze ans*, et long-

temps avant le dénouement de cette longue parade, on tenait pour article de foi, parmi les spectateurs, que les Jésuites étaient des *éteignoirs* et les plus abominables ennemis de la liberté.

Si par malheur, au milieu de ce concert attendrissant, un malavisé venait à demander comment ces professeurs, qui avaient donné tant d'hommes illustres à la France, et des écrivains comme Corneille, Molière, Bossuet, Descartes et tant d'autres célébrités, sans parler du *grand Arouet*, de ce Voltaire, entrant à l'Académie après dix-sept autres élèves du P. Porée !. — comment de tels professeurs ressemblaient-ils à des *éteignoirs* ? si, dis-je, un malavisé se permettait de ces malencontreuses observations, on lui récitait d'abord un joli catalogue d'injures, puis on ajoutait, par manière de raisonnement, que ces hommes de génie avaient conquis la célébrité en dépit de leur triste éducation, et que maintenant, les Jésuites se servaient de leurs noms pour éblouir le public et lui jeter de la poudre aux yeux.

Des réponses de ce genre et de cette force suffisent aux esprits peu difficiles, *quorum infinitus est numerus!*

Le succès de la comédie fut si grand, le *tolle* contre les Jésuites poussé avec tant d'ensemble, le *crescendo* de l'orchestre libéral si bien dirigé, que les gouvernants et le roi lui-même ne pouvaient plus dormir. Le bon Charles X, fatigué d'une lutte sans fin ni trêve, croyant acheter le repos de la France et le sien, prit une plume et signa les *Ordonnances de 1828!* Cette plume, on la lui conserva sans doute, pour signer, deux ans après, sur la route de l'exil, son acte d'abdication ?

Les Jésuites français n'avaient pas attendu le dénouement prévu de la *Comédie de quinze ans*, pour offrir leurs services à des pays moins civilisés que le nôtre : et, sans parler de l'Amérique, la Suisse, la Savoie, l'Espagne et le Portugal acceptèrent leur dévouement. Mais la troupe de comédiens, dont le succès doublait l'audace, ne se tint pas pour battue : elle crut nécessaire, et trouva le moyen de transporter ses tréteaux, et de donner des

représentations en Suisse, en Savoie, en Espagne et en Portugal. Partout elle joua en perfection : tant et si bien, que Fribourg, Chambéry, Mélan, Le Passage et Coïmbre, après avoir appelé les Jésuites et les avoir tant aimés, les virent expulser au nom de toutes les libertés modernes.

Plus tard nous pourrons raconter ces triomphes de l'hypocrisie libérale; pour le moment nous n'avons à parler que de notre expulsion du Portugal.

La Compagnie de Jésus n'a point à s'affliger, pour son propre compte, de ces injustes expulsions : elle les doit au nom qu'elle porte, elle les doit à cette mission d'enseigner, que l'Église a bien voulu lui confier. La Compagnie, tant que sa mère, la sainte Église, la bénira, est assurée de trouver quelque coin du globe où elle pourra se réfugier durant la tempête et enseigner aux hommes la vérité et la plus importante des libertés, celle des enfants de Dieu. Mais si les membres de la Compagnie doivent pour eux-mêmes se réjouir de la persécution, ils n'en ont pas moins à pleurer

sur les peuples dont la violence les a séparés; et, si loin que soit le lieu de leur exil, ils entendent cependant les gémissements des peuples affranchis, et voient les ruines qui s'entassent sous la main de leurs prétendus libérateurs.

Deux fois le Portugal s'est vu violemment *délivré des Jésuites*. Ces deux expulsions ont-elles été suivies d'une grande prospérité? Nous le demandons à ceux qui ont étudié l'histoire de ce pays !

Dans le document qui précède, nous avons vu la décadence du Portugal, avili sous la tyrannie d'un ministre philosophe. Dans celui qu'on va lire, on reconnaîtra la tyrannie des libéraux modernes. Et cette tyrannie, pour être moins cruelle que celle de Pombal, n'a-t-elle pas privé cet admirable pays de son indépendance religieuse et, par là même, de sa véritable liberté?

Nous devons ce dernier document à des témoins oculaires, et la main de son vénérable rédacteur pourrait encore le signer. Nous vou-

drions louer ce travail où le cœur a si bien conduit la main. Mais cette main qui a dirigé ou fondé les collèges d'Aix, de Coïmbre, de Brugelette et de Paris, pourrait nous imposer silence ; et la voix de ce vénéré doyen de notre Province ne manquerait pas de me rappeler ces règles, où la louange est réservée à ceux qui reposent dans le Seigneur, ou travaillent en des contrées éloignées. Or, je dois en convenir, Quimper n'est point assez loin de Poitiers ; et la mort, très-heureusement, ne me donne pas le droit de raconter le bien dont le cœur garde le souvenir. Dieu veuille que longtemps encore je sois forcé de me taire !



NOTES HISTORIQUES
SUR LE RÉTABLISSEMENT
DE LA
COMPAGNIE DE JÉSUS
EN PORTUGAL.

Les ordonnances de 1828 qui détruisirent en France les collèges de la Compagnie de Jésus, donnèrent à un jeune portugais, M. Antonio Saraiva, la première idée de leur rétablissement en Portugal. Il était attaché à l'ambassade d'Angleterre, quand l'infortuné Charles X fit faire ce pas énorme à la révolution, qui allait bientôt le détrôner. Dans un voyage qu'il fit en France, au moment où se consommait cette victoire de l'impiété, à la vue de ces maîtres dévoués dont les services étaient repoussés par la France, il conçut le projet de les offrir à sa patrie; il en écrivit au duc de Cadaval¹, alors pré-

¹ Le duc de Cadaval, arrière-petit-fils du grand connétable de Nuno Alvarès Pereira, et par conséquent du sang royal de Portugal, tenait à la France par sa mère, princesse de Luxembourg.

mier ministre, et celui-ci touché de l'état déplorable de l'éducation en Portugal, depuis l'expulsion de la Compagnie, travailla efficacement à lui procurer cette ressource. La négociation marcha rapidement, et en mars de l'année suivante (1829), trois Pères et deux Frères coadjuteurs de la province de France, après avoir reçu la bénédiction du Nonce, devenu plus tard cardinal Lambruschini, partaient pour Lisbonne. Le consul de Portugal à Bayonne, était chargé de fournir aux premiers frais de leur voyage; ils prirent avec eux un quatrième Père au Collège du Passage, sur la frontière d'Espagne, et le 26 mars ils se dirigèrent sur Madrid en passant par Loyola et Azpétia, où ils désiraient puiser au berceau de leur saint Fondateur l'esprit et le courage que réclamait leur importante mission. Le supérieur offrit le saint sacrifice dans la chambre où s'opéra la conversion de saint Ignace, et changée depuis en chapelle; il attacha un prix tout particulier à la célébrer avec la chasuble dont saint François de Borgia, protecteur spécial et patron de tout le Portugal, s'était servi dans cette même chapelle.

La cour d'Espagne fit aux PP. Français l'accueil le plus cordial, le Roi voulut les voir; mais en attendant le jour fixé pour l'audience, Don Carlos, l'infante Dona Carlotta, avec les trois jeunes Infans, la

princesse de Beira et Don Sébastien, son fils, vinrent au Collège impérial visiter ces pauvres religieux, dont la mission paraissait à ces excellents princes l'aurore de la régénération religieuse pour cette partie de la Péninsule. Ils s'y intéressaient d'autant plus que l'Infante et la princesse de Beira étaient l'une et l'autre sœurs de Don Miguel, et filles de la reine-mère Dona Carlotta, dont l'affection pour la Compagnie n'avait pas peu contribué à son rappel.

Mais il était impossible que mille difficultés ne vinsent pas entraver cette entreprise. La Compagnie ne manquait pas d'ennemis à Lisbonne. Il fallut quatre mois pour triompher de leur opposition. La princesse de Beira s'y employa avec un zèle digne de toute la reconnaissance de la Compagnie, et la volonté persévérante du roi assura enfin le succès. Les Pères purent quitter Madrid à la fin de juillet. Ils célébrèrent en chemin la fête de leur saint Patriarche, et sous sa protection ils arrivèrent à Lisbonne le 13 août 1829. Ils descendirent chez les enfants de Saint-Vincent-de-Paul, où ils reçurent pendant deux mois et demi l'hospitalité la plus cordiale et la plus généreuse; ils furent constamment dirigés par ces bons pères, dans toutes leurs démarches : souvent très-difficiles, car la législation du pays et les actes du marquis de Pombal ne laiss-

saient pas de rendre leur position extrêmement délicate.

Les Pères furent admirablement reçus par le roi, par la reine-mère et par les infantes ses sœurs. Une grande partie du clergé et la plupart des religieux les accueillirent aussi avec beaucoup de bienveillance. La pièce suivante montre l'estime particulière dont les honora tout de suite l'éminent cardinal Patriarche et la confiance qu'il leur témoigna. —

« Patrice I^{er}, Cardinal-Patriarche de Lisbonne.

» Nous étant assuré de la grande utilité et du fruit
» abondant que nos bien-aimées ouailles peuvent
» recueillir des saintes et religieuses instructions des
» RR. PP. de la Compagnie de Jésus, nouvellement
» reçus dans ces royaumes, au bien desquels ils
» viennent se consacrer avec une ferveur et un zèle
» d'apôtres; nous les autorisons par ces présentes,
» et voulons qu'ils aient le pouvoir, non-seulement
» de prêcher et confesser, comme nous le leur
» avons déjà permis, dans toute l'étendue de ce
» Patriarcat; mais encore de parcourir librement
» toutes les paroisses, et là où la chose leur paraîtra
» le plus convenable, de promouvoir la bonne
» éducation religieuse, en convoquant les enfants
» et mêmes les adultes qui pourront ou voudront se
» réunir, pour les instruire et enraciner dans leurs
» cœurs la connaissance de la pure doctrine et des

» devoirs religieux qui peuvent seuls former un bon
» chrétien et un fidèle sujet. Et nous recomman-
» dons aux RR. Curés non-seulement de n'ap-
» porter aucune entrave et aucun obstacle à leur
» ministère, mais encore de les recevoir avec res-
» pect, avec toutes sortes de témoignages d'affec-
» tion, et de les aider en tout et pour tout, comme
» leurs coadjuteurs dans l'œuvre qui doit être par
» excellence l'objet de leur sollicitude, comme elle
» l'est de la nôtre.

» Donné dans notre palais de Junqueira, le 14
» avril 1830, sous notre seing et le sceau de nos
» armes.

» † PATRICE, Cardinal-Patriarche. »

Toute la noblesse suivait de son côté l'exemple du roi; elle semblait, presque tout entière, revoir avec enthousiasme une Compagnie qui comptait autrefois parmi ses membres les enfants de ses plus illustres familles. Le marquis de Pombal mérite ici une mention particulière, ainsi que sa sœur Dona Francisca Saldanha, comtesse d'Oliveira. Cette pieuse dame n'avait pas plutôt appris l'arrivée des Jésuites, qu'elle était venue leur exprimer ses regrets de la persécution de son aïeul, se prosterner à leurs pieds, demander leur bénédiction, comme gage de pardon, et les supplier d'inscrire pour le premier collège qu'ils dirigeraient, ses enfants, les arrière-

petits-fils de Pombal. Le marquis, de son côté, les avait visités avec son fils, et n'avait rien négligé pour leur faire oublier les torts de son aïeul. Cependant il faut dire que le retour de la Compagnie ne lui parut pas une raison pour faire disparaître de son hôtel et de son principal salon un présent du trop célèbre Choiseul. C'est un immense tableau où le ministre de Joseph I^{er} est représenté tenant à la main le décret d'expulsion de la Compagnie et présidant à son exécution, sur cette même place dite Terreiro de Paço, près de laquelle les Pères de la Compagnie proscrits s'embarquèrent, et où on lui a élevé une statue colossale, dont la base porte une inscription qui rappelle la gloire immortelle dont cette expulsion l'a couvert.

Le premier ministre ne cessait de poursuivre l'œuvre de notre rétablissement commencée avec tant d'énergie, et nous aida constamment de son crédit. Toute sa famille partageait ses sentiments, Elle en donna bientôt des preuves touchantes.

Dans le conseil du roi, et tout autour du trône, dans le clergé même, il restait des éléments d'opposition; on devait s'y attendre dans un pays où, depuis la destruction violente de la Compagnie, il n'avait jamais été permis d'élever la voix, ni d'écrire un mot en sa faveur. Le rétablissement fut donc de nouveau traversé. Un des ministres les plus

influents ne cachait à personne que son avis au Conseil était qu'on se servit de la Compagnie de Jésus aux Indes où les besoins de la Religion étaient extrêmes, mais qu'on ajournât son rétablissement en Portugal jusqu'à des temps plus calmes. Don Miguel qui attendait ces temps meilleurs de l'influence de la Religion et les demandait à Dieu, fut inébranlable ; mais l'exécution de ses volontés était arrêtée. Ce fut alors que le duc de Lafoens, frère du premier ministre, offrit à la petite colonie une de ses maisons de campagne sur les bords du Tage, tout près de sa propre habitation.

Les Pères y préludèrent à leur apostolat ; Dieu sembla bénir extraordinairement les efforts de plusieurs. Il ne leur fallut que quelques mois pour apprendre la langue et pouvoir faire le catéchisme aux enfants de la paroisse et les préparer à la première communion. Bientôt ils purent donner des retraites, faire avec succès de petites missions dans les campagnes. Le bruit en vint aux oreilles du Nonce, Mgr Alexandre Justiniani, archevêque de Petra, qui, sur la recommandation de Mgr Lambruschini, avait accordé une bienveillante protection à la Compagnie. Il désira qu'elle vînt travailler à Lisbonne même, dans son église des Italiens (Notre-Dame de Lorette). On n'y fit d'abord que des catéchismes ; mais bientôt, c'est-à-dire sur la fin de

novembre 1829, le Nonce voulut qu'on y donnât une véritable mission. Elle eut plus de succès qu'on n'eût jamais osé espérer. Le roi voulut profiter de la cérémonie de clôture pour donner à la Compagnie une marque publique de son affection, en y assistant avec toute la cour.

Cependant à la distance qui séparait la Résidence de la ville, le ministère était d'une extrême difficulté. Le duc et la duchesse de Lafoens, touchés du dommage spirituel qui en résultait, offrirent aux Pères leur palais dit *de Laira* dans la rue Saint-Joseph, quartier cher à la Compagnie, car ce fut là que, suivant la tradition, saint François-Xavier et Simon Rodriguez arrivant à Lisbonne, se logèrent en 1540; il y avait là un hôpital qui n'existe plus. Dans la nouvelle maison dont la charité leur faisait l'aumône, les Pères ouvrirent une petite chapelle, et commencèrent à prêcher et à confesser avec des fruits chaque jour plus abondants: elle devint, à vrai dire, le berceau de *la nouvelle Compagnie, à Lisbonne*. A la fin de décembre 1830, un avis royal mit enfin à la disposition des Pères une véritable maison religieuse, située près du château Saint-Georges, sur le flanc d'une des collines de Lisbonne. Cette maison actuellement connue sous le nom de *Colleginho da Graça*, s'appelait autrefois *Saint-Antoine-le-Vieux*; elle était,

pour la piété des nouveaux Pères, d'un intérêt immense; aussi l'éloignement du quartier, le mauvais état et l'exiguïté de l'habitation et de l'église ne diminuèrent point la joie qu'ils éprouvèrent en prenant possession de cette maison. Elle avait appartenu à la Compagnie naissante; c'était la première qui, dans tout l'univers, ait été érigée par elle en collège, et elle lui rappelait les plus touchants souvenirs! ... Elle avait vu Simon Rodriguez, Pierre Lefèvre, François Strada, saint François de Borghia..., et ces hommes si fameux dans les fastes de l'enseignement de la Compagnie : Cyprien Suarez, Pierre Perpinien, Manuel Alvarez, François Rodriguez... Elle avait entendu la première publication des Constitutions et la lettre sur l'Obéissance *aux PP. et FF. qui sont en Portugal...*; on y voyait encore dans le jardin une chapelle de saint François-Xavier, élevée après sa canonisation au lieu, alors fort solitaire, où la tradition disait que l'Apôtre des Indes venait s'entretenir avec Dieu de sa magnifique mission...

Le 31 décembre on put ouvrir l'église consacrée sous le titre de la *Conversion de Saint-Augustin*; l'on y chanta le salut solennel et le *Te Deum* d'actions de grâce par lesquels les Jésuites ont la coutume de terminer l'année; puis le lendemain, la fête du *Nom de Jésus*, qui leur est si chère, fut célébrée

solennellement. Depuis lors l'église des Pères ne cessa d'être continuellement fréquentée. Les ministères commencés ne cessèrent d'y être exercés avec des fruits toujours croissants. Une mission donnée vers le Carême de 1831 eut le plus grand succès. Le Roi voulut bien y renouveler sa démarche de l'année précédente à l'église des Italiens, et de plus, il accepta un déjeuner dans la maison, visita la chapelle de Saint-François-Xavier, et donna aux Pères les plus touchantes marques de confiance et de bonté.

Sa Majesté s'occupait cependant, sur les instances du P. Bernardo de San Boaventura, religieux Bernardin de Coïmbre, nommé depuis peu *Réformateur*, titre suprême de l'Université, et ministre du roi, de confier l'instruction de la jeunesse à la Compagnie. Le Réformateur, en personne, apporta bientôt aux Pères une lettre qui leur rendait le *Collège des Arts* à Coïmbre ; elle était adressée au prieur général des chanoines réguliers de Sainte-Croix, chancelier de l'Université de Coïmbre et ainsi conçue : « Dom...., prieur général et chancelier de » l'Université de Coïmbre, moi, le Roi, je vous salue. » Ayant appelé les Pères de la Compagnie de Jésus, » pour les employer à mon service dans ce royaume, » conformément aux règles et à la fin de leur saint » Institut, dont la funeste expérience d'un demi-

» siècle de désastres et de calamités a mis sous les
» yeux de tous les souverains catholiques la néces-
» sité absolue pour le bien et la tranquillité de leurs
» peuples, j'ai décidé, et tel est mon bon plaisir ,
» qu'on leur remette le royal collège des Arts, pour y
» exercer le principal ministère de leur Institut, qui
» est l'éducation de la jeunesse. Et pour qu'ils puis-
» sent y subsister, sans la moindre charge pour mes
» loyaux sujets, il m'a plu d'ordonner que la caisse
» de l'Université leur paye annuellement la somme
» de dix mille cruzades, divisée par quartiers, sui-
» vant la forme des paiements de ladite Univer-
» sité ; et cela, tant qu'on ne les aura pas remis en
» possession des rentes propres de ce collège, qui
» appartiennent à l'Université. De plus vous vous
» servirez des ordres donnés, par rapport à l'entrée
» des Jésuites dans le susdit collège, par le roi et
» seigneur Don Jean III, (que Dieu ait en sa sainte
» gloire!) comme de règle pour le cas présent, et
» pour la solution de tous les doutes que l'on pour-
» rait soulever, par rapport à l'introduction de ces
» religieux, dans une maison qu'ils ont possédée
» pendant deux siècles, au profit manifeste de la
» jeunesse portugaise ¹, et que je leur rends avec

¹ Les Pères ont retrouvé dans la bibliothèque du Collège des Arts la *Provision de l'incorporation au domaine de l'Université du royal Collège (des Arts) des humanités, anciennement usurpé par*

» l'entière jouissance de toutes les grâces et privi-
» lèges que mes augustes prédécesseurs leur ont ac-
» cordés. Voilà ce dont il m'a semblé bon de vous
» faire part, pour qu'il soit ainsi entendu et exécuté.
» Donné au palais de Queluz, le 9 janvier 1832.

» MOI LE ROI.

» *A Dom..., prieur général et chancelier de
» l'Université de Coïmbre.* »

Le roi fit suivre cette faveur d'une grâce à laquelle on est plus sensible en Portugal que nulle part ailleurs : sans se faire annoncer et sans être attendu, il vint à notre résidence, sans autre motif que de prendre congé des Pères qui allaient partir pour Coïmbre; sa visite fut de trois quarts d'heure. Après avoir parlé familièrement à la communauté réunie, Sa Majesté voulut entretenir le supérieur en particulier. Elle fit donc retirer toute sa suite, et dès qu'elle fut seule avec le Supérieur, elle lui dit avec une rare bonté : que sa visite était calculée, voulant que la cour et la ville sussent ses dispositions à l'égard

ceux qu'on appelle Jésuites et aujourd'hui restitué pour l'éducation de la jeunesse noble et civile des provinces de Beira, Tras os Montes, Minho et Partido do Porto, du 11 octobre 1772, à Maffra. La charte est de Joseph I^{er}, et la Provision du marquis de Pombal, qui y prend le titre de Plénipotentiaire et de Lieutenant de S. M. dans la nouvelle fondation de l'Université.

de la Compagnie. Puis, répondant au doute que la bienveillance de cette communication permettait au supérieur de lui exposer, le roi protesta que son intention était de laisser aux Pères de la Compagnie la plus entière liberté de suivre, à Coïmbre, et spécialement dans l'enseignement, toutes les prescriptions de leur Institut. Sa Majesté termina par ces paroles : *Les ennemis de la Compagnie ne s'avisent pas de vous calomnier près de moi ; mais s'ils se le permettaient, soyez tranquilles : je veux avant tout vous voir et vous entendre.*

Les craintes du Supérieur étaient naturellement suggérées par l'esprit inoculé dans l'Université¹ sous son ancien réformateur, le premier marquis de Pombal. Le volume d'*introduction des statuts de l'Université*, publié par ses ordres, était tout entier dirigé contre l'enseignement de la Compagnie qu'il poursuivait dans ses livres et dans ses méthodes,

¹ Un des parents du marquis de Pombal, Don Antonio da Sylveira, a assuré aux Pères de la Compagnie, que le marquis était personnellement auteur de l'ouvrage intitulé *Deducção chronologica*, auquel Joseph Siabra, l'ami intime de Pombal, mit son nom comme dans le *Compendio historico*. Les jésuites y sont traités avec une violence inouïe. Don Antonio en avait vu le brouillon de la propre main du marquis dans les manuscrits de la famille. Il ajoutait que c'était de son temps que les œuvres des philosophes avaient commencé à être traduites et à circuler en Portugal. La première loge de la franc-maçonnerie s'ouvrit au reste sous son ministère.

comme il l'avait poursuivie dans ses membres, avec un acharnement à peine concevable.

Il était facile de prévoir les innombrables difficultés qu'allait rencontrer la Compagnie de la part de l'Université, formée depuis 60 ans, par les statuts et les traditions de Pombal, dans une haine forcenée contre les Jésuites. Ces traditions présentent la Compagnie comme ayant corrompu toutes les parties de l'enseignement non-seulement des lettres, de la philosophie et de la théologie dont ils s'étaient occupés, mais encore, chose inexplicable, celui du droit et de la médecine auxquels ils étaient restés totalement étrangers. Il faut remarquer ici en passant, que la direction donnée par le Réformateur de 1771 (c'est la date de la publication du *Compendio historico do estado da Universidade, et dos novos Estatutos*) avait été appliquée par lui avec une rigueur qui tenait tout à la fois de la barbarie et de la démence. Lors de l'expulsion des Jésuites, les livres de leur immense bibliothèque de Coïmbre qui n'avaient pas convenu à la rapacité des agents de Pombal, avaient été, par ses ordres, brûlés sur la place, en face de l'église du collège. Dans les statuts nouveaux, il avait pris à tâche d'exclure *tous* les livres élémentaires composés ou adoptés par les Jésuites, et *toutes* les méthodes suivies par eux, ce qui amena sur-le-champ cette décadence des lettres et des sciences

dont le Portugal ne s'est jamais relevé. Au reste cet acharnement ne doit point étonner de la part d'un homme qui eut l'impudence de mettre son nom au bas du considérant qu'on va lire. Après la destruction de la Compagnie, il se hâta de disposer de toutes les maisons qu'elle avait en Portugal. Il y en avait six à Lisbonne, et de ce nombre la *Procure des Missions des Indes*, qu'il fit attribuer à des religieuses. L'un des considérants de la *Provision royale* était : *Attendu que les dénommés Jésuites n'ont jamais rempli les intentions de la fondation qui était de travailler au salut des infidèles, etc. ; il a plu à Sa Majesté appeler les religieuses qui, priant suivant leur institut pour la conversion des infidèles, rempliront enfin le but des fondateurs, etc.*

Depuis l'entrée des Pères en Portugal, leur nombre s'était accru : un nouveau renfort leur était arrivé de France et d'Italie ; le supérieur put alors prendre avec lui trois Pères et deux Frères coadjuteurs pour la fondation de Coïmbre, et cette petite troupe se mit en route le 14 février 1832. Son Exc. le Réformateur l'avait précédée, sans dire qu'il voulait préparer à la Compagnie une réception qui, selon ses désirs, fût une réparation des ignominies de sa destruction ; mais les Pères eurent bientôt occasion de deviner son projet. Arrivés le 17 à Pombal, pre-

mière paroisse du diocèse de Coïmbre, ils furent reçus au son des cloches, complimentés par le Prieur-Archiprêtre, accompagné de son clergé, et conduits processionnellement de l'hôtel où ils étaient descendus, à l'église paroissiale; là tous les autels étaient illuminés comme aux jours de fêtes. Les Pères dirent la sainte messe, puis il furent ramenés à l'hôtel avec le même appareil et au son de toutes les cloches. Pombal donna son nom au marquisat, rendu si célèbre par le ministre de Joseph I^{er}, Dom Sébastien Carvalho, comte d'Oeyras. Ce fief dont ce roi l'avait honoré devint, en 1781, le lieu de son exil.

Dona Maria I^a, qui monta sur le trône en 1777, se hâta d'éloigner l'indigne ministre de son père, et peu après, ayant fait instruire son procès, il fut jugé et déclaré coupable de crimes qui méritaient la mort; cependant, en considération de ses 85 ans, la reine lui avait fait grâce de la vie : il était venu achever à Pombal sa longue et déplorable carrière. Par un effet vraiment bizarre des passions humaines, et par une suite de conjonctures inexplicables, le corps du persécuteur de la Compagnie, (au moment où elle entrait, par Pombal, dans le diocèse de Coïmbre), était encore là gisant sans sépulture. Les restes du trop fameux ministre déposés dans une pauvre bière, recouverte d'un méchant drap noir, et placés à l'en-

trée d'une chapelle dont la garde est confiée aux Franciscains. Pombal, malgré les 800,000 ducats, que, de son propre aveu, il avait dépensés pour la destruction des Jésuites, et malgré les restitutions auxquelles la reine le condamna, avait laissé assez de richesses à sa nombreuse famille pour qu'elle pût lui faire élever un magnifique tombeau dans sa terre d'Oeyras. Mais jamais ses héritiers n'avaient pu obtenir la permission de l'y transporter; le premier obstacle vint, dit-on, du ministre qui lui avait succédé et qui agit ainsi par représailles. Pombal au faite du pouvoir, sans parler de plusieurs autres injustices envers lui, l'avait blessé par un refus de même genre. Mais depuis cette époque, on ne peut expliquer, sans une disposition toute spéciale de la Providence, comment le cadavre du destructeur de la Compagnie avait pu rester sans sépulture, comme pour attendre en cet état, sur le chemin de Lisbonne à Coïmbre, le retour de cette même Compagnie. Assurément il ne l'avait pas prévu lorsqu'il disait : *Elle reviendra, mais il lui sera difficile de refaire son nid*. On ne peut se faire une idée des impressions que ce rapprochement faisait sur l'esprit des Pères, et ils assurent n'avoir rien éprouvé de plus saisissant que ce qu'ils ressentirent en approchant de Pombal, et surtout en entrant dans la chapelle, où il leur fut dit : *Voilà son cercueil*.

Le Père Supérieur, représentant en Portugal toute la Compagnie, crut remplir ses intentions en se dérobant au triomphe populaire pour courir à l'église des Franciscains, et là, dans un profond recueillement, vis-à-vis du corps du marquis de Pombal, dire la messe des défunts pour le repos de son âme.

Depuis ce moment, la marche des Pères ne fut plus qu'un triomphe. Les curés venaient à leur rencontre jusqu'à la limite de leurs paroisses, et les accompagnaient jusqu'au territoire de la paroisse voisine. Ceux des environs accouraient les féliciter au passage. Les cloches, les feux de joie, les fusées, les arcs de triomphe, rien n'était oublié.

On aura peine à le croire, et c'est comme un songe pour ceux mêmes qui furent témoins oculaires, et qui pourraient l'attester sur la foi du serment : toute la ville de Coïmbre s'ébranla à la nouvelle de l'approche des Religieux de la Compagnie ; dès le 47, pendant que les Pères étaient encore à Pombal, une fausse alerte avait déjà causé dans la ville un mouvement général. Ce même jour, plusieurs personnes de distinction, entre autres, le secrétaire de l'Université, S. E. le ministre, Réformateur, Archevêque élu d'Evora, étaient allés jusqu'à Condeixa à 4 lieues de la ville, à leur rencontre. Les honneurs qu'on leur rendait avaient retardé leur marche. Il

était nuit quand ils arrivèrent à Condeixa, ce qui donna à leur rencontre avec l'archevêque un intérêt singulier. Le retard l'avait inquiété. Les Pères avaient à passer entre Pombal et Condeixa par un bois solitaire, fameux par l'assassinat commis sur la personne de plusieurs membres de l'Université, envoyés en députation pour féliciter le roi de son avènement à la couronne. Cet attentat était récent (1828), et il pouvait se renouveler, surtout à l'égard des Jésuites, rétablis par ce prince et envoyés par lui à l'Université de Coïmbre; d'autant que le crime était publiquement attribué à quelques élèves de cette Université. On avait eu soin de montrer aux Pères, à côté du chemin, les croix placées sur le théâtre de ce crime; mais la Providence veillait sur eux, et réellement il semblait que toutes les vieilles haines se fussent évanouies. La Compagnie ne se faisait cependant pas illusion. Elle savait que la politique et l'intérêt personnel pouvaient n'être point étrangers aux démonstrations dont elle était l'objet. Les noms du Roi, de son premier Ministre, du Réformateur de l'Université, de l'Évêque comte de Coïmbre, etc., étaient plus que suffisants pour entraîner les populations sur les pas des Religieux qu'ils abritaient; mais c'était déjà quelque chose pour la Compagnie que de rentrer en Portugal sous de tels auspices; et il lui était permis d'espérer

qu'elle allait y recommencer d'utiles et de consolants travaux.

Les Pères approchaient donc enfin de Condeixa ; la nuit n'avait pas empêché une foule de jeunes étudiants de cette ville de venir, avec leurs instituteurs, bien loin au-devant d'eux. Depuis lors une foule toujours croissante ne cessa de les presser de toutes parts ; et bientôt, entre deux haies de torches allumées, et au bruit des cloches, des fusées et des vivats, ils arrivèrent au premier arc de triomphe, sous lequel le Réformateur, le clergé de la ville, les autorités, environnés de toute la population, les attendaient. L'entrevue fut on ne peut plus touchante. Le Réformateur les embrassa tous avec une vive émotion, et le cortège se dirigea vers le presbytère, où Son Excellence avait accepté un logement pour elle et pour les Pères, et où les attendait un splendide banquet. Le lendemain, 18 février, on faisait la fête de saint Théotonio, fondateur de Sainte-Croix de Coïmbre, et ami intime de saint Bernard. Le supérieur célébra la messe au maître-autel de la paroisse. Le Réformateur voulut y assister, et fit remarquer que les Pères allaient rentrer à Coïmbre sous les auspices d'un des principaux protecteurs de la ville. De leur côté les Pères lui répondirent que c'était par les soins d'un digne enfant de saint Bernard. Après la messe un jeune novice vint

se présenter à la Compagnie. Ces prémices, en ce moment, consolèrent singulièrement les Pères et le Réformateur lui-même qui l'embrassa et le bénit avec une grande effusion de cœur. En parcourant la ville on pouvait ce jour-là lire les inscriptions des arcs de triomphe. Le nom de Jésus les couronnait tous ; puis ici : *Ad majorem Dei gloriam*; là : *Euntes ibant et flebant... venientes autem venient cum exultatione* ; ailleurs : *Torrentem pertransivit anima nostra*. C'était toute la mission et toute l'histoire de la Compagnie.

En quittant Condeixa, il fallut consentir à de nouveaux honneurs et entendre de nouvelles bénédictions ; les rues étaient tapissées. Des fenêtres on jetait des fleurs sur ces pauvres religieux ; on lançait des fusées, et l'on entendait les mères dire à leurs enfants : *Les voilà, demandez la bénédiction* ; et les vieillards s'écrier en pleurant : *J'avais vu partir les anciens : Dieu soit béni ! je ne mourrai pas sans avoir vu les nouveaux*.

Le Réformateur avait voulu monter à cheval et, à la tête d'une nombreuse et brillante cavalcade, escorter les modestes voitures de la petite caravane. La foule des gens de pied et des cavaliers allait croissant à chaque instant. Le séminaire diocésain était venu jusqu'à deux lieues en-deçà de la ville, avec la maison de l'évêque, son frère, et le secré-

taire de l'évêché; il n'était plus possible de rester dans les voitures, et à peine les Pères étaient-ils descendus qu'ils rencontrèrent le gouverneur militaire de la ville, le Vice-Recteur chancelier de l'Université, prieur général de Sainte-Croix, et tout le corps académique; des députations du chapitre de la cathédrale, de tous les ordres du clergé séculier et régulier, des curés de la ville, des Chanoines réguliers de Sainte-Croix, des Bénédictins, des Carmes déchaussés, des Franciscains, des Chanoines de Saint-Jean-l'Évangéliste, de Saint-Paul ermite, des Jéronimites, des Augustins, des Bernardins, etc., puis enfin un régiment de la milice.

Cette énumération seule donne une idée de la foule qu'il fallut traverser, principalement depuis le grand couvent de Sainte-Claire jusqu'à l'Évêché. Toutes les cloches de la cathédrale s'étaient ébranlées pour annoncer l'arrivée et donner le signal à tous les carillons de la ville; l'Évêque avait dit en parlant de ces cloches: *Il est bien juste qu'elles saluent leurs anciens mattres et qu'elles célèbrent leur retour*; c'est qu'en effet, sa cathédrale est l'église de l'ancien et célèbre collège de Coïmbre, où habitaient trois cents religieux, et d'où partaient annuellement des troupes de missionnaires pour les deux Indes.

Monseigneur avait fait préparer une partie de son palais pour l'habitation provisoire des Pères. Après

une réception vraiment paternelle, il leur prodigua constamment les témoignages de la plus vive affection et du plus entier dévouement. L'illumination générale, dans laquelle l'Université voulut se distinguer, les sérénades, les carillons marquèrent les trois premiers jours qui furent absorbés par de continuelles visites de tout ce que la ville contenait de plus distingué sous tous les rapports : d'abord les ecclésiastiques et les religieux, puis les notabilités civiles, militaires et scientifiques. Pendant nos visites aux religieux, souvent on sonnait les cloches, on touchait les orgues. Quand nous entrions dans l'église des communautés cloîtrées, les religieuses nous envoyaient complimenter.

Le 19, le supérieur célébra une messe d'actions de grâce dans la cathédrale, à l'autel de Saint-Ignace. Le lendemain, le chancelier de l'Université vint le prendre pour aller voir avec lui le *Collège des Arts*, qui était attribué à la Compagnie, afin de le préparer convenablement pour la remise solennelle qu'il devait nous en faire ; il s'en occupa très-activement et avec toutes les démonstrations du plus affectueux dévouement. Le jour anniversaire de l'arrivée de Don Miguel à Lisbonne en 1828 (23 février) était solennisé dans tout le royaume : il fut choisi pour l'installation des Pères de la Compagnie. Le matin, sur l'invitation du sénat en corps, les Pères avaient

été au *Te Deum* de la cathédrale. L'après-dîner, vers les deux heures, on procéda à la prise de possession. On vint prendre les Pères à l'Évêché d'où ils furent conduits au *Collège des Arts*, avec un appareil et un cortège des plus imposants. Tout ce que la ville comptait de personnages marquants s'y était rendu : Évêque, chapitre, curés, séminaire, religieux de tous les ordres, gouverneur, juge, capitaine général, brigadier et tout l'état-major, vice-recteur et chancelier, secrétaire, député, trésorier, et toutes les dignités de l'Université, une multitude d'enfants de tous les rangs avec des palmes à la main, enfin, à la lettre, *turbam magnam quam dinumerare nemo poterat...* Le cortège arrivé au collège, se rendit à la salle des examens pour y lire et signer l'acte de cette remise. Le chancelier se fit ensuite apporter les clefs et les donna au Supérieur de la Compagnie, et l'assemblée se sépara au milieu des félicitations et des témoignages de la plus vive satisfaction. L'Évêque avait voulu apposer son nom à cet acte qui comblait tous ses vœux, et en prenant congé des Pères il leur remit tous ses pouvoirs, tous les cas réservés du diocèse, la réhabilitation des mariages, la visite des couvents, etc., puis, rentré dans son palais, avec une sollicitude toute paternelle, il leur envoya le souper tout préparé, tel qu'il le prenait tous les jours avec eux.

Le lendemain, le prieur général de Sainte-Croix envoya au collège un chariot de diverses provisions de bouche, afin de pourvoir aux premiers besoins. Du reste déjà par ses ordres, le trésorier de l'Université avait fait le payement anticipé d'un quartier de la somme annuelle allouée par le Roi. L'Évêque ne tarda pas à revenir, il voulut tout voir, tout examiner en détail; et touché du désir que témoignait le peuple d'entendre les Pères expliquer la sainte Doctrine chrétienne, de recourir à leur ministère, il proposa lui-même l'ouverture d'une chapelle extérieure. Il fit choix à cette fin, d'une grande salle du collège, celle-là même où s'était faite l'installation. Ce travail fut bientôt commencé, et la nouvelle chapelle sous l'invocation de saint Ignace put s'ouvrir au mois d'avril de l'année suivante. Mais dès le 26 février, qui était le dimanche de la Sexagésime, les Pères ouvraient dans une chapelle intérieure, qui était autrefois la chapelle *des classes*, un cours de catéchisme et d'instructions familières, le matin pour les enfants, le soir pour les hommes, et commençaient à y célébrer le saint sacrifice. Dès lors, plusieurs novices se présentèrent.

La Compagnie avait rencontré à Coimbre un de ces hommes qui, dans une position obscure, cachent une âme des plus grandes et des plus généreuses. C'était un nommé Antonio Gonçalvez Botào

Bidel, de la Faculté de droit pour le cours de droit canon, à l'Université, et homme d'affaires de la comtesse de Anadia : son dévouement religieux à toute épreuve, ne se démentit jamais, et ne recula devant aucun sacrifice, aucun travail, aucun danger, pour assurer le rétablissement de la Compagnie : services personnels, voyages, prêts de meubles et d'argent, tout lui était possible pour elle... Il avait connu quelques-uns des anciens Pères de la Compagnie, et entr'autres, le P. Bernardo d'Azevedo Salazar qui venait de mourir, en 1825, à Condeixa, lequel, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, disait encore à son neveu, qui le soignait dans sa longue infirmité : que si la Compagnie revenait jamais en Portugal, il *le priait de l'y reporter, malgré son état de paralysie, pour avoir la consolation de mourir entre les bras de sa mère.*

Ce neveu, appelé Jean Fernandez Pico, avait hérité des sentiments de son oncle, il en entretenait souvent le bon Gonçalves Botão, et ensemble ils eussent tout sacrifié pour une Compagnie qui avait su se faire regretter à ce point de tous ses enfants. Celui-ci, le neveu du P. Salazar, se fût trouvé heureux de se consacrer irrévocablement à Dieu dans la Compagnie, mais il était marié. Il ne put donc lui donner que ses services personnels en qualité de domestique pendant les premiers jours de son réta-

blissement. L'autre marié aussi, mais fixé à Coïmbre, resta l'ami et l'instrument le plus actif de la Providence pour les Pères du Collège des Arts.

La comtesse d'Oliveira, entendant parler de cet établissement et supposant que bientôt on y ouvrirait un pensionnat, s'empessa de renouveler sa demande *pour les petits-fils de Pombal*, et elle retint place pour quatre enfants, dont l'aîné avait 15 ans.

On raconte que leur aïeul, en 1772, venu comme Réformateur de l'Université avec un faste et un cortège royal, faisant visite aux Chanoines Réguliers de Sainte-Croix et se promenant dans leur jardin en face du Collège, regarda de là ces immenses édifices, et dit avec préoccupation : *Il faut convenir que ces Pères choisissent bien l'emplacement de leurs immenses bâtiments; cependant s'ils reviennent, ils iront à l'auberge, car de ce collège je fais l'hôpital, le musée, etc., etc.*; il était loin de penser que soixante ans plus tard sa petite-fille viendrait dans cette même maison, solliciter pour ses enfants, une place auprès de ces mêmes Jésuites rentrés dans une partie du Collège dont il se vantait de les dépouiller! Admirables ehangements menagés par la Providence!

Le jour de saint Joseph de cette année (1832), les Pères recommencèrent, suivant l'ancien usage, les catéchismes dans les rues, avec un grand succès

et un concours vraiment prodigieux. Les Pères en profitèrent pour donner, dans l'église de la Miséricorde, une suite d'exercices destinés à préparer les enfants à la communion pascale. L'église était pleine ; plus de quatre cents enfants se pressaient autour des catéchistes. Les maîtres y amenaient leurs écoliers, et plusieurs curés y accompagnaient leurs jeunes paroissiens. En même temps les Pères visitaient les malades de l'hôpital et les prisons. En portant des secours aux prisonniers, ils étaient accompagnés des enfants du catéchisme, et dans la même visite ils distribuaient, avec le pain matériel, la nourriture spirituelle.

Le Révérend Père Général apprit avec joie ce qui se passait en Portugal, sans toutefois se laisser éblouir par les succès de Coïmbre. Le triomphe de ses enfants l'avait inquiété, aussi leur écrivait-il à cette époque : *Aujourd'hui l'HOSANNA ! bientôt peut-être ce sera le TOLLE, CRUCIFIGE.* Cependant il vit toute l'importance de cet établissement. Il l'approuva et détermina que toutes les forces disponibles y seraient portées, ne laissant à Lisbonne que le supérieur de toute la Mission et ceux que réclamait un commencement de noviciat. En même temps il envoyait un renfort de dix Pères qui pussent aider à remplir les espérances que ces commencements faisaient naître. Quelques-uns d'entre eux arrivèrent au mois de juillet.

Le *Réformateur*, devenu par sa consécration (27 mai) archevêque d'Evora, touché des besoins de son troupeau, demanda et obtint du Roi, pour la Compagnie, le collège du Saint-Esprit d'Evora. A tous ces actes de la bienveillance du prince et de la sollicitude de son ministre, il manquait cependant le plus important, un décret qui rétablît définitivement la Compagnie en Portugal. Les lois de proscription de Joseph I^{er} et la protestation de Jean VI contre la bulle de Pie VII *Sollicitudo omnium Ecclesiarum*, rendaient cet acte tout à fait nécessaire. Il parut enfin le 8 septembre, et dans une circonstance remarquable. On avait réédifié par ordre du Roi et à ses frais, l'antique chapelle de saint François-Xavier dans le jardin de notre maison ; sa statue, que l'on avait trouvée brisée et mutilée, avait été restaurée ; elle était exposée dans l'église à la vénération des fidèles pendant les exercices publics d'amende honorable au Saint-Sacrement, et de supplications à saint François-Xavier pour les immenses besoins du royaume : ce même jour il y eut un combat dont le résultat fut la prise de Villa-Nova-da-Gaia par l'armée du Roi.

Les Pères se proposaient de faire la translation solennelle de la sainte image dans son nouveau sanctuaire, sous les auspices de Marie, au jour où l'Église solennise la fête de sa Nativité, et où le Por-

tugal l'honneur d'une dévotion spéciale sous le titre de *Notre-Dame de la lumière*. Dès le matin, la chapelle avait été bénite et l'on y avait dit la messe ; l'ancien évêque de Cochin, de l'Ordre de saint Dominique, était invité à officier le soir pour la cérémonie de la translation ; or, ce même jour, à l'improviste, sans que les Pères s'y attendissent, le décret, signé du 30 août, fut inséré dans la gazette de Lisbonne. Cet heureux incident suggéra à l'évêque de Cochin une allocution d'un vif intérêt : ami de la Compagnie, témoin oculaire, pendant de longues années, des fruits de l'Apostolat de saint François-Xavier, dans la presqu'île de l'Inde, plein des traditions de ces bons Indiens dont il avait été le Pasteur et dont Xavier était l'Apôtre, il dit des choses d'un à-propos saisissant, auquel ajoutaient encore les dangers actuels qu'on ne pouvait se dissimuler. La cérémonie fut magnifique, et les affaires politiques seules empêchèrent le roi d'y assister ; elle fut suivie du *Te Deum*. Deux jours après, trois nouveaux décrets furent remis aux Pères de la part du roi. Le premier était celui qui donnait à la Compagnie le collège du Saint-Esprit d'Evora, et déclarait que tous les étudiants de l'Alemtejo et des Algarves ne pourraient désormais être immatriculés dans l'Université sans avoir fréquenté, au moins un an, le collège d'Evora. Le deuxième appliquait la même disposition

à tout le royaume, relativement au collège des Arts à Coïmbre. Le troisième annonçait l'ouverture des classes dans ce collège, et y confiait au recteur et aux professeurs les examens pour l'immatriculation dans l'Université.

Le roi indiqua, en même temps, l'intention de confier aussi à la Compagnie, dans un avenir peu éloigné, un établissement à Lisbonne; il pensait relever le *collège des Nobles*, et provisoirement suspendit la rentrée des élèves, au moment même où les vacances allaient expirer.

Le monarque et la plupart de ses ministres attribuaient les difficultés politiques à la décadence de la foi et des mœurs; ils n'y voyaient de remèdes efficaces que la bonne éducation de la jeunesse, c'était pour cela que la Compagnie avait été rappelée en Portugal; ils cherchaient donc à hâter en toutes manières la réalisation de leurs espérances. Mais le mal était immense, le remède arrivait trop tard, on eut à peine le loisir d'en commencer l'application.

Le roi était parti au milieu d'octobre pour Coïmbre; il allait se mettre à la tête de l'armée d'opération; le collège des Arts, si près du théâtre de la guerre, dut suspendre l'ouverture de ses classes. Un champ bien différent s'ouvrait au zèle de la Compagnie; elle y entra avec la même ardeur qu'elle allait apporter à l'enseignement.

Dans une visite que le roi fit au collège avec toute sa cour, les Pères offrirent leurs services pour les hôpitaux militaires et les ambulances de l'armée, et ces services furent acceptés avec reconnaissance.

L'anniversaire de la naissance du roi (26 octobre) arriva sur ces entrefaites. Une assemblée générale de l'Université avait été convoquée. Le roi devait y assister, et l'usage immémorial appelait un membre du collège des Arts à y porter la parole en langue latine. Ce fut un spectacle assez extraordinaire : un Père de la Compagnie, invité par le chancelier, et haranguant le roi au nom de l'Université, dans cette même salle où, soixante ans plutôt, Pombal avait si indignement traité la Compagnie, et s'était si fastueusement félicité d'en avoir purgé le Portugal ¹.

¹ La lettre suivante raconte plus en détail certains faits brièvement indiqués dans ces *Notes historiques*. Nous la donnons en entier, persuadé qu'elle intéressera. Elle est du P. Moré qui, après son expulsion du Portugal, partit pour la mission de Calcutta où il est mort le 29 octobre 1843.

Lisbonne, le 22 novembre 1832.

MON CHER ET RÉVÉREND P. BRMAULD.

Peut-être pensiez-vous déjà que j'étais resté dans mon ancien péché de paresse ; je suis cependant converti, à ce que je crois ; du moins aujourd'hui, je veux vous en donner une preuve en vous écrivant une longue lettre. Je ne dirai de notre voyage que peu de chose, pour vous parler plus longtemps de notre petite Compagnie de Portugal et de quelques autres faits qui vous intéresseront. Vous savez, je pense, que nous n'avons été par mer que jusqu'à Barcelone à cause des longs retards du vaisseau qui devait

La guerre devenait meurtrière, les couvents des environs de Porto, transformés en hôpitaux, se remplissaient de blessés. Le ministre de la guerre, sur les instances du duc de Lafoens, attaché à l'état-major et par ordre du roi, appela de Brague, le 2 novembre, les Pères pour secourir les blessés.

nous conduire à Lisbonne ; la traversée fut de huit jours, mais très-heureuse, sauf cependant les inconvénients de la mer pour des navigateurs novices ; cette épreuve, du reste, ne dura que trois jours ; je ne pouvais pas me dire ancien marin ; néanmoins, sans savoir ni comment ni pourquoi, je ne fus pas incommodé : j'en conclus que j'avais vocation pour aller sur mer. Rien de plus remarquable pendant notre navigation, sinon que j'eus la consolation de confesser le capitaine de notre bâtiment ; il était espagnol. Après une quarantaine de 13 jours dans le port de Barcelone, nous nous séparâmes du P. H..... et de ses compagnons, et quatre jours après, nous étions au collège impérial de Madrid, au milieu de nos bons Pères et chers Frères français. Je dois dire qu'en passant à Saragosse, nous eûmes la consolation de dire la sainte messe à Notre-Dame du Pillar, non cependant sans beaucoup de difficultés, car il nous fallut une permission écrite de Mgr l'Archevêque ; après la messe, un chanoine que nous ne connaissions pas, nous conduisit chez lui pour prendre le chocolat, puis nous fûmes rendre visite au capitaine général, M. de Fournas, que j'avais eu l'honneur de connaître à Saint-Sébastien. Ce bon M. de Fournas nous reçut avec beaucoup d'amitié ; il fallut dîner chez lui, et après le dîner, monter avec lui dans sa voiture pour visiter les environs de Saragosse. Le soir, il devait assister à une procession solennelle qui se faisait à cause de la maladie du Roi ; il nous conduisit encore dans sa voiture, en grand costume, militaires à cheval devant et derrière, etc., jusqu'à la porte de la cathédrale où les chanoines vinrent le recevoir en cérémonie ; nous

Sur-le-champ cinq partent de Coïmbre et vont se faire les infirmiers et les aumôniers des malades et des blessés des deux armées. Car l'humanité de Don Miguel lui avait fait prescrire de donner à tous les mêmes soins. Les Pères eurent beaucoup à souffrir, dans ces hôpitaux improvisés, de la privation

fûmes tout honteux, nous pauvres jésuites, de nous trouver avec tout cet étalage. M. de Fournas se sépara de nous devant tout ce grand monde, en nous donnant mille marques d'amitié et nous souhaitant toutes sortes de prospérités pour notre voyage et pour notre mission. — Revenons à Madrid : Dieu voulut qu'il n'y eût point de place à la diligence de Badajos pour nous laisser huit jours au milieu de nos chers frères ; et certes ce n'était point trop, après deux ans de séparation et peut-être sans espoir de se revoir jamais ; ces huit jours se passèrent comme dans une famille, en épanchements de cœur, en témoignages d'amitié et surtout en beaucoup de questions et de réponses sur les uns et sur les autres ; nous nous quittâmes enfin après une accolade bien tendre et bien cordiale, emmenant avec nous les FF. coadj. Pallier, Fiquet, et un autre Portugais. Le 8 octobre nous arrivâmes à Elvas, première ville du Portugal, et le 13, après trois lieues de navigation sur le Tage, à Lisbonne. Le voyage a été long et parfois assez pénible ; souvent nous regrettions la mer ; mais la fatigue et les autres privations, surtout en traversant le Portugal, nous rappelaient que nous commençons à devenir missionnaires, ce qui nous donnait bon courage.

Parlons maintenant de nos Pères. Notre arrivée leur a fait plaisir, car ils nous attendaient depuis longtemps. Nous ne trouvâmes à notre maison du Colleginho que le R. P. Delvaux, les PP. Palavicini, Dericquebourg, Boulogne ; le P. Pouty, maître des novices, les FF. Ignace et J. Francisco et dix novices dont six scholastiques ; les autres étaient à Coïmbre au collège des Arts. Tous jouissent d'une

des choses les plus indispensables , et des misères causées par l'imprévoyance ou par la trahison. Plusieurs des Pères y tombèrent malades et y coururent les plus sérieux dangers de perdre la vie ; mais rien ne put décourager leur zèle.

Le noviciat de Lisbonne et ceux des Pères, que

bonne santé, excepté le P. Nemkin dont on désespère, et les PP. Mallet et Margotet qui vont tout doucement. Au Colleginho, nos PP. confessent beaucoup, prêchent et font le Catéchisme tous les dimanches. Quand nous sommes arrivés, on faisait une neuvaine à *Nossa Senhora da conceição da Rocha* pour la conservation de notre bon Roi don Miguel, et pour l'heureux succès de la guerre ; le P. Recteur prêchait tous les soirs, il y avait beaucoup de monde, surtout beaucoup de *fidalgos* (nobles), ce qui dans ce pays-ci est extraordinaire, car les nobles ne paraissent jamais dans les églises, ayant chez eux leur chapelle et leur aumônier. La neuvaine s'est terminée par une messe solennelle et par une communion générale. Nos PP. de Coïmbre font de même, en attendant l'ouverture des classes qui se trouve différée à cause des affaires de Porto. Puisque je parle de Coïmbre, voici les emplois de chacun dans le collège des Arts : le R. P. Mallet, recteur ; le P. Chevalier, vice-recteur et professeur de philosophie ; le P. Margotet, ministre ; le P. Alex. Martin, préfet des classes ; le P. Mansion, professeur de rhétorique ; le P. Dericquebourg de 2^e ; le P. Sales de 3^e ; le P. Rousseau de 4^e ; le P. Trancart de 5^e ; le P. Cotel de 6^e ; le P. Palmain de physique ; le P. S.... de mathématiques élémentaires. — Pour nous, nouvellement arrivés, nous n'avons d'autre occupation que celle d'étudier la langue. Le jour de saint Stanislas, un frère coadjuteur portugais a fait ses vœux ; c'est le premier jésuite reçu en Portugal. — Je reviendrai plus bas à nos Pères. Quelque chose maintenant de notre roi. Dire qu'il est aimé, adoré de tout son peuple, c'est peu, d'après ce que j'ai vu et entendu ; il faut dire

les œuvres commencées dans la capitale y avaient fixés, enviaient le sort de leurs frères de Coïmbre. Le supérieur de la mission se crut obligé d'aller le partager. Un frère coadjuteur, le frère Isidore Lopez, prémice de la renaissance Compagnie, venait de faire ses premiers vœux sous les auspices de

que le peuple portugais est fou de son roi et que chacun lui sacrifierait mille vies s'il les avait. Cependant les libéraux français et d'ailleurs le font passer pour un tyran cruel; qu'ils viennent donc ici, et ils expliqueront comment un tyran tel que Don Miguel ose rester dans son palais absolument sans gardes; comment toutes les fois qu'il sort, il est tellement pressé par son peuple qu'il lui est souvent impossible d'avancer ou de reculer au point qu'on craint quelquefois qu'il ne soit suffoqué. Deux fois la semaine, un jour pour les hommes et l'autre pour les femmes, le roi donne audience publique et toujours sans garde; tout le monde est admis à cette audience: grands, petits, riches, pauvres. Le premier qui arrive au palais est le premier qui lui parle, sans autre formalité à remplir. Le 26 du mois d'octobre, le roi accomplissait sa 30^e année; quoiqu'il eût quitté Lisbonne depuis trois jours pour se rendre à l'armée de Porto, ç'a été ici grande fête et grande réjouissance. Le matin, salves d'artillerie de tous les forts de la ville et des vaisseaux de guerre; l'après-dîner, grande revue des troupes, et le soir, illumination, feu d'artifice, etc., etc. Mais il faut être témoin dans ces circonstances du transport du peuple. Dans l'après-midi, j'ai vu défiler les troupes; elles étaient accompagnées d'une foule immense criant avec un élan indicible: *Viva el Rei, Viva a Religião*. Ici, la cause de la religion est inséparable de celle du roi: aussi on n'entend jamais un *vivat* pour le roi sans un autre pour la religion. Ces deux sentiments animent aussi le soldat, en voici des preuves: Un jeune officier (18 ans) de l'armée de Don Miguel écrivait à sa mère qu'il avait combattu tout un jour

saint Stanislas ; le supérieur le prit pour compagnon et partit pour Coïmbre. C'était à pied que tous faisaient leurs voyages, et s'il en résultait quelques fatigues, des privations et des dangers, si plus d'une fois le pain de l'aumône leur fut refusé, soit parce que la disette affligeait les environs de Porto, soit

pour prendre une position à l'ennemi sans pouvoir en venir à bout. « L'action, disait-il, a été si vive que je suis resté seul à la brèche; tous les soldats de ma compagnie ou étaient morts ou n'avaient plus de forces physiques pour faire feu ; les balles et la mitraille sifflaient autour de moi, mais grâce à Dieu je n'ai jamais été atteint ; mais quel bonheur pour moi si j'avais pu donner ma vie pour la défense de la religion et du roi ! du moins je n'aurais eu plus à craindre d'offenser Dieu dans la suite. » Un autre militaire étendu sur un lit à l'hôpital pour avoir eu une jambe cassée dans une autre affaire, disait au P. Chevalier qui le visitait : « Je suis ici, souffrant des douleurs incroyables ; cependant je les souffre avec patience, parce que c'est pour la religion et pour mon roi Don Miguel I^{er} ; je suis certain que je mourrai, mais je meurs content (et la sérénité de son visage le montrait) parce que je meurs pour la sainte religion et pour mon roi : si par miracle je reviens en santé, j'irai de nouveau sacrifier ma vie pour la défense de la religion et du roi. » — « Mais, puisque vous êtes si ami de la religion, lui disait les Pères, vous accomplissez sans doute ses obligations ? » — « Certainement, répartit le militaire, je me suis déjà confessé deux fois, et je veux encore me confesser à vos Pères. » — Plus tard en rentrant à Coïmbre, le même P. Chevalier rencontra six hommes qui lui dirent les larmes aux yeux : « Nous venons de bien loin pour combattre contre les ennemis des cinq plaies (ce sont les armes du Portugal) pour verser tout notre sang pour la défense des cinq plaies, pour venger les injures faites aux cinq plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mon Père, bénissez-nous, et dites une messe pour nous. »

parce que la guerre civile refroidissait les cœurs, ils recueillaient aussi de bien grandes consolations. Ici, l'hospitalité nous était donnée par un vieillard de 95 ans, qui avait vu les anciens Jésuites; il nous racontait qu'au collège des Arts, l'année même du tremblement de terre, il subissait l'examen de

En même temps ils se jettent aux pieds du Père, reçoivent sa bénédiction, et lui baisent la main. Voilà, mon cher Père, la foi, la simplicité, en un mot le caractère portugais. Je laisse d'autres traits semblables, parce qu'il est impossible de tout dire dans une lettre. — Lorsque le Roi a quitté Lisbonne, il est parti à cheval, accompagné seulement de deux domestiques. Dans son voyage, crainte qu'il ne manquât de quelque chose, les paysans, dans leur simplicité, lui apportaient les uns des poules, les autres du pain, d'autres conduisaient un veau, et le roi acceptait tout avec cette bonté et cette affabilité qui a su lui gagner tous les cœurs. Un jour, il s'est arrêté pour dîner chez les Chartreux avec quelques autres seigneurs de sa cour; ayant fini de dîner avant les autres, il se lève, priant ceux qui restaient de continuer, et se rend à l'église; un religieux qui était dans une tribune surpris de voir le roi entrer seul à l'église, examine ce qu'il va faire, et il le voit se jeter à genoux *in plano*, défaire les crochets de son uniforme pour prendre le chapelet qu'il avait à son cou et prier de tout son cœur. Du reste la dévotion à la sainte Vierge est sa dévotion favorite; il a dans son palais une chapelle de *Nossa Senhora da Rocha*, dont il est lui-même sacristain et dont lui seul prend soin des lampes et des bougies. Avant la première sortie de sa flotte, il alla en personne mettre dans chaque vaisseau une image de Notre-Seigneur. — Passant par Coïmbre, le roi a visité notre collège; voici ce qu'en écrit un de nos Pères. « Vendredi, sans rien dire à personne, le roi est venu au collège » des Arts avec toute sa cour. Le son de la cloche nous donna le » signal pour aller le recevoir; le R. P. Recteur qui arriva le pre-

grammaire; puis le bon vieillard nous disait qu'il mourrait content, puisque ses yeux avaient revu les enfants de la Compagnie qui l'avait élevé. Là, c'était un prêtre vénérable qui pleurait en revoyant cet habit de la Compagnie dont la destruction lui rappelait l'époque de la décadence du Portugal, et

» mier à la porte trouva Sa Majesté qui montait déjà les escaliers;
» le R. P. Recteur, accompagné d'un autre Père, conduisit le Roi à
» la chapelle domestique, en même temps d'autres Pères recevaient
» et accompagnaient les Infantes. Après avoir adoré le Saint-Sacre-
» ment, le roi considéra avec attention les tableaux de notre petite
» chapelle et demanda l'explication de ce qu'ils représentaient (ils
» représentent plusieurs traits de la vie de saint Ignace et de saint
» François-Xavier). De la chapelle, Sa Majesté fut à la salle de récréa-
» tion qui était ornée le moins mal possible; elle s'assit sur un
» siège préparé d'avance et les princesses à ses côtés; alors le P.
» Recteur lui adressa le compliment suivant : Royal Seigneur, en
» venant dans cette maison, Votre Majesté veut ajouter cette nou-
» velle preuve de son affection pour la Compagnie de Jésus à toutes
» celles qu'elle a déjà données et retracer au naturel son grand aïeul
» le Seigneur Don Juan III, qui le premier donna ce collège des Arts
» à la Compagnie et qui fut le premier à visiter ce royal édifice;
» quant à nous qui venons de terres éloignées et qui sommes deve-
» nus l'objet de votre royale bienveillance à laquelle nous devons
» tant de remerciements, nous saisissons cette occasion pour pro-
» clamer devant la nation tout entière que pour l'amour, le dévoue-
» ment et la fidélité à l'auguste personne de Votre Majesté, les reli-
» gieux de la Compagnie de Jésus sont Portugais, et nous disons
» non pas tant pour former un vœu que pour appliquer un exem-
» ple : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu*. — Le Roi goûta fort le
» compliment et les seigneurs de la Cour applaudirent à ces dernières
» paroles : *je suis venu*, etc. Ensuite le Roi, invité par le Père Rec-
» teur, visita notre petite bibliothèque, etc.

dont la résurrection était pour lui l'aurore d'une nouvelle ère de prospérité ; ailleurs de saints religieux qui accueillait les Jésuites comme des frères et se montraient heureux de partager avec eux ce que le sort de la guerre pouvait leur enlever d'un jour à l'autre.

» Après avoir visité les dortoirs des élèves, les classes, etc., on vint
» dans le corridor où sont nos chambres, le roi voulut y entrer ;
» il admira, ainsi que tous ceux de sa suite, la pauvreté qui y régnait,
» et tous en furent édifiés. Arrivé à la chapelle des étudiants, il
» en examina les tableaux avec attention et voyant dans un la figure
» horrible d'un pécheur que saint François de Borgia voulait
» convertir et qui résistait, il le fit remarquer au comte de*** en
» disant avec feu : Comte, voyez, voyez ce que c'est. — L'infante
» Isabelle voyant deux images des SS. CC., en demanda de sembla-
» bles si on en avait, ce que le P. Trancart lui promit avec beau-
» coup de plaisir, ajoutant qu'il en avait donné deux aux Infantes
» d'Espagne et qu'elles avaient été placées dans l'appartement où l'on
» faisait tous les jours les prières en commun... — Le R. P. Recteur
» a profité de l'occasion de la visite de Sa Majesté pour lui offrir le
» service de nos Pères pour les blessés de l'armée, ce que le Roi a
» accepté..... — Il n'y avait plus rien à visiter et déjà Sa Majesté
» était sur le point de sortir, lorsque douze petits enfants, ouvriers
» dans la maison, tout couverts de poussière et tout sales, vinrent
» se mettre à genoux devant le roi ; ces pauvres enfants étaient si
» stupéfaits qu'ils ne savaient que dire ni que faire, ils se regardaient
» les uns les autres tenant les mains jointes ; le Roi, avec une grande
» bonté, donna à tous sa main à baiser, ce qui édifia beaucoup.
» — Bientôt après le Roi partit montrant à tous les Pères une vive
» affection. Il faut ici noter quelques circonstances : lorsque le Roi
» parlait au P. Recteur et aux autres Pères, il parlait de manière à
» faire paraître toute son affection pour nous. Quelle bonté !
» quelle affabilité ! Il paraît qu'il avait voulu nous procurer le

Le Supérieur, arrivé à Coïmbre le 2 décembre, en repartit bientôt pour aller visiter ceux qui travaillaient déjà dans les hôpitaux. Il trouva en chemin deux importants messages, l'un du Roi qui autorisait les Pères de la Compagnie à entrer dans tous les hôpitaux militaires, et l'autre du proviseur de

» plaisir de la surprise, car il n'avait dit à personne qu'il allait
» visiter le collège des Arts ; cette visite même a eu de plus que les
» autres, qu'elle s'est faite avec toute la cour, ce qui n'avait pas eu
» lieu dans toutes celles que Sa Majesté avait faites les jours précédents.
» Les Princesses ont montré aussi à notre égard la même
» affabilité. La Princesse Marie de l'Assomption parla toujours
» français. — L'infante Isabelle demanda s'il était vrai que nous
» avions une règle qui fixait une demi-heure pour célébrer la sainte
» messe, et elle loua beaucoup cela ; elle nous dit aussi que dans sa
» famille tous prenaient le nom de saint Louis de Gonzague, comme
» protecteur de la pureté... » — Vous voyez dans cet extrait que le
Roi avait accepté les services de nos Pères pour les blessés de l'armée. En effet quelques jours après l'arrivée de Sa Majesté au camp de Brague, parut un décret royal adressé au P. Recteur de Coïmbre dans lequel il était dit que, vu les offres que les RR. PP. de la Compagnie de Jésus avait faites de se dévouer au soulagement spirituel et temporel des blessés de l'armée, Sa Majesté confiait aux soins desdits Pères l'hôpital militaire d'Oliveiras d'Aze-meis. — Cet hôpital est à sept lieues de Porto. Les PP. Mallet, Trancart, Martin Alexandre, Sales, et Koulak ont été en prendre possession. Jusqu'ici nous ne savons encore rien de leurs travaux, si non qu'au commencement ils ont eu à souffrir et de la faim et de la soif. Nous pensons qu'ils ne s'arrêteront pas toujours à Oliveiras et qu'ils iront même jusque sur le champ de bataille, lorsque le besoin l'exigera ; aussi joignez-vous à nous pour leur obtenir du ciel beaucoup de force et beaucoup de courage. Pour moi, je fais plus, j'envie leur bonheur ; mais, pauvre infortuné, je suis arrivé trop

l'Évêché de Porto qui leur donnait les pouvoirs les plus étendus pour prêcher, confesser et remplir les autres ministères dans toute l'étendu de son diocèse. Deux Pères, dont l'un était celui-là même qui, quelques semaines auparavant, s'était fait écouter avec tant de plaisir par l'Université assemblée, et

tard, je ne sais encore que bégayer quelques mots portugais : patience ! du moins je promets bien au bon Dieu que lorsque le moment sera venu pour moi, je ne resterai point en arrière.

Le 26 du mois d'octobre, nos Pères de Coïmbre ont fait leurs premières armes dans la carrière littéraire. Le Père Chevalier, quoique prévenu trois jours seulement d'avance, a prononcé un discours latin à l'occasion de l'anniversaire de la naissance du roi, et cela devant la personne même du roi, devant toute la cour et l'université ; voici ce qu'en écrivait un Père de Coïmbre au R. P. Delvaux : « Nous fûmes tous entendre le discours ; la salle de l'université, qui est vraiment royale, était disposée de cette manière. Sa Majesté était seule sur un trône à une des extrémités, les princesses dans des tribunes aux deux côtés du roi ; l'université avait sa place vis-à-vis le trône qu'entouraient sur deux lignes tous les officiers de la couronne ; venaient ensuite les professeurs, les étudiants et tous les religieux de la ville, enfin le peuple, autant que la salle, qui est très-vaste, pouvait en contenir. L'orateur était placé auprès du trône, un peu sur la gauche. Le roi s'étant assis, l'orateur commença son discours, mais d'une voix si faible et avec un tel embarras qu'il nous donna beaucoup à craindre ; cependant avant la fin de l'exorde, la voix s'améliora et le ton prit cette fermeté et cette dignité qui convenaient dans une semblable circonstance. Tous et surtout Sa Majesté écoutèrent avec une grande attention ; et le Père qui, comme vous le savez, est assez faible de santé, arriva cependant jusqu'à la fin se faisant entendre de tout le monde. — Sa Majesté parut faire plusieurs fois des signes d'approbation. — Un Père docteur de l'université versait des larmes, et

l'autre, un homme apostolique qu'on peut nommer, puisqu'il repose dans le Seigneur, le P. Alexandre Martin, destiné déjà à une sorte de martyre au Maduré, desservait l'hôpital de Couto et y renouelaient tous les prodiges de dévouement dont parlent les annales de la Compagnie. Aucun soin n'échap-

les autres, principalement nos amis, avaient sur leur figure l'expression de la satisfaction et de l'applaudissement. Vous pouvez bien vous imaginer ce qui se passait au fond de nos cœurs dans une circonstance si importante pour la Compagnie. Grâce à Dieu, l'idée favorable qu'on a ici de nos Pères a été remplie ; je dis ceci non de moi, mais de personnes à qui on peut se fier. Nous reçûmes les félicitations de plusieurs... En sortant de la salle un des assistants dit à l'auteur : *Tua oratio, R. P., nullâ unquam oblivione delebitur.* Enfin on peut dire que tous furent contents, ou que du moins ils eurent lieu de l'être, etc. » Je ne vous envoie pas le discours ; il serait trop long de le transcrire ; nous l'avons lu ici, et vraiment il était bien, surtout vu le peu de temps qu'on avait donné pour le composer. La péroraison était une allusion aux circonstances du temps ; l'orateur avait fait un choix de quelques passages de l'Écriture sainte, qui paraissait très-heureux.

Peut-être savez-vous déjà que le 8 septembre dernier, le décret du rétablissement de notre Compagnie et par conséquent de révocation des anciens édits contre elle, a été rendu public. Ce jour-là même on faisait au Colleginho l'inauguration d'une ancienne statue de saint François-Xavier ; elle se trouvait dans une chapelle de notre jardin dans laquelle, dit-on, le Saint allait prier souvent avant de partir pour les Indes ; cette chapelle était tombée en ruine, mais elle venait d'être relevée par ordre et aux frais du roi D. Miguel. C'est peut-être pour cela que le roi avait fait dire le matin qu'il assisterait à la cérémonie, si quelque circonstance imprévue ne venait point l'en empêcher. — Sa Majesté ne put venir ; cependant, pour contribuer en quelque sorte à la fête, elle envoya

paît à leur charité, pour le soulagement spirituel et corporel des blessés et des malades que multipliaient autour d'eux la mauvaise administration des vivres

elle-même le décret de notre rétablissement à la *Gazette*, afin qu'il fût publié. La cérémonie fut fort touchante ; l'archevêque de Goa qui présidait fit dans un discours un long éloge du Saint et de la Compagnie. Mgr l'archevêque d'Evora (Réformateur) s'y trouvait aussi. — Un autre décret du roi, qui nous a été manifesté sans être encore devenu public, nous rend aussi le collège d'Evora et déclare en même temps que personne ne pourra prendre les inscriptions dans l'Université, sans avoir étudié, au moins une année, chez les Jésuites.

En voilà, je crois, bien assez pour une fois; maintenant à votre tour, et imitez-moi, si non pour la confusion des idées qui règnent dans ma lettre, du moins pour l'écriture, c'est-à-dire serrez vos lignes et prenez du grand papier. Je ne dois pas cependant, avant de terminer, oublier une chose essentielle, c'est de vous donner une idée exacte de notre position actuelle en Portugal, afin que vous et les vôtres soyez détrompés. D'après ce que je viens de dire, tant de faveurs, de démonstrations d'affection, etc., vous vous figurez aisément que nous sommes dans l'abondance, ou pour parler plus chrétiennement, qu'il ne nous manque rien ; en effet il ne nous manque rien de tout ce qui peut contribuer à nous rendre de vrais Jésuites. Ce dont nous jouissons amplement et libéralement, c'est des visites de notre mère, la sainte pauvreté : ici dans notre maison point de livres et point d'argent pour en acheter; une modique pension nous arrive tous les mois, et quoique réduits au strict nécessaire, c'est tout si nous pouvons atteindre le bout; souvent nous nous trouvons en arrière. A Coïmbre, l'Université qui est chargée de payer nos Pères, vient de leur déclarer que le paiement de tous les professeurs ayant été suspendu à cause des besoins présents, ils n'avaient rien à attendre jusqu'au mois de septembre prochain; notez bien qu'ils n'ont point de réserve, par conséquent les voilà obligés de se séparer et d'aller d'un côté et d'autre mendier un morceau de

de l'armée, et toutes les incommodités d'une campagne prolongée bien au-delà de toutes les prévisions. Mais il fallait les relever : le supérieur y pourvut et appela à leur secours deux nouveaux Pères de

pain, si l'on ne vient à leur secours d'une autre manière. — Je dis ceci non pas pour me plaindre, mais pour vous donner une idée juste des choses et pour vous édifier.

Adieu, mon bien cher Père, priez pour nous tous et pour notre mission, qui peut avoir de grands résultats pour la gloire de Dieu. Je ne dis rien des affaires du temps, ce n'est point de ma compétence ; nous espérons tous que la cause de Dieu triomphera ; le contraire est presque impossible.

Si vous êtes encore à Brigue, mille choses à tous nos Pères et Frères du collège et du pensionnat, et en particulier mes respects au R. P. Recteur. Je n'oublie pas mes grands et petits enfants, ne m'oubliez pas auprès d'eux ; peut-être qu'une partie de ma lettre, particulièrement ce qui concerne notre roi, pourrait les intéresser. Donnez-leur en connaissance ; cela leur servira pour combattre les idées peu avantageuses qu'une certaine classe de personnes s'efforce d'en donner. Si vous n'étiez pas à Brigue, je désirerais bien que cette lettre y parvint ; envoyez-la au P. de Ravignan ; ce sera un acte de reconnaissance de ma part pour le P. Recteur et pour tout le collège. Je vous la fais passer par le P. Neyraguet qui lui-même la communiquera au collège du Passage et y mettra l'adresse. Votre réponse peut me parvenir directement, si vous avez la précaution d'affranchir la lettre jusqu'aux frontières d'Espagne.

Encore une fois, nous nous recommandons aux SS. Sacrifices de tous les Nôtres.

Deos garde V. R. por muitos annos, como desejo

Infimus in Christo servus,

HIPPOLYTE MORÉ.

(Ao Colleginho da Graça, Lisbonne.)

Coïmbre; ceux-ci y accoururent et se prodiguèrent comme eux. Le Supérieur et son compagnon continuèrent leur route vers le couvent ou hôpital de Mao-Poderosa, à une lieue de Porto. La proximité de l'armée rendait les communications difficiles; on entendait gronder le canon; il fallait traverser les lignes d'un siège, et un pays ravagé par la guerre; mais c'était un bonheur de souffrir un peu pour Jésus-Christ et aussi de partager les privations de ce pauvre peuple.

Arrivés à Mao-Poderosa, il ne leur fut pas possible de s'y arrêter à cause de la mésintelligence survenue entre les religieux du couvent et les administrateurs militaires de l'hôpital. Ceux-ci s'étaient emparés de tout le couvent, avaient placé des lits jusque dans le chœur des religieux, sans respect pour le Très-Saint Sacrement qu'on n'avait pas ôté du tabernacle. Les Pères déclarèrent aux administrateurs qu'ils ne pouvaient desservir un hôpital dans un couvent où l'on se permettait de vexer les religieux. Les administrateurs n'auraient pas été fâchés de voir les Jésuites se dévouer au service des malades, sous les yeux de ces religieux qui jusque-là n'avaient rien fait pour eux; mais les Pères crurent devoir se borner pour le moment à l'offre de service qu'ils venaient de faire et ils partirent pour Brague, où était le quartier général, dans l'espoir que le temps,

la réflexion, et surtout la crainte de déplaire au Roi, amèneraient les esprits à de meilleures dispositions. L'accueil du Roi, la satisfaction qu'il témoigna des services rendus aux blessés, produisirent bientôt cet effet.

Brague, était comme tout le Portugal, plein de touchants souvenirs pour la Compagnie de Jésus. Le grand Archevêque Dom Barthélemy des Martyrs y avait fondé pour elle le collège de Saint-Paul, en même temps qu'il fondait son beau séminaire de Saint-Pierre. Ce fut dans ce dernier que les Pères reçurent l'hospitalité¹. Elle fut des plus affectueuses, ainsi que les rapports qu'ils eurent dans ce voyage

¹ Brague est remarquable par un calvaire grandiose, connu sous le nom du Bon-Jésus-du-Mont. On y arrive par une suite de quinze chapelles ou stations colossales du chemin de la Croix ; le Calvaire est environné de quinze groupes, représentant les principales figures des prophètes de l'ancien Testament, et sur le dernier sommet est une magnifique Église. Dans cette Église on admire le Christ du maître-autel, la chapelle de Notre-Dame des sept Douleurs, dans l'un des côtés du transept, et dans l'autre, l'autel du Saint-Sacrement. Autour du tabernacle se trouve une collection de reliques, unique en son genre. Là sur les marches d'un trône qu'occupe le Saint-Sacrement, lorsqu'on l'expose, tous les Saints ont une place dans l'ordre de leur dignité : c'est la traduction de l'*Ego sum alpha et omega, primus et novissimus, principium et finis*. Apoc. XXII, 13. Pour arriver à la montagne où se trouve cette église, on traverse, dans la plaine, le village de Saint-Victor, où fut martyrisé cet archevêque de Brague, pendant qu'il encourageait les chrétiens au combat contre les Maures.

avec tout le clergé séculier et régulier. Ils voulurent avoir la consolation de dire la sainte messe dans leur ancienne église, alors occupée par les Ursulines.

De retour à l'hôpital de Mao-Poderosa, les Pères furent reçus comme ils l'avaient espéré. Les dispositions réciproques s'étaient améliorées, et ils purent en pleine liberté se livrer aux soins des victimes de la guerre civile. Chapelet en commun dans les salles des malades, catéchisme des convalescents dans le chœur de l'église, exhortations particulières, confessions, derniers sacrements, visites continues, et tous les soins que réclamaient les circonstances, remplissaient le temps des Pères, et répandaient la consolation dans l'âme de ces infortunés; ceux qui moururent manifestèrent tous de grands sentiments de piété. Les Pères eurent là une nouvelle occasion de constater que les Français (il y en avait beaucoup dans l'armée de Don Pedro), en pays étranger et surtout en danger de mort, voient presque toujours avec joie, à leur chevet, un Prêtre et même un de ces Jésuites, dont en d'autres circonstances ils ne se font faute de plaisanter.

Dans les premiers jours de 1833, sous les murs de Porto, une affaire d'avant-poste, qu'on supposait être une attaque générale, appela les Pères sur le lieu du combat. Ils confessèrent plusieurs blessés, et eurent occasion de voir le général en chef, le

vicomte de Sancta-Martha, qui leur témoigna sa reconnaissance pour les services rendus aux malades et à l'armée.

Sur ces entrefaites le roi pressé par les instances des habitants de Coïmbre, autorisa l'ouverture des classes au collège des Arts pour les enfants de cette ville. Le siège de Porto traînait en longueur, la guerre était sans résultat. L'enseignement rappela donc les Pères dispersés; parmi eux, plusieurs rentrèrent au collège épuisés et malades. Cependant après quelques jours de repos, on procéda aux examens d'admission, et l'ouverture eut lieu le 2 février 1833. Mais bientôt une dépêche du ministre de la guerre demanda de nouveau les Pères de la Compagnie au monastère royal de Saint-Tyrso à quatre lieues de Brague, où l'on avait aussi établi un hôpital. Le supérieur, à peu près le seul qui fût un peu libre, s'y rendit avec un compagnon; mais à leur arrivée le poste de Saint-Tyrso se trouvait occupé par un prêtre séculier, appelé par les Bénédictins du monastère. L'accueil de ces religieux fut très-cordial, mais les services de la Compagnie devenaient superflus, et ce voyage n'eut d'autre résultat qu'une seconde apparition à Brague où il semblait convenable d'aller faire agréer au roi les raisons qui empêchaient les Pères de rester à Saint-Tyrso. Ils en profitèrent pour lui faire part de

l'orage qui menaçait les Pères de la Compagnie en Espagne, et lui demander la permission de leur offrir, en cas de besoin, un asile dans ses États. Alors, en effet, les affaires de l'Espagne devenaient de plus en plus difficiles; la révolution y était imminente. L'infant Don Carlos et sa famille, la princesse de Beira, l'infante sa belle-fille et Don Sébastien arrivaient exilés en Portugal.

Cette royale et religieuse famille, à laquelle ses infortunes ajoutaient tant d'intérêt, n'avait eu rien de plus pressé, en arrivant à Lisbonne, que de visiter les Pères du petit collège de Saint-Antoine; et elle amenait déjà avec elle deux Pères Espagnols, l'un comme précepteur des Infants, l'autre comme confesseur.

Ce fut vers ce même temps que l'auditeur de la Nonciature de Lisbonne, Mgr Paul Mignardi qui s'était signalé par son affection pour la Compagnie, et par les services qu'il lui avait rendus en Portugal, entra lui-même au noviciat de Saint-André à Rome, destiné déjà par le Général à retourner à Lisbonne où il jouissait d'une grande estime, dont il connaissait parfaitement l'esprit, parlait très-bien la langue et qu'il affectionnait comme une seconde patrie.

Sur ces entrefaites, le supérieur qui était revenu de Coïmbre à Lisbonne, fut bientôt rappelé dans la pre-

mière de ces villes pour organiser une œuvre d'un grand intérêt : le roi venait de confier à la Compagnie l'éducation d'une multitude de pauvres enfants que l'on avait fait sortir de Porto pour y ménager les vivres ; Don Miguel s'accoutumait à voir dans les Jésuites des pères pour tous les infortunés et des dévouements pour toutes les bonnes œuvres. Le nombre et le dénûment de ces enfants avaient été exagérés, on ne sait dans quel but, et cet établissement n'eut pas lieu. Le choléra éclatait à Lisbonne, il y ramena le supérieur dans les premiers jours de mai. Tous les Pères de Saint-Antoine se dévouent au service des cholériques ; jour et nuit ils sont au chevet des mourants ; un d'entre eux est atteint, mais le courage et la charité triomphent du mal. Une mission était annoncée dans l'église de Notre-Dame-du-Secours, pour l'ouverture du Jubilé : le Missionnaire s'y traîne pour la commencer et guérit. On célébrait ce jour-là même, à Lisbonne, la fête de *la Pureté de Marie* ; on l'avait choisie pour faire la dernière procession de Notre-Dame *da Penha*, pour obtenir la cessation du choléra, et tout à coup le fléau suspendit ses ravages.

Mais un fléau plus terrible s'avancait menaçant contre le Portugal : il allait d'un seul coup y renverser le trône, et anéantir les plus magnifiques espérances. La Compagnie voyait depuis longtemps

grossir le torrent qui devait tout emporter, et elle ne se dissimulait pas que, suivant sa coutume, elle en serait la première victime : elle s'y préparait en redoublant de dévouement et en se tournant vers son refuge ordinaire, la Vierge-Immaculée. Les travaux de réparations exécutés à la maison de Lisbonne, venaient d'être terminés le 13 juillet 1833 ; le 16, jour de Notre-Dame-du-Carmel, les novices qui commençaient à se multiplier, firent l'inauguration de l'image de Notre-Dame *da Rocha*, et son installation dans le petit oratoire qu'on lui avait préparé au bout du corridor du Noviciat : elle en fut solennellement proclamée la supérieure et la maîtresse des novices de toute la province. Ce fut l'occasion d'une fête de famille. Les enfants, réunis aux pieds de leur Mère, la célébrèrent par des chants et des pièces de vers.

Les événements se précipitaient, et Dieu n'avait voulu que ménager à la Compagnie un asile sous la protection de sa Mère, pour le jour de la proscription qui arrivait de nouveau pour elle.

Le 23 juillet, on entendait le canon et la mousqueterie à Almada, de l'autre côté du Tage, et le soir même, il fut résolu que le lendemain, au point du jour, les novices et la plupart des Pères sortiraient de Lisbonne, et se retireraient d'abord chez le comte d'Oliveira, qui avait offert sa maison. Personne n'ima-

ginait que la ville ne tînt pas au moins quelques jours ; mais le lendemain elle devait se réveiller sous un nouveau gouvernement. Pendant la nuit, les ministres, le trésor, l'armée, la noblesse sortirent de la ville, et celle-ci resta au pouvoir d'un corps de six cents hommes qui, débarqués à Faro, avaient traversé le royaume des Algarves et de l'Alemtejo presque sans coup férir, et entraient de même dans la capitale abandonnée. La révolution eut hâte de se fortifier en ouvrant les prisons, et quand les Pères voulurent s'éloigner, Lisbonne était déjà livrée aux horreurs des réactions politiques. Il y avait un danger manifeste à essayer de fuir ; mais il y avait certitude morale d'une invasion de leur habitation, s'ils restaient. Il fut donc convenu que le Père maître des novices chercherait à les mettre en lieu sûr, et que les autres attendraient les événements. Les bandes révolutionnaires parcouraient toutes les rues. La plupart des novices ne purent atteindre le rendez-vous ; mais ceux qu'on avait arrêtés aux portes se réfugièrent chez des parents ou des amis. Le P. Maître et ceux qui l'accompagnaient se replièrent à temps sur la maison, et poursuivis par les assassins qui venaient de massacrer un homme sous leurs yeux, ils purent échapper à leurs coups et rentrer à Saint-Antoine, mais pas assez tôt pour que la porte pût se refermer sur eux. Ce fut le prétexte et le signal des attaques

qui se succédèrent contre cette maison. L'histoire en serait longue, et il suffit de dire, à l'honneur de celle qui venait d'en être déclarée Supérieure, que les Pères attribuent à sa seule protection d'avoir échappé à ces dangers multipliés. Pourquoi les révolutionnaires n'entrèrent-ils pas dès le moment dont on vient de parler? Pourquoi, revenus bientôt en plus grand nombre et introduits dans le Collège, en sortirent-ils tout à coup d'eux-mêmes, sans avoir pris le temps de rien enlever, de rien dévaster et sans avoir fait aux Pères la plus légère égratignure? Pourquoi revenus une troisième fois, enrégimentés et commandés par un officier de Don Pedro, se contentèrent-ils d'un mot du Supérieur, qui en appelait de la violation du domicile de religieux français au consul de leur nation? Pourquoi encore et par qui dix hommes de garde avaient-ils été donnés au Collège la seconde nuit de l'invasion, quand on vint proférer sous leurs fenêtres des cris de mort? Pourquoi enfin et comment Pères et novices se trouvèrent-ils tous en lieu sûr, quand Don Pedro, arrivant à Lisbonne, fit cerner le Collège par la force armée, y ordonna des perquisitions, et y fit apposer les scellés? Les Pères aiment à penser que Marie veillait sur eux. Ils l'invoquaient de leur côté; ce n'était pas une vaine cérémonie que celle du 16 juillet précédent, ni de vains titres que ceux de

Supérieure, de Mère, de Maîtresse qu'ils venaient de lui donner; et lorsqu'au fort du danger, le Supérieur, prosterné au pied de son nouvel oratoire, fit vœu de faire dire 3,000 messes à l'honneur de son Immaculée-Conception, si elle lui gardait tous ses enfants, assurément il est permis de croire qu'elle voulut bien l'agréer.

La reconnaissance de la Compagnie envers la sainte Vierge n'empêche pas qu'elle n'en conserve une éternelle gratitude pour tous ceux dont la divine Providence se servit alors comme d'instruments; et c'est avec bonheur qu'elle inscrit ici les noms des principaux d'entre eux au rang de ses insignes bienfaiteurs. M. Yvers, aujourd'hui l'abbé Yvers, comte Romain, jeune encore, d'un dévouement et d'une énergie remarquables, mit en ce moment le comble à tous les services qu'il avait rendus à la Compagnie en Portugal, et fit, à vrai dire, des prodiges pour sauver et les personnes et les choses. Lorsque, le 4 août suivant, les derniers débris de l'établissement de Lisbonne partirent pour l'Italie, il voulut partager leur fortune.

Le Cardinal Alexandre Justiniani, qui pendant toute sa nonciature s'était montré si bon pour les Pères, le fut, s'il était possible, plus encore dans cette extrémité; il recueillit chez lui tous ceux qui purent s'y réfugier, et dans les derniers jours, où

sa position à lui-même devenait fort difficile vis-à-vis du nouveau gouvernement, il voulut avoir le Supérieur près de lui, et ce fut avec Son Eminence et à ses frais que trois Pères, trois novices et un élève de la Compagnie firent la traversée jusqu'à Gênes. La comtesse de Ponte de Lima, dont le palais touchait à la maison des Pères, voulut bien les y accueillir tous, la première nuit qui suivit l'invasion, et elle les retint et les nourrit aussi longtemps qu'elle ne crut pas leur avoir procuré un asile sûr. Elle se félicitait de trouver cette occasion de rendre quelque service aux Frères de S. Fr.-Xavier. Sa famille, comme elle le raconta alors, était spécialement dévouée à l'Apôtre des Indes, depuis qu'un des vice-rois, son aïeul, en avait rapporté de Goa une relique insigne, qui se conserve dans sa maison comme le plus précieux trésor; elle voulut sur-le-champ la montrer aux Pères, et avec toutes les marques de la plus profonde vénération, elle pria le Supérieur de la bénir, elle et sa famille, avec la sainte relique; ce fut une douce consolation pour ce Père de l'élever en même temps sur cette famille et d'appeler sur ses propres enfants proscrits la protection du saint Apôtre.

Le jeune comte de Ponte de Lima rentra à Lisbonne, aide-de-camp de Don Pedro. Les Pères devaient être chez sa mère d'autant plus en assurance

qu'elle-même suivait le parti de l'Empereur, et que toute sa famille était liée avec celle des ducs de Palmella et de Tercière (Villaflora) chargés actuellement, en qualité de régents, de l'intérim du pouvoir. La comtesse s'empessa donc d'agir auprès d'eux, et elle en obtint un ordre de translation sous escorte au couvent des Dominicains. Le choix de cet asile, dernière prison du P. Malagrida, réveillait en ce moment de tristes souvenirs au fond de l'âme des Jésuites proscrits. Les Dominicains étaient, de tous les Religieux de Lisbonne, les seuls dont il eût été dit, à tort ou à raison, qu'ils n'avaient pas vu de bon œil le retour de la Compagnie. Il fut donc résolu de faire des démarches pour obtenir un changement de disposition ; le supérieur, qui voulait d'ailleurs s'assurer des intentions de ce nouveau gouvernement, se rendit en personne, le 26 juillet, au palais de la Régence. L'accueil du duc de Palmella fut froid et sévère ; celui du duc de Tercière plus bienveillant ; ce dernier demanda une note qui lui fut remise le soir ; dans cette note, on s'y bornait à un refus honnête de l'asile offert chez les Dominicains, asile que rendait inutile l'hospitalité acceptée par les Pères chez leurs amis de Lisbonne ; en second lieu, on demandait qu'il fût pourvu par le gouvernement à la conservation de la maison de Saint-Antoine, propriété des Pères Ermites de Saint-

Augustin-da-Graça, et à celle des effets que la Compagnie y avait laissés, sous la garde de domestiques fidèles ¹.

Dans l'intervalle de l'audience et de la remise de la note, tous les Pères s'étaient retirés, partie à l'hôtel du Nonce, partie chez M. Yvers, comme il est dit ci-dessus.

' Voici la copie de la lettre adressée par le R. P. Delvaux au duc de Palmella et celle de la *déclaration* exigée par ce ministre.

« MONSIEUR LE DUC DE PALMELLA ,

» Dans l'audience dont Votre Excellence a bien voulu m'honorer
» ce matin , j'ai pris la liberté de lui exposer les besoins actuels de
» la Compagnie de Jésus dont je suis le supérieur. Vous avez daigné,
» Monseigneur, les prendre en considération. Son Excellence M. le
» duc de Tercère, dans la même audience, m'a ordonné de mettre
» mes demandes par écrit : c'est, Monseigneur, en conséquence de
» cet ordre, que j'ai l'honneur de vous adresser cette lettre.

» Nos demandes se réduisent à deux : la première, que le gou-
» vernement de Sa Majesté la reine D. Maria Segunda veuille bien
» faire continuer à veiller à la conservation de la maison du Colle-
» ginho que nous occupions et des effets que nous y avons laissés,
» sous la garde de domestiques fidèles ; cette conservation intéresse
» d'autant plus que le Colleginho ne nous était que prêté et appar-
» tient encore aux Très RR. PP. Ermites déchaussés de S. Augustin ;

» La seconde, qu'il plaise au gouvernement de Sa Majesté de
» trouver bon que le très-petit nombre de Pères de la Compagnie
» de Jésus résidant dans cette capitale, et tous nés en pays étran-
» gers, continuent encore quelque temps à jouir de l'hospitalité
» que leur ont donnée leurs amis, dans ces jours d'effervescence où
» l'action du gouvernement ne pouvait encore les soustraire à la
» fureur de ceux qui profitent des commotions politiques pour as-
» souvir leurs passions.

Le duc de Palmella ne tarda pas à montrer les défiances de sa politique ombrageuse. Il exigea des Jésuites un engagement par écrit : 1° de ne point se retirer dans les terres qui obéissent encore à Don Miguel ; 2° de ne point s'immiscer dans les affaires politiques du royaume. L'engagement fut remis le

» Le résultat de cette mesure sera , en premier lieu , d'épargner
» à Votre Excellence l'embarras de pourvoir à notre subsistance
» qui était tout entière à la charge du Trésor, et, en second lieu, de
» donner à Votre Excellence le loisir de mettre, dans ce royaume ,
» notre existence en harmonie avec le gouvernement de Sa Ma-
» jesté, dont il paraît raisonnable , juste et respectueux que les
» Pères , actuellement hors de leurs ministères et de leur maison ,
» attendent l'arrivée et la royale détermination , pour ne rien pré-
» juger sur la confirmation des décrets, lettres royales et avis du
» gouvernement précédent, à leur égard.

» Cette conduite , Monsieur le duc , permettez-moi de vous le
» dire avec franchise; pourrait paraître d'une précaution excessive
» dans une autre cause et dans un autre pays ; mais dans la cause
» de la Compagnie, et en Portugal , l'histoire fait foi que sous l'un
» des ministres de cette monarchie, sous le monarque le plus clé-
» ment , la Compagnie s'est vue tout à coup accusée , dépouillée ,
» proscrite , sans être légalement jugée , ni admise à se défendre ;
» ses membres, sujets du roi, se sont vus entassés dans les cachots
» ou exilés , et parmi eux, les Pères nés en pays étrangers, traités
» avec la même rigueur, sans qu'il servit de rien à ceux qui mou-
» rurent dans les fers , ou qui y languirent 18 années, d'être
» réclamés par leur souverain respectif.

» Il n'arrivera rien de semblable sous le ministère de Votre
» Excellence, ni sous une législation telle que nous la promettent
» les vues de sa politique actuelle ; mais est-il déraisonnable d'at-
» tendre qu'elle ait eu le temps, cette législation , de prendre ra-

29, le lendemain de l'entrée de Don Pedro, avec une lettre pour ce prince où on lui demandait la confirmation des actes de Don Miguel en faveur de la Compagnie¹. La réponse fut une descente des magistrats à la maison de Saint-Antoine avec un grand développement de cavalerie et d'infanterie; c'était

» cine et de détruire les préjugés dont la Compagnie a été la victime
» dans des temps si rapprochés de nous.

» Il ne me reste qu'à rappeler à Votre Excellence que la Compagnie, toujours étrangère, par principes et par son Institut, aux
» intérêts politiques, continuera, sous le gouvernement de la reine
» Dona Maria Segunda, à ne chercher en tout, à l'exemple de son
» divin Maître, que la plus grande gloire de Dieu et le salut des
» âmes, son unique fin et le seul titre dont elle puisse et veuille se
» prévaloir, à la confiance de tout gouvernement éclairé.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» PHILIPPE-JOSEPH DELVAUX.

» Lisbonne, le 26 juillet 1833. »

¹ Copie de la déclaration donnée à M. le duc de Palmella, en date du 28 juillet 1833, et remise seulement le 29.

« MONSIEUR LE DUC,

» J'ai l'honneur de faire parvenir à Votre Excellence la double
» déclaration par écrit que, par l'entremise de mon illustre ami,
» M. Yvers, elle a daigné me demander. Je m'engage donc, en
» premier lieu, tant en mon nom personnel qu'en celui du très-
» petit nombre de Pères de la Compagnie de Jésus qui vivaient
» sous ma direction dans cette Compagnie, à ne point chercher à
» nous retirer dans l'intérieur du royaume.

» Je m'engage, en second lieu, à ne point entrer, ni moi, ni
» ceux de la Compagnie qui me sont soumis, dans les affaires poli-
» tiques, déclaration d'autant plus facile qu'elle n'est que l'expres-

par ordre de l'Empereur, pour saisir ceux des Pères qu'il espérait y trouver encore. Après une perquisition minutieuse et inutile, l'on apposa les scellés. Pour comprendre la demande faite à Don Pedro et la manière dont il répondit, il faut se rappeler que la législation de Joseph I^{er} portait peine de mort contre les Jésuites qui rentreraient en Portugal, et qu'elle n'avait été abolie que par Don Miguel ; mais le supérieur savait que Don Pedro s'était occupé de la Compagnie, il avait vu une lettre autographe datée de Porto, où l'Empereur annonçait l'intention de maintenir tout ce qu'avait fait son frère en faveur des Jésuites, à la seule condition que ceux-ci servissent en Portugal la cause de sa fille

» sion de toute ma conduite passée, ainsi que de celle de tous mes
» confrères, comme il est de notoriété publique.

» Oserais-je, Monseigneur, demander à Votre Excellence le prix
» de cette double garantie qu'elle a cru devoir exiger de moi ? Ce
» serait en premier lieu que Votre Excellence voudût bien concourir
» à ce que S. M. I. le Régent du royaume, en cette qualité et au nom
» de S. M. la reine Dona Maria Secunda, daignât confirmer les décrets
» de l'ancien gouvernement qui nous avaient rendu l'existence
» civile dans ce royaume. Ce serait en deuxième lieu qu'il plût à
» Votre Excellence faire donner des ordres efficaces pour qu'à la
» prise de Coïmbre nos Pères fussent sur-le-champ protégés contre
» les effets de l'anarchie.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» *Signé* : PHILIPPE-JOSEPH DELVAUX,
» ancien supérieur de la Compagnie de Jésus
» en Portugal. »

Dona Maria II. Cette confiance lui avait été faite depuis l'invasion, par un Alsacien, agent secret de Don Pedro, lequel lui faisait en même temps des offres d'argent et d'honneurs, pour l'engager à contribuer, au moyen des Pères de Coïmbre, à la soumission de cette ville. Le refus d'entrer dans ces affaires d'État, et la déclaration de vive voix et par écrit que les Jésuites ne serviraient jamais une cause politique autrement qu'en travaillant suivant leur Institut, à faire fleurir la religion et les bonnes mœurs, fâchèrent sans doute ce Prince, et provoquèrent la mesure de rigueur dont nous venons de parler. Toute réclamation était inutile, il n'y avait plus rien à espérer. Deux Pères, dont l'un était le P. Moré, mort depuis, supérieur du collège de Calcutta, et deux frères coadjuteurs dont l'un accompagna ce P. Moré à Calcutta, et l'autre mourut peu après son retour en France, profitèrent d'un bâtiment de commerce anglais, et partirent pour l'Angleterre le jour même de la saint Ignace. Ce même jour, après avoir dit la sainte Messe pour la dernière fois sur cette terre du Portugal, si chère au fondateur de la Compagnie, le supérieur s'embarqua, de son côté, sur le *Talavera*, vaisseau de guerre anglais en station dans le Tage, d'où il se proposait de suivre les événements; mais il fut bientôt appelé par le Nonce, chez lequel il passa quelques jours;

et enfin les relations du nouveau gouvernement avec la nonciature devenant impossibles, le cardinal demanda ses passe-ports, et engagea les Jésuites à le suivre.

Le cardinal frêta un brick génois, et le 4 août, le représentant de l'Église romaine en Portugal et le Supérieur de la Compagnie de Jésus, s'embarquaient en même temps, l'un et l'autre repoussés par la révolution triomphante.

Le Supérieur avait espéré pouvoir débarquer dans un port d'Espagne, et de là, regagner Coïmbre pour partager le sort des Religieux qu'il y laissait. Mais le choléra n'ayant pas entièrement cessé en Portugal, le capitaine ne voulut à aucun prix s'exposer au retard d'une quarantaine, en s'approchant des côtes ; il fut donc forcé d'aller jusqu'en Italie.

Le 17 août, le brick était à l'entrée du port de Gênes, et après quelques jours de quarantaine à Varignano, le 1^{er} septembre, le Cardinal et les Pères descendaient à la Spezzia. Le Supérieur y trouva une lettre du Général qui l'appelait à Rome avec les trois novices. Les autres Pères devaient s'arrêter à Gênes. L'un était le P. Palavicini qui mourut peu de temps après ministre *del Carmine* de Turin ; l'autre le P. Boulogne qui partit peu après pour Calcutta.

Cependant les Pères de Coïmbre, à la nouvelle des événements de Lisbonne, et dans la perspective de ce

qui les attendait , ne trouvèrent qu'un motif de plus de se consumer au service de Dieu et du Portugal ; et l'ardeur de leur dévouement alla visiblement croissant avec les dangers. La révolution leur accorda une année de répit qu'ils remplirent en véritables *Apôtres*, s'efforçant de justifier ce beau titre que le Portugal reconnaissant avait, trois siècles plutôt, donné à saint François-Xavier et à ses premiers compagnons. Le travail fatigant et obscur de l'enseignement, celui plus pénible encore de la confession, que les calamités publiques et la confiance des peuples multipliaient chaque jour, l'assistance des moribonds que le choléra rendait et plus dangereuse et plus continuelle (car on estime que la Compagnie assista dans Coïmbre à peu près les neuf dixièmes des victimes du choléra) ; ajoutez à cela les missions dans les campagnes, les catéchismes, les prédications, la visite des prisons et des hôpitaux, le service de l'hôpital militaire surtout, et l'on aura une idée de ce qui marqua les derniers mois de l'existence de la Compagnie à Coïmbre. Deux de ces infatigables ouvriers contractèrent le typhus au chevet des mourants et faillirent en être les victimes ; un troisième succomba à la fatigue et fut emporté par une fièvre cérébrale au mois de mars 1834 ¹. Aussi la Com-

¹ Le P. Firmin Trancart remplissait alors les fonctions de Procureur du Collège et consacrait au saint ministère tout le temps

pagnie fut-elle singulièrement regrettée à Coïmbre, quand l'impiété vint de nouveau l'y poursuivre et l'en chasser.

Ce fut le 26 mai 1834 que l'ordre d'expulsion fut communiqué confidentiellement aux Pères du collège des Arts, par l'un des premiers magistrats de la ville. Soit que l'on craignît le peuple qui leur

qu'elles lui laissaient libre. La fièvre le prit après une instruction *sur les devoirs des parents envers leurs enfants* dans laquelle il s'était extraordinairement animé; en descendant de chaire, il se mit au lit, le mal ne présentait cependant aucun symptôme alarmant. On faisait alors la neuvaine préparatoire à la fête de saint Joseph : il avait voulu la continuer, le frère infirmier le trouvait assez bien pour en faire chaque jour avec lui les exercices, mais bientôt il eut révélation de sa fin prochaine, ou du moins un pressentiment que l'événement ne devait que trop tôt justifier. Au milieu de la troisième nuit, il appela le novice qui veillait à ses côtés (Martinho Rodriguez) et le pria d'aller appeler le R. P. Recteur; celui-ci sortait lui-même de maladie, et éprouvait en ce moment une sueur abondante; rassuré de la veille sur l'état du P. Trancart, il tarda un peu; le malade lui renvoie le novice l'avertir de se hâter, qu'il va mourir et qu'il désire recevoir les derniers sacrements. Le Supérieur accourt, mais ne voyant aucun symptôme assez grave pour autoriser le saint Viatique, il rassure le malade et se retire. Le matin, quand le frère infirmier vint à l'heure ordinaire, le malade se hâta de lui dire : *Mon frère, ne nous faisons pas illusion: je vais mourir; allez demander pour moi les derniers sacrements.* Le frère, très-exercé dans le service des malades, ne voyait aucun danger; cependant il courut avertir de nouveau le P. Recteur, et ils revinrent sur le champ ensemble au chevet du malade. *Mon Père, donnez-moi le saint Viatique; je m'envais, répéta le P. Trancart. Tranquillisez-vous,*

était extraordinairement dévoué , soit qu'on voulût surprendre quelques griefs contre eux dans ce dernier exercice de leurs ministères , soit enfin que ceux-là mêmes qui les chassaient les estimassent assez pour être sûrs qu'ils n'useraient de cet avis que pour le service de Dieu : toujours est-il que ce même magistrat leur permit de continuer leurs fonctions jus-

mon Père, répondit le Supérieur; *vous n'en êtes pas là, et l'Église ne permet pas de donner le Viatique à des malades comme vous. Ah!* reprit le malade, *vous ne m'en trouvez pas digne: que la volonté de Dieu soit faite!* Le Supérieur, écartant cette idée de danger, invoqua de nouveau la discipline de l'Église, et le malade n'insista plus. En ce moment, il fit sans doute à l'obéissance un sacrifice des plus héroïques. L'infirmier, de son côté, lui offrit un breuvage. Le malade fit un signe de refus, en disant: *C'est inutile!*— *Prenez, mon Père*, lui dit le Supérieur: *si le remède vous est inutile, il ne vous est pas inutile d'obéir.* Aussitôt le malade tend la main et prend le breuvage. En même temps la congestion cérébrale se consumma, il avait en main une image de la sainte Vierge, son chapelet et une médaille de saint François-Xavier; ses yeux se fixèrent sur ces objets sacrés, et ne s'en détournèrent plus pendant deux jours qu'il vécut encore, que pour s'élever de temps en temps au ciel; il parut toujours entendre ce que l'on disait, mais il ne répondait rien; il n'articula plus qu'une seule parole: *Laissez-moi*, dit-il doucement à celui qui le frictionnait, et quand le frère infirmier lui offrait quelque remède, il le prenait sur le champ. Il reçut l'Extrême-Onction, et s'endormit dans le Seigneur le 17 mars 1834.

Il avait été précédé dans la tombe par le P. Pierre Nemkin, polonais, qu'on avait envoyé en Portugal dans l'espoir d'y rétablir sa santé; mais il y succomba, dans ce même Collège de Coimbra, le 25 novembre 1832.

qu'au dernier moment, c'est-à-dire pendant ces trois jours qui devaient encore s'écouler jusqu'à leur embarquement au port de Figueira.

A la nouvelle d'un prochain départ, le concours fut immense. Tous voulaient voir les Pères, se confesser une dernière fois, recevoir un dernier avis, faire des offres de services et d'argent, prier encore et pleurer du moins dans cette chapelle de Saint-Ignace, ouverte seulement depuis un an, et qui allait se refermer probablement pour toujours ; dans cette chapelle où la Compagnie devait laisser la dépouille mortelle de deux de ses enfants, morts au service de cette mission de Portugal.

Le 28 mai, veille de la Fête-Dieu, le Corrégidor vint le matin signifier le décret de suppression, et en fit la lecture à toute la communauté assemblée. Les Jésuites y étaient accusés de s'être introduits dans le royaume à la faveur de l'usurpation de Don Miguel, pour propager, comme leurs ancêtres, le fanatisme et l'ignorance, et il portait condamnation à en sortir dans le plus bref délai, sous peine d'être traités selon toute la rigueur des lois. Acte fut dressé de cette intimation, et tous les Pères furent invités à le signer. Le Corrégidor témoigna être fâché de la rigoureuse mission dont on l'avait chargé et fit l'éloge de la conduite des Pères. Cependant il procéda à l'inventaire du collège, défendit d'en rien emporter,

et mit des gardes à toutes les portes. Tout le reste du jour les confessions furent innombrables ; l'église ne désemplissait pas : le soir surtout où l'on espérait entendre une fois encore la parole sainte de la bouche d'un Père, et recevoir la bénédiction de sa main , la foule fut immense ; mais lorsqu'on annonça qu'il n'y aurait pas de sermon , ce fut un cri général, des pleurs et des sanglots à fendre le cœur. On eut une peine infinie à faire écouler cette multitude éplorée , tous voulaient baiser encore une fois la main des Pères, et lorsque ceux-ci s'arrachèrent à cette scène déchirante, plusieurs coururent aux tombes des Pères défunts , et se précipitant sur les dalles qui les couvraient, ils y collèrent leurs lèvres , et les arrosèrent d'abondantes larmes. Pauvre peuple ! Quel beau jour, pour les Pères qui t'ont connu, que celui où il leur serait donné de te revoir!...

Le vendredi 30 mai, à trois heures du matin, le Recteur dit la Messe à laquelle tous assistèrent ; il consuma les saintes Espèces, et après un frugal déjeûner, à six heures, le départ s'effectua. L'ordre de ne rien emporter fut exécuté avec une extrême rigueur. L'officier civil chargé de cette exécution visita les paquets pour en retirer les quelques livres que les Pères y avaient mis pour la consolation du voyage, et au lieu de Figueira où l'on avait promis

d'abord de les faire embarquer, on leur annonça que c'était à pied et sous escorte qu'ils avaient à gagner Lisbonne. Ce fut donc le bourdon à la main, le sac sur le dos, escortés de dix-sept soldats que les dix-sept religieux du collège de Coïmbre traversèrent en proscrits ces mêmes rues qu'ils avaient parcourues en triomphe un peu plus de deux ans auparavant. Aujourd'hui elles étaient silencieuses et désolées; on n'y entendait que des gémissements et des pleurs; on s'approchait des Pères avec une indéfinissable expression de terreur et de regret. On leur baisait respectueusement la main, on l'arrosait de larmes; on demandait une dernière bénédiction; on murmurait en tremblant : *Qu'allons-nous devenir ?...* Un seul cri rompit ce morne silence, cri d'encouragement et d'affection : *Courage, Ministres de Jésus-Christ !!...*

Quelques élèves en pleurs accompagnèrent quelque temps leurs maîtres hors de la ville; mais enfin il fallut s'en séparer. Leurs adieux déchirants attendrirent les gardes qui se montrèrent dès lors très-humains, et finirent par s'affectionner singulièrement à ces prisonniers, qui d'ailleurs les traitaient en frères, en enfants bien-aimés, qui les instruisaient, les exhortaient, concentrant désormais sur eux ce zèle auquel la persécution venait d'enlever tout autre exercice à leur apostolat. Il avait été permis de se

procurer des ânes pour les plus faibles de la troupe ; le voyage n'en fut pas moins pénible , la chaleur était étouffante ; on n'arriva au Tage , sur lequel devait se continuer le voyage jusqu'à Lisbonne , que le sixième jour , c'est-à-dire le 4 juin . Chaque fois que les Pères en trouvaient l'occasion , ils faisaient le catéchisme soit aux enfants , soit aux adultes qu'ils pouvaient rassembler . Le P. Alexandre Martin , depuis martyr de son zèle au Maduré , se signalait particulièrement dans ce genre d'apostolat , et ces bonnes gens disaient : *Restez donc avec nous , vous nous instruirez nous et nos enfants ; notre Pasteur s'est enfui , restez... Qu'avez-vous donc fait ? Quel est votre crime!...* Et les gardes répondaient : *Ce sont des Saints , ils prient Dieu toute la journée , et nous traitent comme leurs amis* . Ces mêmes gardes furent très-utiles en quelques circonstances contre les insultes des révolutionnaires ; jamais ils ne manquèrent de prendre la défense des Pères , et lorsqu'à Villafranca on trouva une barque et une nouvelle garde expédiée de Lisbonne , gardiens et prisonniers eurent une égale peine à se séparer .

Le baron Mortier , chargé d'affaires de France en Portugal , averti par les amis de la Compagnie du danger qu'allaient courir les Pères , s'ils entraient à Lisbonne , au milieu de l'effervescence , qui y multipliait chaque jour les assassinats , avait obtenu

qu'ils n'y descendissent pas, et qu'ils fussent reçus dans le fort de Saint-Julien pour y attendre en sûreté leur embarquement. Jésus-Christ voulait donc que sa Compagnie en Portugal allât finir une seconde fois dans cette prison devenue si vénérable par les dix-huit années qu'y passèrent les victimes de Pombal ! La barque arriva vis-à-vis de Lisbonne à la nuit tombante, et elle alla jeter l'ancre en face de Belem. Ce fut une nuit remarquable pour ces hommes apostoliques : c'était la veille de la fête du Sacré-Cœur, ils eurent tout le loisir de faire non-seulement la préparation ordinaire, mais de passer en méditation la nuit tout entière : ils restèrent sur leur embarcation, sans lit, sans natte, sans abri, et dans une grande incertitude de leur sort, sous les yeux d'un officier de justice, homme bizarre et inquiet, qui de temps en temps les comptait pour s'assurer que personne ne lui échappait. Les Pères ignoraient la protection de l'ambassadeur français, et la tour de Saint-Julien n'était pour eux qu'une prison, et la prison de Pombal ! Elle ne le fut, au reste, que trop réellement pour eux ; dès le lendemain matin, on les y enferma comme des malfaiteurs. Ils y furent accueillis des soldats du fort avec des injures et des huées, et l'un d'eux reçut même un soufflet du sergent de garde. Les passions politiques envenimées par l'impiété empêchèrent sans

doute le crédit de l'ambassadeur d'avoir tout son effet; il lui fallut plusieurs jours avant de pouvoir faire comprendre que ce n'était point comme criminels qu'il avait demandé que les Pères fussent mis dans la tour, et un mois tout entier se passa avant qu'il pût leur en faire ouvrir les portes. — Cette prison était une espèce de souterrain de vingt-quatre pieds de longueur, sur dix ou douze de large, avec une seule ouverture au milieu de la voûte; les lits n'étaient qu'une natte et une couverture; mais le souvenir des anciennes victimes de Pombal était là pour animer les nouveaux proscrits, et la comparaison venait quelquefois les humilier salutairement: ils eurent en effet la faculté de visiter ces sombres et humides cachots où, au nombre de deux cent vingt, pourrissent quinze et dix-huit années les vénérables restes de ces héroïques Jésuites portugais, dont les immenses travaux tiennent du prodige. Les grandes marées venaient périodiquement détrempier leur couche, et l'on raconte que l'un d'entre eux eut la charitable et filiale constance d'élever dans ses bras, à chaque inondation, l'évêque de Coïmbre, Don Miguel, pour le préserver, autant qu'il le pouvait, d'une telle incommodité. C'est de la bouche du second successeur de Don Miguel que la Compagnie a recueilli cette touchante tradition. Le digne successeur ajoutait que Pombal

n'avait laissé à ce saint Prélat, pour tout meuble, que son seul bréviaire. On le conserve comme une relique précieuse, et l'on peut encore lire sur les marges les notes qu'y traçait avec un têt de pôt cassé la main défaillante du vénérable prisonnier.

Un des Pères de Coïmbre manquait à la troupe de ses confesseurs; surpris par l'invasion hors du collège et sur les frontières d'Espagne, près de Thomar, il avait d'abord essayé de sortir du royaume; mais assailli comme Migueliste par un aventurier, et blessé à la main en parant un coup de poignard, il s'était échappé par la fuite, et avait regagné Lisbonne à travers mille autres dangers. Là, il rencontra M. Louis de Bourmont qui lui apprit la détention de ses frères: il sollicita aussitôt et obtint la faveur de leur être réuni. M. Louis de Bourmont était l'ami du baron Mortier; celui-ci assurément n'était pas *Jésuite*, mais plein d'honneur et de patriotisme: il ne voulait pas que le sang français vînt, sous ses yeux, rougir le sol étranger: *Soyez tranquille*; avait-il dit à ce dernier, *j'ai déjà envoyé à Saint-Julien une vingtaine de Jésuites; j'aurai pour les délivrer des peines du diable, mais n'importe, je les délivrerai*. La Compagnie se fait un devoir de se souvenir et de noter ici les titres que s'acquitt alors à sa reconnaissance M. le baron Mortier.

A Coïmbre, les amis des Jésuites s'étaient hâtés

de réclamer la bienveillance des ministres de Don Pedro : dans un mémoire, rédigé par M. Forjas ¹ tout dévoué à nos intérêts, ces amis rendaient à la Compagnie le plus éclatant témoignage d'estime et d'affection. En outre, M. Forjas écrivit à l'ambassadeur de France pour lui recommander ses compatriotes persécutés. Cette démarche réussit auprès de M. Mortier, qui obtint la barque et la garde expédiées à Villafranca. Lorsqu'il sut les vexations dont les Pères avaient été l'objet depuis leur entrée dans la tour, il sollicita des ministres une déclaration qui pût y mettre un terme, puis il leur envoya son secrétaire d'ambassade pour s'assurer de l'exécution ; il réussit enfin à faire cesser cet excès de vexation, et les Pères purent jouir d'une certaine liberté, communiquer avec leurs amis, recevoir leurs aumônes et leurs lettres, leur écrire et traiter directement avec eux de leurs affaires et, ce qu'ils désiraient si vivement, célébrer le saint sacrifice dans la chapelle du fort, consolation qui, à leurs yeux, surpassait toutes les autres, surtout pendant toutes ces belles fêtes qu'ils devaient célébrer sous les verroux : saint Antoine, patron de Lisbonne, saint François Régis, saint

¹ Les noms des amis que le malheur n'éloigne pas sont trop chers pour ne pas aimer à les faire connaître ; la discrétion seule empêche de donner ici la liste de tous ceux que la Compagnie comptait en Portugal.

Louis de Gonzague, saint Jean-Baptiste, saint Pierre, et enfin la Visitation de la sainte Vierge. — La protection de l'ambassadeur de France aida sans doute aussi les bonnes dispositions du gouverneur de la tour, qui finit par devenir l'ami de ces pacifiques prisonniers, et leur rendit tous les services que sa charge put lui permettre. — C'était à M. Mortier que s'adressaient tous ceux qui voulaient approcher les Pères ; les consuls de Gênes et de Hanovre, le supérieur du séminaire des Anglais, les amis de Lisbonne et de Coïmbre, et surtout un domestique, le fidèle *Joseph*, qui fit tant de courses, s'exposa à tant de mauvais traitements et de dangers pour secourir les Pères, depuis Coïmbre jusqu'au jour de leur embarquement. Il était au service de cet incomparable Antonio-Gonzalvez Botão, dont nous avons parlé, et il avait ordre de ne pas perdre de vue les Pères, de ne rien épargner, de se prodiguer pour les soulager, et il se montra constamment le digne serviteur d'un tel maître.

Ce fut encore M. Mortier qui empêcha l'exécution du projet conçu par les ministres Portugais, qui voulaient faire conduire les Jésuites à Gibraltar par un bateau à vapeur et les y abandonner. Il soutint pour cela contre les Ministres une lutte animée : on se fâcha de part et d'autre, et l'ambassadeur l'emporta. Ce fut enfin aux instances de M. Mortier que

céda Don Pedro, en signant, le 28 juin, un décret d'élargissement. Ce décret à peine obtenu, il en hâta l'exécution, et négocia le passage sur un brigantin sarde. La Compagnie de Jésus n'oubliera jamais le dévouement de l'ambassadeur de France, et priera Notre-Seigneur d'acquitter la dette de ses serviteurs.

Le jour de la délivrance arriva donc pour nos prisonniers. Marie les avait placés dans le cœur de son divin Fils comme dans une ville de refuge, elle devait les visiter dans leur prison et les en tirer elle-même. Ne cherchons pas pourquoi le décret resta quatre jours dans le portefeuille des Ministres, la Providence voulait qu'il arrivât à Saint-Julien le jour de la Visitation. Je lis dans le Journal des Pères en cet endroit, ces mots dont je ne veux pas altérer l'énergique concision : *Joie et tristesse... On sort volontiers de prison; mais pauvre Portugal!...* La sortie fut bien différente de l'entrée; les respects, les saluts pleins d'affections, les expressions de regrets remplaçaient les sarcasmes, les insultes et les soufflets. Ce départ eu lieu le 3 juillet au matin; le Gouverneur voulut lui-même accompagner les Pères jusqu'au brigantin avec une escorte d'honneur et de sûreté, qui les suivait dans une seconde barque. Au moment de la séparation, il les embrassa tous et leur dit les larmes aux yeux : *Ah! si je pouvais*

quelque chose, vous ne partiriez pas, pour bien des raisons!... Les passeports se firent attendre, ce qui arrêta quelques jours et donna le temps à une foule d'amis de visiter encore les proscrits.

Le 7, au moment où l'on levait l'ancre, le baron Mortier vint à bord; il voulait saluer la marquise de Lebzeltern qui quittait aussi Lisbonne avec ses enfants; mais en même temps il voulait voir ses protégés, les féliciter, et leur faire de nouvelles offres de service et en particulier demander leur procuration, afin de poursuivre la restitution de tout ce qu'ils laissaient à Coïmbre. Les Pères saisirent avec empressement cette occasion de remercier un bienfaiteur si généreux et si désintéressé.

Les vents contraires et les gros temps rendirent la traversée longue et fatigante. Ce mauvais temps priva les enfants de saint Ignace de célébrer, cette année, la fête de leur saint Fondateur, comme ils l'auraient tant désiré; cependant au lieu du sacrifice de la Messe, dont ils étaient privés, ils crurent en offrir un bien doux au cœur de leur bienheureux Père, en s'offrant de nouveau eux-mêmes à l'exil et à tous les genres de persécution. Ils étaient alors en vue des îles d'Hières, et ils mirent encore six jours pour arriver à Gènes. A peine arrivés dans ce port, ils furent visités par les Pères de la maison professe de Saint-Ambroise, qui leur apprirent le massacre

du collège impérial de Madrid. Béni soit le Seigneur qui, en même temps et en même nombre, laissait frapper ses soldats, à Madrid, pour les couronner; et les sauvait, à Lisbonne, pour les réserver à de nouveaux combats. La quarantaine à laquelle le bâtiment fut soumis empêcha le débarquement jusqu'après l'Assomption, et ce fut le 16 que cette petite troupe put enfin se reposer quelques instants dans une maison de la Compagnie; mais bientôt dirigée sur la Suisse et sur la France, elle y est rentrée en campagne.

Au moment où nous terminons ces *notes* — oubliant les iniquités du temps présent — notre cœur se reporte aux deux premiers siècles de la Compagnie, et se rappelle avec bonheur tout ce qu'elle a reçu du Portugal et ce qu'elle a fait pour lui. Nous demandons à Dieu de renouer ces liens d'affection mutuelle, et notre prière est pleine d'espérance!... Un temps viendra où, Notre Seigneur le permettant ainsi, les frères et les successeurs de saint François-Xavier pourront encore évangéliser le Portugal.

FIN.

APPENDICE.

Nous avons donné (page 4) la traduction des *pouvoirs* conférés aux Pères de la Compagnie de Jésus par Son Eminence le cardinal patriarche de Lisbonne. Nous transcrivons ici l'original portugais de cette pièce. Nous donnerons également le texte portugais de la lettre du roi au chancelier de l'Université de Coimbre et dont la traduction se trouve à la page 10 de ce document :

PATRICIUS I, Cardinalis patriarcha Lisbonensis,

Estando nos certos da grande utilidade , e copiozo fructo , que as nossas amadas ovelhas hao de colher das sanctas e religiosas instrucções dos Reverendos Padres da Companhia de Jesus , novamente recebidos nestes reinos , a que elles , segundo o seu sagrado Instituto , se hao de dedicar com fervor e zelo apostolico : Pela presente os auctorizamos , e lhes facultamos , nao so pregar e confessar , como ja lhes temos facultado , em todo este patriarchado , mas tambem o poderem discorrer por todas as parochias , e aonde parecer mais conveniente , e ahi promoverem a boa educaçao religiosa , convocando os meninos , e tambem os adultos , que poderem ou quizerem concorrer , para os instruir , e arreigar em seus corações o conhecimento da doutrina pura , e obrigações religiosas , com que so se pode formar o bom Christao , e o bom vassallo. E mandamos aos Reverendos Parochos ,

que nao so lhes nao ponhao estorvo ou obstaculo algum , mas os recebem com veneração , e com todas as demonstrações de affabilidade , e os auxiliem em tudo , e por tudo , como seus coadjutores na obra , que deve ser o objecto dos seus maiores desvelos , assim como he dos nossos. Dada no palacio da nossa residencia da Junqueira , aos 14 de Abril de 1830 , sob nosso signal , et sello de nossas armas.

† P. , *Card. patriarcha.*

(*Locus sigilli.*)

II. Dom Prior Geral, cancellario da Universidade de Coimbra : Eu el Rei vos envio muito saudar. Tendo eu chamado os Padres da Companhia de Jesus , para neste reino me servirem , conforme as regras e santos fins do seu Instituto , que a funesta experiencia de meio seculo de desastres e calamidades tem metido pelos olhos de todos os soberanos catholicos , ser absolutamente necessario para o bem e tranquillidade de seus povos , hei determinado , e me prai , que se les entregue o real collegio das artes , para ahi exercerem o ministerio principal do seu Instituto , que hé a educaçao da mocidade , e para que elles ahi possam subsistir sem o mais pequeno gravame de meus leaes povos , sou outrosim servido mandar que do cofre da Universidade se lhes pague annualmente a somma de des mil cruzados , que serao repartidos em quarteis , na forma dos outros pagamentos da propria Universidade , em quanto nao se estremarem os rendimentos proprios do collegio , dos que pertencem a Universidade , e vos servireis das providencias tomadas em respeito a entrada dos Jesuitas no sobredito collegio , pelo senhor Dom Joao Terceiro que santa gloria haja , como de norma para o caso presente , e para desfacer qualquer duvida que se possa exci-

tar na admissao destes regulares a huma cosa que possuirao por espaço de dois seculos, com o mais reconhecido proveito do mocidade Portuguesa, e que Eu lhes restituo com a inteira posse de todas as graças e privilegios que lhes concederao os meus augustos predecessores : O que me paréce participarvos, para que assim se fique entendendo, e se execute. Escripta no palacio de Queluz, em nove de Janeiro de mil oitocentos trinta e dois.

REY.

Para o Dom Prior Geral, cancellario da Universidade de Coimbra.

Les catalogues de la province de France, S. J. de 1829 à 1834, donnent la liste des membres de cette province envoyés en Portugal, mais sans indiquer exactement les fonctions de chacun. Nous nous bornons à la reproduction de ces listes en ajoutant (après quelques noms) le lieu et la date de la mort :

Status Missionis Lusitanicæ, 1829.

- R. P. DELVAUX (missus Lusit., mense martio, 1829).
 - P. MALLET (mort à St-Acheul, le 16 janvier 1836).
 - P. BARRELLE.
 - P. CHEVALIER.
 - P. POUTY (mort à Poitiers, le 14 mai 1858).
 - P. ROUSSEAU.
 - F. MONNIER (mort à Stonyhurst, le 28 octobre 1857).
 - F. BARON (mort à Avignon, le 6 août 1840).
-

Status Missionis Lusitaniæ, 1830.

- R. P. Philippus DELVAUX , super.
- P. Alexander MALLET , min. adm.
- P. Josephus BARRELLE , præf. spir.
- P. Josephus CHEVALIER (Buckacinski).
- P. Joannes POUTY.
- P. Georgius ROUSSEAU.
- Franciscus BARON , coadj. temp.
- Ignatius MONNIER , coadj. temp.

—
Status Missionis Lusitaniæ, 1831.

- R. P. Philippus DELVAUX , sup., a martio 1829.
- P. Alexander MALLET , min. adm.
- P. Georgius ROUSSEAU , oper.
- P. Joannes CHEVALIER (Buckacinski), oper.
- P. Joannes POUTY , oper.
- P. Josephus BARRELLE , præf. spir. nostr., oper.
- F. Franciscus BARON.
- F. Ignatius MONNIER.
- Sacerd. 6, Coadj. temp. 2 , univers. 8.

—
Status Missionis Lusitaniæ, 1832.

- R. P. Philippus DELVAUX , super., a martio 1829.
- P. Alexander MALLET , min. adm.
- P. Alexander MARTIN , oper.
- P. Antonius SALES , oper.
- P. Georgius ROUSSEAU , oper.
- P. Joannes CHEVALIER (Buckacinski), oper.
- P. Joannes POUTY , oper.
- P. Ludovicus DERICQUEBOURG , oper.

F. Franciscus BARON.

F. Ignatius MONNIER.

Sacerd. 8, Coadj. temp. 2, univ. 10.

Status Missionis Lusitanice, 1833.

R. P. Philippus DELVAUX, super., a mart. 1829.

P. Alexander MALLET.

P. Alexander MARTIN (mort au Maduré, le 30 mai 1840).

P. A..... S.....

P. Antonius SALES.

P. Cyprianus MARGOTTET (mort à Nice, le 1^{er} avril 1835).

P. Firminus TRANCART (mort à Coïmbre, le 17 mars 1834).

P. Georgius PALMAIN (Koulak).

P. Georgius ROUSSEAU.

P. Hippolytus MORÉ (mort à Calcutta le 29 octobre 1843).

P. Joannes CHEVALIER (Buckacinski).

P. Joannes POUTY.

P. Ludovicus DERICQUEBOURG.

P. Michael MANSION.

P. Petrus BOULONGNE (mort à Cayenne, le 29 septembre 1835).

P. Theodorus COTEL.

P. Yvo BAZIN.

FF. Coadjutores temporales :

Isidorus LOPEZ.

Franciscus BARON.

Ignatius MONNIER.

Joannes FIQUET.

Josephus PAILLER.

Martinus RODRIGUEZ.

Sacerdotes 17, Schol. 0, Coadj. temp. 6, univ. 23.

Status Missionis Lusitaniae, 1834.

- P. Alexander MALLET, super.
 - P. Alexander MARTIN.
 - P. A..... S.....
 - P. Antonius SALES.
 - P. Cyprianus MARGOTTET.
 - P. Firminus TRANCART.
 - P. Georgius PALMAIN (Koulak).
 - P. Georgius ROUSSEAU.
 - P. Joannes CHEVALIER (Buckacinski).
 - P. Ludovicus DERICQUEBOURG.
 - P. Michael MANSION.
 - P. Theodorus COTEL.
 - P. Yvo BAZIN.
 - F. Isidorus LOPEZ.
 - F. Joannes FIQUET.
 - F. Josephus PAILLER.
 - F. Martinus RODRIGUEZ.
- PP. 13, Coadj. 4, Univ. 17.

DEUXIÈME APPENDICE.

Les pièces contenues dans ce second appendice nous sont parvenues trop tard pour être insérées dans notre Document X, portant pour titre : *Notes historiques sur le rétablissement de la Compagnie de Jésus en Portugal.* (Poitiers, 1863.)

Cet appendice pourra facilement se détacher du neuvième Document et se relier avec le dixième, dont il continue la pagination.

Les deux lettres suivantes sont du P. Hippolyte Moré, mort dans la mission de Calcutta le 29 Octobre 1843. Nous avons déjà donné dans ce dixième Document une longue lettre du même Père (pages 32-45). A la suite de ces deux lettres viendront celles du P. Théodore Cotel, et la relation rédigée par le P. L. J. Soimié.

Stonyhurst, 21 avril 1834.

RÉVÉREND ET CHER PÈRE STUDER,

Me voici donc en Angleterre, ministre au séminaire où se trouvent à la fois les Pères du troisième an, les théologiens et les philosophes de cette province. Passer si subitement de l'obéissance au commandement, ce n'est point chose à contrarier toutes sortes de personnes; néanmoins, je l'ai été beau-

J.

7

coup, et je ne sais pas si vous-même vous ne le seriez pas davantage. Mais après tout, ce n'est pas sans remède, Dieu le veut et je le veux avec lui, prenons patience. Je suis tout entier dans l'étude de l'Anglais; bon Dieu, quelle langue! voilà six mois que je l'étudie, et je puis à peine balbutier quelques mots, mais je reviens à mon refrain : Patience. Si j'étudie avec ardeur, je me vois dans quelque temps sur un vaisseau pour passer en Amérique ou dans les Indes. Je vous dis cela parce que Dieu me le répète au fond du cœur cent mille fois par jour, et le fait, en vérité, ne paraît pas invraisemblable; vous saurez plus tard tout le mystère. Parmi nos Pères et Frères Anglais, tout va très-bien. Quatre Pères et deux Frères coadjuteurs vont partir dans le mois de mai pour Calcutta; c'est une nouvelle mission que le gouvernement anglais consent à donner aux Jésuites: voilà donc les Indes ouvertes encore une fois au zèle des enfants de la Compagnie; tous les cœurs brûlent ici. Des secours sont demandés aussi pour Madras, Ceylan, la Nouvelle-Hollande; mais jusqu'ici le gouvernement Anglais semble donner l'exclusion aux Jésuites, du moins pour les deux premières îles. D'Amérique nous ne savons rien de particulier, nos Pères y font beaucoup de fruit; et demandent du renfort. Passons en Portugal. Le cœur dût-il m'en saigner, je vous dirai le peu qui est parvenu à ma connaissance. Pour nos PP. de Coïmbre, ils sont, je pense, toujours au même poste; mais quelle position pour eux! espérons que Dieu les tirera du danger; les dernières nouvelles données par les journaux anglais sont peu favorables et nous attendons tous les jours un dernier événement, qui mettra pour le présent Don M... hors du pays; sans miracle, son triomphe ne peut pas avoir lieu, vu les circonstances actuelles et toutes les sourdes menées de l'Angleterre. Pauvre pays de Portugal! oh! mon

cher Père , comme vous l'aimeriez si vous y aviez seulement habité quelques jours. J'attends pour le commencement de mai des lettres de Lisbonne. Un journal anglais a dit que le S. Pontife avait excommunié D. Pedro ; ce qu'il y a de certain c'est que dernièrement une visite domiciliaire a été faite au palais de la Nonciature où se trouvait encore l'auditeur, représentant le noncè, et que les armes du S. Pontife qui étaient sur la porte ont été brisées. Je pense que tous, vous avez su comment nous avons échappé au danger ; c'a été un miracle de la très-sainte Vierge, et vraiment lorsque j'y pense, je ne puis m'empêcher d'y reconnaître la main visible de la divine Providence. D'abord assaillis dans notre propre maison par une bande de furieux à moitié ivres, poussant des cris de mort ; frappés à coups de plat de sabre, puis de crosse de fusils , et cependant personne de tué ni de blessé ; la maison délivrée subitement de ses assassins, après un vœu que nous faisons à la sainte Vierge. Après cette première crise, assurés par un envoyé de D. Pedro que nous n'avions rien à craindre ; que son intention était de nous conserver, et de nous protéger par une garde : et cependant nous fuyons, guidés par je ne sais quel ange , quittant furtivement notre maison, qui bientôt après se trouve investie par un détachement d'infanterie et de cavalerie , envoyé par l'empereur lui-même, pour nous prendre et nous jeter dans les prisons... etc... n'est-ce point là un miracle ? Oh ! comme j'ai compris depuis, ce en quoi consiste cet abandon total à la divine Providence, que Dieu exige de nous, et combien on peut être fort et généreux quand on se donne tout entier à lui ! Demandez à Dieu , mon cher Père , que de si bonnes leçons que j'ai reçues ne me soient pas inutiles ; on parle et on raisonne admirablement à son prie-Dieu et loin des occasions ; mais au moment du combat, qu'on se trouve pusillanime !

si vous m'eussiez vu en présence du danger, vous auriez eu compassion de moi; je n'avais ni pensée, ni sentiment, ni courage. Je quittais, il est vrai, ma chambre après l'envahissement de notre maison et fus me précipiter au milieu de cette bande de furieux, mais ce fut la crainte qui m'y poussa, je croyais tous les autres Pères déjà égorgés et je ne me sentais pas la force de mourir seul. Je me rappelle à cette occasion deux petites circonstances qui vous amuseront peut-être. Parmi les assaillants se trouvait grand nombre de prisonniers; pendant qu'un d'entr'eux déchargeait son fusil qui contenait deux balles, pour nous montrer que ce n'était pas des plaisanteries, un autre se jette sur moi et pour le coup je me croyais perdu; mais non, il ne me voulait aucun mal, au contraire il m'embrassa cordialement, en disant qu'il me reconnaissait bien, que je l'avais visité dans la prison, et il m'offrait en même temps son fusil en signal de paix et de confraternité. Quelques instants après, lorsque l'effervescence était à son comble, un homme armé d'un large sabre, se sépare de la foule, et pendant que les autres criaient et frappaient à l'envi, me saisit par la main, en me disant: « Père Hippolyte, ne craignez rien, ne vous souvient-il pas qu'il n'y a que peu de jours que vous êtes venu confesser ma femme attaquée du choléra? En même temps, il met un genou en terre (selon la coutume Portugaise) et me baise respectueusement la main en demandant ma bénédiction. Mais je vois que cette page est terminée; en voilà, je crois, bien assez pour vous, cher P. Studer; peut-être même que vous n'en attendiez pas tant. Adieu, priez Dieu pour ce petit Père qui vous aime tant, et qui n'oublie jamais ses chers Frères en Jésus-Christ.

Tout à vous,

H. Moat.

Stonyhurst, Angleterre, avril 1834.

MES CHERS AMIS HIPPOLYTE ET JULES,

Bien des choses se sont passées depuis notre séparation, surtout parmi notre ancienne famille de Brigue; tous ces divers événements nous instruisent; profitons des leçons qu'ils nous donnent. Jules me paraît fort empressé pour savoir tout ce qui me regarde; le P. Studer lui en apprendra une partie et je me réserve de lui parler de mon voyage en Angleterre, et afin qu'il n'attende pas trop longtemps, je commencerai par là. Un voyage par mer n'offre pas beaucoup de variété si, comme il arriva pour moi, le temps se trouve toujours beau; aussi le plus curieux de ma narration sera ma sortie de Lisbonne et mon arrivée en Angleterre. Je fis dans ces deux circonstances bien des bévues qui pourront être utiles à ceux qui pourraient se trouver à l'avenir dans de semblables occasions. Je quittais Lisbonne au plus fort de l'enthousiasme révolutionnaire, pour aller lâchement me cacher dans un vaisseau anglais qui devait me transporter en Angleterre. Le jour du départ fut le jour même de saint Ignace; l'ancre était déjà levée, lorsque le capitaine vint nous dire (nous étions quatre) qu'une visite des plus scrupuleuses allait être faite dans le bâtiment; il n'y avait pas de temps à perdre; aussitôt, d'après le conseil du capitaine, nous nous transformons en ballots de marchandises, et comme tels nous fûmes placés à fond de cale. Ici commencèrent mes bévues: l'invention était vraiment ingénieuse et nous réussit à merveille; mais si jamais vous êtes obligés d'user d'un semblable stratagème, soyez plus avisés que moi; avertissez d'avance le

capitaine afin qu'il ménage une place où votre corps puisse être à l'aise et non doublé en trois ; lorsqu'on jettera d'autres marchandises sur vous , si vous vous sentez trop pressés, criez fortement qu'on vous dégage un peu et qu'on laisse au moins un petit trou pour respirer ; et enfin, pour dire tout, si cette espèce de sépulture devait durer quelques heures, munissez-vous d'avance de ce qui peut devenir de la dernière nécessité. Sans quoi on s'expose à souffrir un peu. Toutes ces précautions pouvaient être prises facilement, mais nous n'en eûmes pas même la pensée. Après douze heures qui nous parurent bien longues, nous revînmes, ou plutôt on nous tira à la lumière, car vous devez bien penser que nos membres étaient trop engourdis pour pouvoir agir librement. Les Pères qui partirent après nous, pour l'Italie, furent un peu plus heureux, ils s'embarquèrent sur le même vaisseau que le cardinal nonce, et pour éviter toute perquisition, il leur suffit de quitter leur vieille soutane et prendre la livrée de Son Eminence ; leur mauvaise tournure, sous ces habits galonnés et les traits de leur visage, que la crainte décomposait un peu, pouvaient les trahir, mais il n'y eut pas jusqu'au plus mal intentionné qui ne donnât dans le piège, et j'ai appris depuis que cet embarras, cet empressement, mêlé de mauvaise humeur, fut attribué à la contrainte, qu'ordinairement les bons serviteurs se font à eux-mêmes, pour ne pas éclater à la vue d'une injure faite à leur maître. J'en reviens à moi. Pendant la traversée, qui fut de seize jours, rien d'extraordinaire, si ce n'est des regrets de quitter le cher Portugal, rien ne pouvait les calmer, et ils me tourmentent encore. Nous devions mettre pied à terre le jour de l'Assomption ; mais un accident retarda d'un jour notre débarquement. Sur le point d'entrer dans le port, un vaisseau à vapeur vint donner contre nous avec tant de violence, que notre gouvernail

partit en éclats, et la plupart de nos cordages furent rompus; heureusement qu'on eut le temps de jeter l'ancre et de résister ainsi à la force du vent qui nous poussait sur la côte, sans quoi nous allions nous perdre; mais notre bonne Mère qui nous avait sauvés en Portugal, nous sauva aussi dans cette circonstance. L'Angleterre est le pays le plus opulent de tous ceux que j'ai vus; vous en aurez une idée, si je vous dis qu'à Liverpool, qui n'est pas le premier port d'Angleterre, il entre ou sort tous les jours régulièrement quatre cents vaisseaux marchands et trente bateaux à vapeur. Mes bévues, en Angleterre, vous vous les imaginez sans peine, elles furent toutes de langage, et pires, je crois, que toutes celles qu'on attribue à certains Anglais qui voyagent en France. Le bon évêque de Liverpool, qui nous reçut et nous traita comme des Confesseurs de la Foi, ne s'en aperçut que trop bien, mais il donna tant d'instructions au conducteur et au postillon de la diligence, que de Liverpool à Stonyhurst, je n'eus pas à ouvrir la bouche pour la moindre chose du monde. Arrivé à Stonyhurst, je me trouvai enfin en famille, et le cœur plus content. Un mois après, je reçus une lettre du Révérend Père général que me laissait en Angleterre jusqu'à nouvel ordre, et qui me recommandait d'étudier l'anglais avec ardeur, parce que plus tard il pourrait m'être d'un grand secours. — Mais je vois que mon papier va finir. Adieu donc, — un souvenir auprès des Pères Lambillotte et Lefèvre, priez pour moi et pour le Portugal.

Votre ami,

H. MORÉ.

Lettre du P. Théodore Cotel à sa famille.

A bord du brigantin sarde, les *Vrais-Amis*.
(août 1834.)

CHERS PARENTS ,

Il y a un siècle, ce semble, que je n'ai reçu de vos nouvelles, et je suis sûr que le temps vous paraît encore plus long. Vous imaginerez peut être que nous sommes prisonniers ou morts, que sais-je? Pour peu que les gazettes de France aient parlé du Portugal, de la révolution étonnante qui vient d'y avoir lieu et de la manière dont on traita les religieux, vous avez pu vous figurer bien des choses; mais rassurez-vous, je suis encore en vie et bien portant, grâce à Dieu. Sans plus de préambule, je vais vous donner quelques détails de ce qui nous arriva depuis la dernière lettre que je vous écrivis, il y a environ seize mois, de l'hôpital de Couto. Je ne répéterai pas ce que je vous dis alors de ce que nous faisons là. Nous y avons eu beaucoup de consolations, et le Seigneur a bien béni nos petites fatigues¹. Au bout d'un mois,

¹ Voici un extrait de la lettre en question :

« Hôpital militaire, 23 décembre 1832.

« ... Déjà nous allions commencer au mois de novembre (à ouvrir les classes du collège de Coïmbre), lorsque le roi nous envoya ordre de différer jusqu'à la fin de la guerre... N'ayant donc pas de classe à faire, notre supérieur, voulant nous rendre utiles au public, s'offrit au roi pour aller assister les blessés dans les hôpitaux, ce que Sa Majesté accepta d'autant plus volontiers, qu'il voyait que ces hôpitaux étaient plus dépourvus des secours de la religion. Aussitôt, munis d'une feuille de route comme les soldats, quatre de nous partirent pour se mettre au travail; et au bout de six semaines, on en envoya d'autres pour les relever et leur donner un

je retournai avec mon compagnon et personne ne nous remplaça, parce que nous allions rouvrir nos classes. Cette nouvelle année, vu l'état politique du royaume, ne fut malheureusement que trop célèbre. Je vais vous raconter ce qui me paraît le plus intéressant et le plus édifiant, sans entrer dans la politique qui ne convient pas à notre état et que je laisse aux gazettes. Dans les premiers jours de juin, D. Carlos, exilé d'Espagne et fugitif, arriva à Coïmbre. D. Miguel, qui l'avait pris sous sa protection, arriva bientôt lui-même de Porto, accompagné de ses deux sœurs. Jugez de l'émotion

peu de relâche. Je fus un de ces derniers. L'hôpital où nous sommes est à 20 lieues de Coïmbre, et à 8 de Porto, siège de la guerre. C'est là que transformé presque en sœur de charité, je me trouve depuis 15 jours au milieu de 200 malades, la plupart blessés plus ou moins dangereusement. Ce n'est pas pour rire, que je dis que je suis transformé en fille de charité; car outre les secours de la religion que nous leur procurons, comme de les confesser, de leur réciter le chapelet, puis une petite instruction tous les jours vers le soir, chaque jour nous assistons à la visite du chirurgien pour savoir en quel état ils sont, puis à la distribution du dîner, souper, afin qu'il ne leur manque rien. Nous aidons à manger ceux qui ne peuvent plus manger seuls; enfin nous sommes toujours au milieu d'eux, prêts jour et nuit à les assister au besoin. C'est pour cela que nous avons pour tout logement une petite chambre au centre de l'infirmerie, dont la porte même est barricadée de lits de malades. J'avoue que je fus un peu effrayé de ce nouveau genre de vie, au commencement, moi qui ai toujours eu une certaine horreur pour les malades, et surtout pour les plaies et les blessures, et plus encore pour les morts. Mais Dieu donne des grâces d'état, et sait adoucir tout ce qu'on fait pour lui. Je m'y suis bien vite accoutumé; et sans être encore insensible, les plaies les plus dégoûtantes ne me font pas reculer. J'ai même déjà assisté sept ou huit moribonds que les infirmiers eux-mêmes abandonnaient. Aussi ces bons soldats, peu accoutumés à voir ces petits soins, nous comblent de bénédictions et ne savent comment nous remercier. Aussi de cette manière nous gagnons tellement leur confiance qu'il en sort peu de l'hôpital sans se confesser et recevoir le saint Scapulaire...

que dut causer une telle entrevue. Deux princes dignes d'un meilleur sort, l'un exilé, l'autre presque fugitif dans son propre royaume, quatre sœurs qui ne s'étaient vues depuis longues années, tous s'aimant mutuellement de la plus tendre amitié : quelle scène ! que de larmes durent se répandre ? L'enthousiasme fut à son comble ; Coïmbre voyait dans ses murs huit têtes royales, jamais elle n'avait eu tant d'honneur. Voici les noms : D. Miguel ; Dona Isabel et Dona Maria d'Assompção, ses deux sœurs plus jeunes ; D. Carlos, Dona Francisca, sa femme ; Dona Thérésa, princesse de Beira, toutes deux sœurs de D. Miguel ; D. Carlos ; D. Juan et D. Ferdinand, Infants d'Espagne. Ils étaient accompagnés de deux Pères espagnols, dont l'un était confesseur, l'autre précepteur des jeunes princes, ce qui nous attira des visites fréquentes, surtout des Infants qui étaient presque toujours au collège, où ils étaient beaucoup plus à l'aise pour s'amuser qu'au palais. Ils voulurent faire dans notre église un triduo et une novaine au Sacré-Cœur, auquel toute la famille assistait avec un recueillement et une dévotion qui nous édifiaient et nous confondaient en même temps. En un mot, pendant tout leur séjour dans cette ville, ils nous donnèrent les plus beaux exemples de toutes les vertus, mais surtout d'une résignation admirable à la Providence, au milieu de leurs disgrâces. Ce fut à cette époque que se publia le jubilé ; ce fut aussi l'époque d'une nouvelle moisson et de nouveaux travaux pour nous. Les confessions, auxquelles nous ne pouvions déjà presque plus suffire, s'augmentèrent au point de ne pas nous laisser le temps de respirer. Quatre Pères y étaient occupés tous les jours ; les professeurs les aidaient les jeudis et les dimanches. Il semblait qu'il n'y avait que les Pères dans la ville ; tous affluaient chez nous ; quelques-uns, dans leur simplicité, croyaient que nous avions des pouvoirs pour remettre des

péchés dont personne autre ne pouvait les absoudre. Nous eûmes beaucoup de besogne, mais aussi beaucoup de consolations pendant ce temps de grâces et de bénédictions. Les princes nous donnèrent encore, dans cette circonstance, des marques de leur dévotion : faisant leurs stations à pied, sans garde, au milieu du peuple qui venait s'édifier autour d'eux. Les prisonniers, pour être malheureux, n'ont que plus besoin des consolations de la religion. Nous entreprîmes de leur faire gagner aussi le jubilé ; c'est pourquoi, après quelques instructions préparatoires, nous allâmes les confesser ; le jour suivant, ils communiaient tous, et D. Carlos, pour compléter la fête, leur fit donner un diner solennel. Le fléau de la peste, qui commençait alors à faire sentir ses ravages en Portugal, ne contribua pas peu au bon succès de ce jubilé ; la crainte de la mort réveillait les consciences, et l'on se hâtait de profiter des trésors que l'Église ouvrait avec tant d'abondance. Ce fut pendant le choléra que nous connûmes surtout la confiance qu'on nous a constamment témoignée. Jour et nuit on accourait au collège. A chaque heure, on rencontrait quelque Père avec son compagnon, précédés d'une personne qui les conduisait au grabat de quelque infortuné. Appelé pour un seul, souvent il ne rentrait qu'après en avoir confessé cinq ou six qui se présentaient en chemin. Ce n'est pas exagération, je pense, de dire que nous avons assisté plus des neuf dixièmes des cholériques, et, ce qui nous fit admirer et bénir la Providence, c'est qu'aucun de nous ne fut attaqué de la maladie. Cependant, sans être imprudent toutefois, nous y allions à la bonne et sans beaucoup de précautions. J'avoue que la première fois que je fus appelé, c'était la nuit, j'avais une certaine appréhension qui me fit un peu peur ; mais bientôt, avec la grâce de Dieu, je m'y rendais comme si c'eût été au confessionnal.

Déjà le fléau était presque passé quand arriva la débâcle de Lisbonne. Cet incident renouvela la maladie avec la plus grande violence. Une foule de fugitifs royalistes de toutes les classes, une armée de douze à quinze mille hommes, harassée de fatigue, réduite à l'état le plus déplorable par le manque de vivres et de tout ce qui est nécessaire à la vie, arrivent tout à coup à Coïmbre ; les rues sont pleines de voitures, de chevaux, d'hommes qu'on ne sait où loger, et le choléra se jette avec fureur sur ces pauvres malheureux ; nous vîmes succomber en peu de jours les premières têtes du royaume, un ministre, etc... Mais ce fut surtout parmi les soldats qu'il fut épouvantable. Le gouverneur, qui les voyait la plupart mourir sans les secours les plus essentiels de la religion, nous pria de nous charger de l'hôpital militaire ; nous acceptâmes volontiers, trop heureux de pouvoir sauver quelques âmes de plus. L'hôpital était dans un couvent d'Augustins ; ces Pères nous fournirent une chambre et le couvert, et nous y allions deux à deux passer chacun une semaine. Là nous faisons le curé dans la force du terme, confessant, administrant les saints Sacrements et conduisant les malades jusqu'au tombeau. Il y en avait toujours régulièrement de 250 à 360 ; jugez du travail : nous suivions le médecin dans sa visite pour savoir ceux qui étaient plus mal ; puis nous commençons à confesser, etc. J'ai vu peu de jours où il n'en mourût 10, 12, et même 15. Les pauvres gens ne revenaient pas d'étonnement de nous voir nous jeter au milieu d'eux, malgré la saleté, la vermine et la puanteur ; ils ne cessaient de bénir la Providence et de nous combler de bénédictions ; on admirait comme nous pouvions tenir, et vraiment ce ne fut pas sans une grâce particulière de Dieu. Cependant le mal diminuait, et ce fut alors que nous sûmes que nous n'étions pas invulnérables ; le choléra nous avait épargnés ; une espèce de

fièvre gastrique qui le suivit commença par attaquer le Père Supérieur, puis deux Frères coadjuteurs, puis un autre Père; ils furent alternativement réduits à l'extrémité, mais ils en sortirent heureusement; ensuite fut attaqué le P. Trancart que vous avez peut-être connu à Saint-Acheul; en huit jours il succomba, et nous eûmes la douleur de le perdre vers la fête de saint Joseph. Quinze jours après arriva mon tour; en peu de temps je fus réduit à l'extrémité; on me donna les derniers sacrements, et les médecins avaient perdu tout espoir. Cependant le bon Dieu m'épargna; je n'étais pas mûr, et il voulut bien m'accorder un peu de vie pour travailler avec plus d'ardeur à sa gloire et à ma propre sanctification. Maintenant je me porte très-bien. Je recommençais à reprendre des forces et je redisais pour la première fois la messe le jour de l'Ascension, lorsque le carillon des cloches et des *Vivas* nous annoncèrent l'entrée des Constitutionnels dans la ville. Ils entrèrent comme presque partout ailleurs, sans aucune résistance; les autorités et la troupe s'étaient retirées la veille. Pour nous, nous continuâmes notre ministère tranquillement en attendant qu'on décidât de notre sort. Toute la ville nous donna en cette occasion des marques non équivoques de son affection; on fit des requêtes au gouvernement pour nous conserver au moins comme en France, offrant avec générosité de pourvoir à notre subsistance, et déjà nous commencions à espérer qu'on accéderait à ces désirs, lorsque le 26 mai au soir, le P. Supérieur fut appelé par le Sous-Préfet qui lui signifia qu'il avait reçu ordre de nous envoyer sous escorte à Lisbonne, pour être présenté au ministre de l'intérieur; il nous donnait trois jours pour nous préparer. Le lendemain arrive un espèce de maire qui ordonne au supérieur de nous réunir tous; alors il nous fait lecture du décret qui nous expulsait du royaume, en tire acte et nous le fait signer à tous; puis il se fait con-

duire à la Procure et s'empare du peu d'argent que nous avons, en disant que le gouvernement pourvoira à notre subsistance. De là il passa dans nos chambres et fit l'inventaire de tout ce que nous avons, nous laissant à peine nos habits et quelques livres de dévotion. Cependant on avait placé des sentinelles à la porte du collège et de l'église pour ne laisser rien sortir de la maison. On nous laissa néanmoins la liberté de remplir notre ministère comme de coutume.

Bientôt la nouvelle en fut répandue dans la ville et aussitôt notre église fut remplie de monde qui venait se confesser pour la dernière fois et nous demander quelques conseils pour leur conduite. Vous ne sauriez croire la désolation générale de ce bon peuple. On aurait dit que chacun avait perdu son père ou sa mère. C'était un spectacle capable de toucher les cœurs les plus durs. Une bonne femme qui venait de perdre son mari, après avoir déchargé son cœur, se jetait sur le cadavre, en présence d'un Père qui avait été pour l'assister à la mort, et s'écriait en pleurant : « Pauvre Antoine, au moins toi tu es heureux, tu n'auras pas la douleur de voir partir les Pères ». Le lendemain, veille de notre départ et jour de la Fête-Dieu, l'affluence fut telle à notre église qu'il nous fut impossible de satisfaire à toutes les confessions ; le nombre des communions fut incroyable. Les sanglots et les pleurs les empêchaient souvent de s'exprimer, et, tout en voulant les consoler, il nous fallait faire des efforts extraordinaires, pour ne pas montrer à l'extérieur, la douleur dont nous étions accablés nous-mêmes. Un grand nombre, même des plus pauvres, nous offraient de l'argent pour notre route, mais nous ne voulûmes rien recevoir. Enfin, après avoir pris congé d'eux et fermé notre petite église, où nous avons eu tant de consolations, et qui probablement ne se rouvrira plus, nous allâmes souper et faire notre petit paquet. Le len-

demain à 6 heures du matin arrive un lieutenant avec une escorte de quinze soldats ; nous remettons les clefs de la maison au commissaire, et nous voilà partis, un bourdon en main, le sac sur le dos, entre nos soldats, comme des prisonniers de guerre. Nous traversâmes ainsi toute la ville en triomphe, et ce n'est pas sans raison que je dis en triomphe ; les larmes, il est vrai, et les adieux qui retentissaient de toutes parts, la consternation des habitants d'un côté nous affligeaient sensiblement ; mais de l'autre, quelle gloire et quel honneur de nous voir traités comme le furent les apôtres, et de souffrir cet affront par le nom de Jésus, puisque, seulement parce que nous étions Jésuites, on nous traitait ainsi ! Quand nous fûmes hors de la ville, nos gardes se débandèrent et se mêlèrent familièrement avec nous. Ils avaient été tellement frappés de l'attachement du peuple, et des larmes qu'il versait à notre départ, qu'ils virent que nous n'étions pas des bêtes si noires, et dès lors ils conçurent de l'estime et même de l'amitié pour nous, et nous traitèrent avec toute sorte d'égards, protestant qu'ils ne nous accompagnaient que pour nous défendre d'insultes. Nous marchâmes ainsi cinq jours à petites journées, passablement fatigués, et trouvant à peine de quoi vivre sur une route déserte et sans aucune ressource ; puis nous nous embarquâmes sur le *Tage*, pour faire le reste du chemin par eau. Nous en avons fait à peu près la moitié, lorsque passant au pied d'une petite ville, où s'arrêtent ordinairement les barques, nous reçûmes avis par un coup de fusil tiré dans nos voiles, que nous nous rendissions à terre. Nous nous y rendons, mais là nous fûmes reçus au milieu des injures et des menaces d'une foule de mauvais sujets. Cependant, grâce à nos gardes, on se contenta de paroles. Notre lieutenant qui était descendu à terre pour se plaindre de ce procédé, retourna

bientôt et nous dit qu'il ne pouvait nous accompagner plus loin, qu'une autre barque avec une nouvelle escorte nous attendait ; il nous en témoigna toute sa peine, parce qu'il craignait qu'on nous maltraitât. Notre vieille garde nous fit ses adieux en pleurant, tant ils s'étaient attachés à nous, ils voulurent avoir quelque souvenir, nous leur donnâmes quelques médailles, chapelets, images, qu'ils reçurent avec beaucoup de plaisir. Donner des chapelets, etc... à des soldats et à des constitutionnels, c'est une chose qui étonnerait des Français, mais qui doit vous donner une idée du peuple portugais.

Nous passâmes donc dans l'autre barque ; on nous fit les mêmes protestations de dévouement. Cependant le chef nous dit de prendre quelque nourriture parce que nous avions à passer la nuit sur mer. Et où allons-nous ? dit un de nous. Dans un endroit sûr et agréable, répondit-il. Mais enfin, où ? Après quelques détours, il laissa échapper le mot : *Tour de Saint-Julien*. C'est une forteresse qui sert de prison d'État, à trois lieues de Lisbonne, située sur le bord de la mer. Là, autrefois, beaucoup de nos Pères avaient passé dix-huit ans dans des cachots obscurs et affreux, dépourvus de tout. Ce mot d'abord nous effraya un peu ; puis, revenant à nous, nous rendîmes grâce à Dieu de ce qu'il nous faisait goûter quelque chose de ce qu'il avait accordé à nos ancêtres. Nous sûmes ensuite que c'était une faveur de l'ambassadeur de France qui, à la prière de nos amis, nous avait ménagé ce changement, pour nous délivrer du péril imminent que nous aurions couru en entrant dans Lisbonne. C'est ainsi que la Providence dispose tout pour le plus grand bien de ses amis, et nous prouve que ce qui nous paraît quelquefois un mal est un vrai bienfait de sa main. Le 6 au matin, jour du Saint-Sacré-Cœur, nous arrivâmes à la vue du fort. A peine débar-

qués, nous fûmes reçus par quelques hommes qui débutèrent par nous dire des injures, nous appelant *Burros*, baudets, terme injurieux du pays. Ce n'était qu'un prélude. A la porte nous attendaient la garnison et les prisonniers attirés par la nouveauté du spectacle; alors recommencèrent les injures de toute espèce; des Français qui se trouvaient parmi la foule, apprenant que nous étions Jésuites, s'écrièrent en s'approchant de plus près : *C'est bien là ces figures!* Cependant nous avançons en silence et un peu honteux au milieu de deux haies que formaient à nos côtés cette canaille qui, pour nous mieux faire sentir que c'était à l'habit surtout qu'ils en voulaient, répétaient avec moquerie une espèce de litanies qu'ils finissaient par *ora pro nobis...* Quelques-uns d'entre nous qui eurent la distraction de ne pas presser les rangs reçurent même quelques coups. Bientôt nous arrivâmes à la porte du gouverneur qui n'ayant reçu du gouvernement, à notre égard, aucun ordre, sinon qu'on lui envoyait seize Jésuites, nous accueillit comme des prisonniers et même d'un air qui nous morfondit; néanmoins, voyant la lettre de route de nos gardes, où il était exprimé qu'on nous traitât avec décence et ménagement, il prit un air plus humain et nous fit même apporter à déjeuner dans son salon, après quoi il nous conduisit dans notre prison qu'il loua beaucoup, ajoutant pour nous consoler, qu'elle avait servi à des officiers et à des généraux. C'était un souterrain d'une trentaine de pieds de long, ayant de chaque côté une estrade en planche sur laquelle étaient nos lits; ils consistaient en une natte et une couverture; heureusement nous avions quelques draps; chacun en eut un pour s'envelopper comme il put. Dans la voûte était une ouverture de deux pieds environ par où entraient la lumière et l'air que nous devons respirer; deux portes bien fermées nous ôtaient toute envie de fuir. Lorsque nous fûmes seuls,

nous rendîmes grâces à Dieu, en récitant les litanies de la sainte Vierge; puis nous essayâmes nos nouveaux lits, prenant un peu de repos pour réparer la nuit blanche que nous avions passée dans la barque. Les premiers jours nous étions obligés de nous nourrir à nos dépens; cependant, sur une requête du supérieur, appuyée du gouverneur, le gouvernement eut la générosité de nous donner quinze francs par jour, ce qui nous suffit pour dix-sept que nous étions. Je dis dix-sept, quoique plus haut je n'aie parlé que de seize, parce que, peu de jours après notre entrée dans la tour, le P. Miguel Mansion (je parle de lui parce que vous le connaissez particulièrement) vint nous rejoindre; il était absent de Coïmbre quand nous en sortîmes, et lorsqu'il eut appris où nous étions, il voulut partager notre sort, ce qu'il obtint par l'entremise de l'ambassadeur français.

Dans le chemin, il faillit perdre la vie; un constitutionnel, tête exaltée et peut-être ivre, le rencontre; il se met à l'envisager, et, le prenant pour un fugitif du parti de D. Miguel: «Il faut que tu meures», lui dit-il; et il lui donnait des coups de poing. Le Père eut beau s'excuser, lui dire qu'il était Français, le sermoner, pour lui faire entendre le tort qu'il avait de le maltraiter, notre homme, encore plus furieux, tira un poignard et le frappa sur l'épaule; heureusement, le Père esquiva le coup; alors, il leva le bras pour le frapper au cœur; le Père saisit aussitôt le poignard des deux mains pour parer le coup; mais l'autre, le retirant brusquement et avec effort, lui coupa trois doigts à une main et deux à l'autre assez dangereusement. Voyant enfin qu'il n'y faisait pas bon, et que ses sermons ne lui servaient de rien, il se mit à fuir, ce qu'il aurait dû faire dès le commencement, et échappa ainsi à la mort.

Notre séjour dans le fort Saint-Julien, humainement par-

lant, n'était pas très-agréable. Le gouverneur, homme de bon sens et modéré, nous traitait, il est vrai, avec tous les égards possibles ; il nous faisait prendre l'air tous les jours, vers le soir, sur une des terrasses ; il nous fit visiter tous les forts, entr'autres les cachots de nos anciens Pères, et il venait souvent nous rendre visite et causer familièrement avec nous. Tout cela n'empêchait pas néanmoins d'être en prison, et, ce qu'il y avait de pire, sans savoir quand nous en sortirions. Les ordres contradictoires que recevait le gouverneur prouvaient évidemment la mauvaise volonté du gouvernement à notre égard. Tantôt on nous laissait libre communication, puis nous ne pouvions plus communiquer sans montrer nos lettres. On épiait sa conduite et la nôtre ; ce qui faisait que, pour ne pas se compromettre, il était obligé, à l'extérieur au moins, de suivre les ordres qu'il recevait ; il avait cependant la bonté de nous avertir d'avance de tout, et disait un jour en riant : « Il faut charger le canon et faire grand bruit, mais je ne le charge qu'à poudre ». Enfin, sans les démarches de l'ambassadeur français, qui prit notre embarquement à cœur, nous y serions peut-être encore ; seulement, il ne put obtenir, comme il nous l'avait promis, qu'on payât les frais de notre voyage ; mais la Providence ne nous abandonna pas ; la charité, ou plutôt la générosité de nos amis y pourvut ; et le 2 juillet, jour de la Visitation de la sainte Vierge, au moment où nous commençons à perdre toute espérance, à cause d'une nouvelle trame qui se machinait contre nous, nous reçûmes la lettre qui nous permettait de nous embarquer sur le bâtiment génois. Nous ne perdîmes pas de temps ; le gouverneur nous procura promptement deux barques, nous fit monter sur l'une, et sur l'autre, une escorte qui nous suivait à quelque distance, en cas d'insulte ; il nous accompagna jusqu'au rivage et nous embrassa tous avec les témoignages d'une

sincère amitié. Le capitaine du vaisseau, qui déjà ne nous attendait plus, se hâta de faire des provisions, et le 5, deux ans, jour pour jour, après notre entrée en Portugal, nous quittâmes ce pays, auquel nous étions si attachés et que nous voyions exposés à l'anarchie la plus cruelle, et fort en danger de perdre la religion à laquelle il était si attaché autrefois. Oh ! que les jugements de Dieu sont impénétrables ! Un prince qui faisait espérer le règne le plus heureux, animé du désir de faire fleurir la religion ; un peuple plein de foi et qui conservait à son souverain l'attachement le plus inviolable, se voir tout à coup frappé de tous les fléaux, de la guerre, de la peste et de toutes les misères qui en sont la suite, et, pour comble de disgrâce, devenir la proie de l'impiété et exposé à perdre sa foi et à tomber dans le schisme ! Mais il faut finir ; en voilà assez pour une fois. Notre voyage fut un peu long, mais sans aucun accident ; rappelez-vous ce que je vous disais du premier que nous fîmes, et vous aurez une idée du second. Arrivés à Gênes, après vingt-huit jours de navigation, il nous fallut faire, à l'entrée du port, une quarantaine de quinze jours, à cause du choléra, dont il y avait encore quelques cas à Lisbonne, à notre départ. Ce temps nous parut bien long ; mais enfin, nous en sortîmes le 19 d'août et fûmes reçus, par nos Pères de Gênes, comme des frères bien-aimés, je dirai plus, comme des confesseurs de la foi. Nous en étions presque confus, parce que ce que nous avons souffert est bien peu de chose, le comparant aux massacres de nos frères de Madrid, que nous apprîmes en débarquant, et que vous aurez sans doute su par les gazettes. Je ne vous dis pas de me répondre à Gênes, parce que je ne sais pas encore ce que je vais devenir ; aussitôt que je saurai ma destination, je vous le ferai savoir, et vous pourrez me répondre. J'ai écrit à mon frère, à Chambéry ; quant à mes sœurs, il faut que vous leur

fassiez passer ma lettre, ou au moins une copie, parce que je ne sais où elles sont. J'embrasse tous ceux qui sont au pays, ma mère, mes sœurs, leur petite famille, dont j'apprendrais volontiers des nouvelles. Présentez mes respects et ceux du P. Mansion à M^{me} Duquesnel, à M. et M^{me} de Bourdon et à toute leur famille, principalement à M^{lle} Élise, pour qui je fais toujours un *memento* particulier à la sainte messe. Enfin, bien des compliments à tous nos amis, sans oublier M. le Curé de Rouvroy, d'Hangest, et nos amis du Quesnel.

Je vous embrasse tous dans les sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, et suis pour toujours,

Votre tout dévoué,

THÉODORE COTEL.

Terminée à Gênes, le 20 août 1834.

Les Jésuites en prison, au fort Saint-Julien, à l'embouchure du Tago, Épisode de l'année 1834.

Il y avait un an que les Pères de la maison de Lisbonne avaient dû s'échapper pour ne pas rester exposés aux dangers qui les menaçaient¹. Nous, nous étions restés tranquilles

¹ Je ne veux pas omettre un trait de dévouement et de grandeur d'âme. Un jeune homme, anglais de naissance et ancien élève des Jésuites, M. Y. ..., rendit, en 1833, à nos Pères de Lisbonne, un éminent service. En sa qualité d'Anglais, il prit sous sa responsabilité et plaça sous la protection du gouvernement britannique, la maison de nos Pères. Il ne le fit pas sans danger. Sa fermeté sauva une partie des effets et du mobilier de cette maison.

En 1839, je prêchais dans la ville d'Auray, en Bretagne. Je ne sais comment le nom de M. Y.... vint dans une conversation. « Mais, me dit-on, nous avons ici une dame respectable de ce nom-là. » Après quelques questions, je pus constater que c'était la mère de M. Y...., que j'avais

à Coimbre, dans le *Collège royal des arts*, que le roi D. Miguel nous avait rendu. Nous avons continué à enseigner comme auparavant. Tout en enseignant, nous donnions des preuves de notre dévouement à l'occasion du choléra. Il avait déjà cruellement éprouvé la ville, quand arriva la catastrophe de Lisbonne. Les ministres, le gouvernement, une partie de la noblesse et une multitude de personnes attachées à D. Miguel

connue en Portugal. Je dis sur-le-champ le désir que j'avais de lui faire visite et le pourquoi. On me fit entendre que cette dame se trouvait dans une position bien différente de celle qu'elle avait eue autrefois. C'était une raison de plus pour moi d'aller lui présenter mes hommages.

Au bout d'un faubourg de la ville, était une toute petite maison, la dernière. Cette maison se composait d'une mauvaise petite chambre dont le plancher était mal joint et les murs sans tapisserie ni peinture aucune. On y montait en dehors et par un escalier volant qui n'était autre qu'un genre d'échelle. Au-dessous était une pièce semblable servant de cuisine; au-dessus était un grenier, et voilà tout. Le mobilier consistait en une misérable petite table mal assise sur ses pieds; une commode d'un autre âge et disjointe; un fauteuil en paille privé de ses bras, et trois chaises de même valeur. Et de qui était cette demeure et ce mobilier? D'une femme distinguée et autrefois dans l'opulence. M^{me} Y... me fit les honneurs de sa chambrette avec la même aisance, la même dignité que dans ses magnifiques salons d'autrefois. On eût dit qu'elle s'y croyait encore. Et cependant! Sa fille se trouvait dans la pièce au-dessus, atteinte d'une maladie très-grave; un autre de ses enfants était dans celle du dessous, malade lui aussi! Je dis en entrant: « *Madame, c'est la reconnaissance qui me procure l'honneur de vous voir.* » — « *La reconnaissance? mon Révérend Père; je ne sache pas vous avoir rendu aucun service.* » — « *Vous, Madame, non; mais votre fils nous a donné, à Lisbonne, en 1833, des preuves d'un généreux dévouement* », et je lui racontai le fait. — « *Mon Père* », reprit-elle avec une noblesse qui lui semblait naturelle, « *j'en suis très-heureuse. Il serait mort à votre service, que, comme mère, je le pleurerais; mais comme mère chrétienne, j'en bénirais le ciel.* » Ces paroles me causèrent une émotion que j'avais peine à cacher. Je parlai de ma rencontre à mes supérieurs, et, grâce à Dieu, nous pûmes rendre quelque service à la mère de notre bienfaiteur.

s'étaient réfugiées à Coïmbre et dans les environs. La privation, les fatigues et les souffrances de tout genre que ces fugitifs eurent à supporter, dans un pays où rien n'était préparé pour subvenir à leurs besoins, firent de nombreuses victimes. A leur arrivée à Coïmbre, le choléra, qui avait à peu près disparu, reprit avec une nouvelle intensité. Les hôpitaux, déjà occupés par les malades de l'armée, se virent bientôt encombrés. Un peu plus tard, l'armée de Porto, sous les ordres du maréchal Bourmont, se dirigeant vers Lisbonne, vint camper sous les murs de Coïmbre. Nouvelle recrudescence du choléra qui dura une année entière ! Dieu sait quel ravage il exerça. Pendant cette année, nous étions presque constamment auprès des malades, le jour et la nuit, soit dans les maisons particulières, soit dans les hôpitaux, partout enfin où se trouvaient des cholériques. La ville entière se louait de notre dévouement. Nous avions eu soin de nous tenir en dehors des partis pour ne nous occuper que des âmes. Cette réserve nous concilia la bienveillance de tous.

Le jour de l'Ascension 1834, l'armée libérale, sous la conduite du comte de Villafior, plus tard duc de Terceira, entra à Coïmbre. Il n'y eut point de combat. L'armée royaliste s'était retirée pendant la nuit. Nous n'étions pas sans inquiétudes, et la position n'était pas sans danger. Dans la ville, nous pouvions compter sur les dispositions de la partie la plus chrétienne et sur les sympathies d'un bon nombre de libéraux plus ou moins influents ; mais enfin, nous avons été demandés par D. Miguel ; il y avait aussi quelques personnages du parti opposé qui nous étaient défavorables. D'ailleurs, l'armée ennemie qui occupait la ville ne connaissait rien de ce qui pouvait être en notre faveur ; nous étions Jésuites, et Jésuites étrangers presque tous ; pour elle c'était un crime.

Nous commençâmes par suspendre nos classes , et cela de notre chef , pour ne nous occuper que du saint ministère. D'après le conseil de quelques amis , le P. Mallet , notre supérieur , se présenta au général en chef , le duc de Villafior pour le saluer et lui demander s'il pouvait nous accorder protection. Le général, connu d'ailleurs pour un homme des plus distingués, par sa politesse , ses bonnes manières et ses sentiments de bienveillance, reçut parfaitement le P. supérieur et son compagnon, le P. Chevalier (Buckacinski). Il se montra tout disposé à nous protéger , mais il ajouta qu'il ne pouvait prévenir les ordres du gouvernement, et que nous maintenir à Coïmbre lui paraissait difficile; d'ailleurs, qu'il partait lui-même dans peu de jours. Cependant un grand nombre d'habitants, même du parti antimiguéliste, désiraient nous garder. Des pétitions nombreuses, et très-honorables pour nous , furent adressées au gouvernement , à Lisbonne. Elles ne devaient point avoir d'effet.

La veille ou le lendemain de la Pentecôte, le supérieur de la maison fut mandé chez le nouveau corrégidor (le maire). C'était pour lui donner connaissance d'un décret du gouvernement qui cassait tout ce qu'avait fait D. Miguel pour nous rétablir. Il y était dit, qu'à la faveur de l'usurpation, nous nous étions furtivement introduits dans le royaume, et cela contre les lois du pays, etc... Cette affirmation était complètement fause; nous ne nous étions pas introduits nous-mêmes; nous étions venu sur la demande formelle du gouvernement précédent. On y disait encore que nous y étions venus pour répandre le fanatisme, etc... Le corrégidor voulait nous faire partir de suite et par mer. Le Père supérieur demanda et obtint, non sans peine, quelques jours pour satisfaire les personnes à qui nous étions redevables et prendre les dispositions nécessaires, d'autant plus que nous avons

encore des malades. Le départ fut fixé au vendredi suivant. Dans l'intervalle, le corrégidor nous fit savoir que nous irions par terre, sans toutefois nous procurer des moyens de transport.

A la nouvelle de notre départ, ce fut une désolation pour nos amis et la partie religieuse de la ville. Nous eûmes des jours remplis de pénibles émotions. La veille du départ surtout fut une journée de larmes et de scènes déchirantes. Notre chapelle fut remplie, comme aux jours de fête. Tous voulaient se confesser encore une fois aux PP. qu'ils ne devaient plus revoir. C'étaient des adieux à déchirer le cœur. Nous avions beau chercher à consoler ce bon peuple, c'était inutile. Il voyait bien que, nous aussi, nous aurions eu besoin de consolation. Pour mon compte, je n'ai jamais eu de journée aussi pénible.

Le corrégidor était venu quelques jours à l'avance, accompagné de son secrétaire pour nous lire officiellement le décret d'expulsion. Après lecture faite, il dressa un rapport sur cette communication que nous dûmes signer. Du reste, il y mit de la convenance, bien qu'il parût décidé à user de rigueur, s'il en était besoin. Avant de nous quitter, il ne put s'empêcher de nous rendre ce témoignage : *Je n'entends dire que du bien de vous.* Le P. Margottet, assez prompt à la réplique, lui dit : *Cela étant, comment ce décret peut-il élever des accusations contre nous?* Le corrégidor, assez embarrassé, répondit d'une manière évasive, et levant la séance, il donna ordre au secrétaire qu'il avait amené, de rester pour faire l'inventaire. Il nous demanda même si nous n'avions pas de l'argent; puis il ajouta que nous avions caché des choses précieuses, qu'il en avait été averti. La réponse fut facile : nous lui dîmes, ce qui était trop vrai, qu'en fait d'argent, nous avions à peine de quoi vivre, mais que nous avions en effet caché quelque peu d'argenterie d'église dont la vente ne suffirait pas pour payer nos

dettes. Persuadé de notre sincérité, le corrégidor n'insista pas. Nous descendîmes avec lui pour le reconduire. Nous trouvâmes à la porte du collège des gardes qu'il avait fait mettre pendant la séance. Cet appareil avait jeté la consternation dans la ville, et déjà la foule désolée se pressait à la porte pour savoir ce que nous étions devenus.

La veille du départ, je reçus la visite d'un magistrat, dont le nom mérite être connu, M. Forjas, qui m'avait montré beaucoup de confiance. C'était un homme de bien, religieux, modéré et estimé des deux partis. *J'aime mieux*, me dit-il, *j'aime mieux, tout en vous regrettant, votre sortie que votre entrée.* L'entrée, trois ans auparavant, avait été triomphale. Il ajouta : J'ai chez moi l'officier qui commande votre escorte ; c'est un homme sage, je vous ai tous recommandé à sa bienveillance, vous en serez contents.

Le lendemain matin, la sainte messe fut célébrée de très-bonne heure et portes closes. L'heure du départ était 6 heures. Chacun avait un petit sac pour emporter ses écrits, son bréviaire, etc. Nous allions sortir, lorsque celui qui faisait l'inventaire nous dit qu'on allait faire la visite. Voyant que nous nous y préions de bonne grâce, il n'insista pas. Deux ou trois mulets, pour porter les paquets et deux malades à peine en convalescence, un peu de morue cuite à l'eau et du riz pour notre nourriture, nous précédaient. L'escorte composée de 18 à 20 hommes était rangée à la porte du collège. Une foule tout en larmes, mais silencieuse, était accourue pour nous saluer au passage. Nous voilà en route, le sac sur le dos, et en avant de l'escorte qui nous suivait, l'arme au bras. Les rues étaient bordées de monde ; les fenêtres et les balcons garnis de personnes qui pleuraient, et à demi-voix plaignaient notre sort et le leur. C'était comme une marche funèbre. Tous, nous avions le cœur bien gros ; des

émotions bien vives s'y pressaient; mais nous nous retenions le plus possible. Une étincelle pouvait occasionner du mouvement dans cette population et, à tout point de vue, c'eût été un malheur.

Au sortir de la ville, des amis dévoués nous attendaient pour nous dire adieu. En nous embrassant ils nous mouillaient de leurs larmes et nous déchiraient le cœur par leurs protestations de regrets et d'affection. Tout en répondant à leurs embrassements, nous tâchions de nous contenir, et, je l'avoue, ce fut un moment cruel; nous aurions voulu pleurer en liberté et ne le pouvions pas. Un certain nombre de nos élèves nous accompagnèrent bien tristement, jusqu'à une assez grande distance de Coïmbre. Rien de pénible comme ce départ, qui nous séparait d'un peuple pour lequel nous nous étions dévoués et qui nous aimait. Nous étions au plus fort des chaleurs qui, en Portugal, sont extrêmes. Un employé du gouvernement nous précédait à cheval, pour trouver des maisons où nous recevoir, quand il fallait faire halte et coucher. Il avait ordre de ne nous faire arrêter que dans des auberges ou sortes de cabarets, où nous nous trouvions entassés dans une chambre ou grenier plus ou moins mal propre. C'est là que nous prenions notre modeste repas et le repos dont nous avons besoin. Nous nous partagions gaiement la paille ou les matelas qu'on mettait à notre disposition. Chemin faisant et aux temps d'arrêt, le P. Alexandre Martin, mort depuis, au Maduré, martyr de la charité, se mit à enseigner la doctrine chrétienne aux petits enfants. Nous nous trouvions en route un dimanche. Le samedi soir, l'officier de l'escorte demanda qui dirait la messe. Le supérieur se proposa. Le lendemain nous allions à l'église entre nos soldats. Le pays n'avait jamais vu chose semblable. Tous les prisonniers, car nous étions prisonniers, firent la sainte

communion. Nos gardes ne se montraient pas méchants. A Santarem ils maltraitèrent même un homme qui nous disait des injures. L'un de nous avait des *pouvoirs* dans le diocèse de Lisbonne, il en profita pour confesser plusieurs de ces braves soldats.

Arrivés à douze lieues de Lisbonne, nous devions nous embarquer sur le Tage. C'était le soir. Le commandant de l'escorte n'était pas sans inquiétude. Il savait qu'à Lisbonne les assassinats étaient nombreux, surtout sur la personne des religieux, des prêtres et des miguélistes. Comme il devait nous présenter au ministre de la justice, il craignait de nous voir massacrer. Il tint conseil avec le supérieur et un ou deux autres Pères. Il fut convenu qu'avant de débarquer on verrait ce qu'il y aurait à faire. Nous voilà sur le Tage, dans une grande barque avec, et en compagnie, d'une cinquantaine d'autres passagers, plus notre escorte. Quand nous arrivâmes vis-à-vis Villafranca, qui est une petite ville à six lieues de Lisbonne, nous fûmes mis en alerte par un coup de fusil, dont la balle perça la voile, à cinq à six pouces environ, au-dessus de nos têtes. C'était une manière courtoise de nous avertir qu'il fallait aborder. On dirigea donc la barque vers ce petit port. Là, nous attendaient de pénibles nouvelles.

Nous fûmes d'abord accueillis par les cris et les injures de cinq ou six cents de ces hommes à figures plus ou moins sinistres, que traînent après elles les révolutions de ces derniers temps. Un grand nombre étaient étrangers. On nous montrait une barque voisine qui nous attendait depuis trois jours. C'était une précaution du baron Mortier, ministre plénipotentiaire de France à Lisbonne. Il avait déclaré au gouvernement portugais qu'on lui répondrait de nos personnes. On avait donc envoyé cette barque pour nous soustraire au danger d'être assassinés à Lisbonne, et qui devait nous conduire

au delà. Les soldats de notre escorte qui avaient voulu prendre notre défense durent se taire devant une multitude qui n'écou-
tait rien et qui les insultait eux-mêmes. Nous étions toujours
dans notre barque, et comme il faisait extrêmement chaud,
nous avons la tête découverte. Le bruit continuait toujours.
Tout à coup, et instinctivement, nous mettons fortement nos
chapeaux sur la tête en criant : *Nous, nous sommes Français.*
A ces mots, le bruit cessa comme par enchantement.

Au même moment arrive notre commandant qui avait dû
aller prendre des instructions chez le corrégidor. Il nous dit
d'un air de regret : Je vous quitte ; vous allez avoir une autre
escorte et un autre commandant. Il y avait même un com-
missaire envoyé de Lisbonne pour nous conduire au lieu de
notre destination. Ce dernier se présente et nous dit de faire
des provisions ; que nous avons encore du chemin à faire, et
qu'on nous débarquerait dans un bon endroit. Nous eûmes
alors un moment de tristesse, croyant qu'on allait nous con-
duire en Afrique et nous jeter là sur le rivage. Les provisions
furent bientôt terminées. On nous fit passer, nous et nos
bagages, sur la barque qui nous attendait, et nous voilà
repartis.

Notre nouvelle escorte se composait de jeunes soldats de
l'île de Terceire et assez bons enfants. Ils étaient commandés
par un sergent à moitié ivre. Le commissaire l'était tout à
fait. Il voulait cependant remplir sa charge, et bientôt il se
mit à faire l'appel. En sa qualité de Portugais, et de Portu-
gais un peu trop gai, il lui fut difficile de prononcer nos
noms français. Jeunes que nous étions, nous ne répondions
pas quand il prononçait mal, ce qui faisait rire nos gardes et
nous dédommageait nous-mêmes des pénibles impressions de
Villafranca. Pour se tirer d'embarras, il s'écria : *M. le prési-*

dent (c'est ainsi qu'il appelait notre supérieur), *ces Messieurs ne répondent pas, sont-ils là?* Le Père Mallet lui dit : *Monsieur le commissaire, ils ne peuvent répondre que quand vous les appellerez distinctement.* Il avait tout simplement peur que nous ne nous échappassions de la barque. C'était cependant assez difficile, nous étions au milieu du Tage, qui en cet endroit a environ deux lieues de large. Cet incident eut pour résultat de nous faire connaître nos gardes qui s'amusaient beaucoup plus que nous des sollicitudes de notre commissaire un peu trop aviné.

Vers les 8 heures nous nous trouvâmes près de Lisbonne. Le Tage forme à peu près un demi-cercle autour de la ville. Voilà pourquoi nous ne fûmes guère que vers 10 heures en face de la ville ; nos marins avaient d'ailleurs l'ordre d'aller lentement. A cette heure-là nous passâmes tout près d'un énorme vaisseau anglais. Il y avait grand bal. Nous, nous étions couchés au fond de notre barque, enveloppés dans nos manteaux, et quoiqu'incertains de notre sort, nous n'avions nullement envie des joies de l'égoïste Albion. La nuit se passa à faire environ quatre à cinq lieues. Nous n'entendions que le bruit des barques de la douane qui sillonnaient perpétuellement le fleuve. De temps en temps ses employés qui couvraient le fleuve nous criaient en portugais : *Qui va là?* Un de nos marins, stylé pour la circonstance, répondait de sa voix grosse et rauque : *C'est une barque du gouvernement qui va en commission.* Ces paroles mystérieuses, ces cris retentissant sur le Tage, d'une manière vraiment lugubre, n'étaient nullement propres à nous rassurer.

Enfin, on s'y prit de manière à n'arriver que vers les 6 heures du matin, près du fort Saint-Julien, qui défend l'entrée du Tage. C'était le 1^{er} juin, fête de 1^{re} classe en Por-

tugal. On nous débarqua sur le sable ; on laissa quelques soldats pour garder nos petits paquets, qu'on promit de nous apporter, et on nous dirigea vers l'entrée du fort. Les murs de la forteresse étaient garnis de monde : c'étaient les soldats de la garnison et les prisonniers de guerre, que la curiosité du fait avait rassemblés. A peine étions-nous dans le fort, qu'on commença à nous insulter, à nous faire des menaces, et même deux de nos Pères reçurent des coups. C'étaient des gardes nationaux de Lisbonne, de la pire espèce, qui étaient de service en ce moment-là. Un des nôtres eut la malencontreuse idée de donner des médailles de Saint-Michel ; cela faillit nous être funeste. Nos gardes, intimidés, nous suivaient plutôt qu'ils ne nous protégeaient. Enfin, nous arrivâmes assez péniblement chez le général qui commandait le fort. Le télégraphe nous avait annoncé. Le général nous reçut dans une pièce de sa résidence, qui servait de vestibule à la salle à manger. La réception fut assez dure. Nous apostrophant brusquement, il nous dit : « *Il ne s'agit pas d'un beau monastère, mais d'une prison.* » Le P. Mallet lui répondit : « *Monsieur le général, nous ne vous demandons rien : faites de nous ce qu'il vous plaira.* » Le P. Margottet, prenant la parole, ajouta : « *Monsieur le général, je demande si nous sommes ici en qualité de religieux simplement, ou en qualité de religieux français ?* » Le général voulut savoir le but de cette demande : « *Parce que, reprit le Père, j'ai été insulté en entrant dans le fort. Si c'est en qualité de religieux, je n'ai rien à dire ; mais si c'est en qualité de religieux français, j'en appelle à notre ambassadeur.* » Le général, quelque peu embarrassé, répondit : « *Si vous avez été insulté, c'est que vous n'étiez pas avec la garde.* » — « *J'y étais, général ; d'ailleurs, ce n'était pas à nous, à être avec la garde, mais à la garde à être avec nous, pour nous protéger.* » Ces paroles mécontentèrent un peu le général, mais

elles ne furent pas sans effet. Elles montrèrent que, si nous acceptions la persécution comme religieux; comme Français, nous faisons nos réserves. Nous dûmes au P. Margottet de ne pas insister, et l'incident n'eut pas de suite.

Le général, c'est-à-dire le commandant du fort, nous fit servir à déjeuner. En Portugal, c'est une tasse de thé, et, bien entendu, ce fut à nos frais. Pendant ce temps-là, il prit connaissance des instructions que le gouvernement lui envoyait par le commissaire. Ces instructions étaient assez curieuses. « Nous étions, disaient-elles, en garde (en portugais : *em custodia*), et il fallait nous traiter comme nous le méritions. Ce dernier mot donnait une singulière latitude, car la question était de savoir si nous méritions d'être traités avec égard, ou comme des malfaiteurs conduits sous escorte.

Pendant que nous prenions notre tasse de thé, on appropriait précipitamment, sous la maison même du gouverneur, un long cachot éclairé, à l'entrée, par un œil-de-bœuf à la voûte, de deux pieds de diamètre environ. De chaque côté, se trouvait une sorte de lit de camp. Le général commandant nous y conduisit lui-même. Notre premier mouvement, en entrant dans cette prison, dont nous ne savions quand nous sortirions, fut de nous mettre à genoux, pour prier et réciter tous ensemble les litanies de la sainte Vierge. Nous verrons plus tard qu'Elle n'abandonna pas ses prisonniers. Après cet acte de confiance, chacun prit gaiement place sur le lit de camp. Nous n'avions d'abord que des nattes de jonc pour dormir. Le gouverneur nous fit donner bientôt des paillasses piquées et même des couvertures de laine qui n'avaient point encore servi.

Notre emménagement fut bientôt fait. Un peu plus tard, le gouverneur nous amena une sorte de vivandière, brave femme d'ailleurs, avec laquelle nous nous entendîmes pour

nos repas ; car on nous mettait en prison et on nous obligeait à nous nourrir. Pour quelques sols chacun, cette femme nous préparait et nous envoyait notre très-modeste ordinaire. Nous eûmes pendant un peu de temps encore la ressource de notre morue et de notre riz de Coïmbre , pour améliorer notre régime.

Quand tout fut arrangé , le P. supérieur nous prescrivit un petit règlement pour vivre le plus religieusement possible dans notre prison.

Dans la soirée, M. le gouverneur, ou son lieutenant, venait nous prendre pour nous faire respirer l'air pendant une petite heure sur les batteries ; venait ensuite le souper , la prière , l'examen et le coucher. Cette sortie du soir nous faisait grand bien. Comme l'air nous manquait dans le cachot, surtout au bout le plus éloigné du soupirail, nous jaunissions. Tous les jours, avant la sortie, nous chantions les litanies de la sainte Vierge. Les premiers jours, nous ne pûmes dire la sainte Messe. Bientôt on permit d'en célébrer une, puis chaque prêtre put la dire, au moins tous les deux jours, dans la chapelle du fort. Nous avions pour ornements ceux qui avaient servi à nos anciens Pères, après leur sortie des souterrains où Pombal les ensevelit durant 18 années ; et où trente-sept périrent de misère.

Le lendemain de notre incarcération, un envoyé de notre ambassadeur vint, accompagné du gouverneur, nous reconnaître comme Français, prendre nos noms et nous déclarer que nous étions sous la protection de la France. Avant de partir, il nous demanda si nous avions des sujets de plaintes contre le gouvernement portugais. Nous n'en manquions certes pas ; mais nous considérant comme persécutés pour la foi et le nom que nous portions, nous répondîmes négativement. Cette réponse , dictée par un sentiment religieux ,

contribua peut-être à rendre le gouverneur moins sévère à notre égard.

Ce gouverneur était d'ailleurs un honnête homme. Après ces premières duretés, qui n'étaient probablement, pour lui, que comme une prise de possession, il s'adoucit et vint quelquefois causer un instant avec nous et se montra bienveillant. Il avait même des sentiments religieux; un jour que, dans une de nos sorties, nous parlions de religion, il nous dit : *Croyez-vous donc que je sois impie?* Il me pria d'ouvrir une espèce de bourse qu'il portait sur la poitrine et qui renfermait divers objets de piété. Il me fit remarquer un linge bien plié et me dit : *Voilà la plus belle relique; j'avais pour aumônier, chez moi, un ecclésiastique que je connaissais pour un digne prêtre. Je le priai de dire la messe sur ce petit corporal. Après la messe, il le plia et le mit dans cette bourse. Qu'y a-t-il de plus précieux, en fait de reliques, que celle-là? Ce linge a touché et porté le corps de Jésus-Christ Notre-Seigneur!*

Bien qu'il fût dévoué au parti de D. Pedro, il était assez juste pour convenir que D. Miguel avait pour lui les huit dixièmes du Portugal. Ce qui n'empêchait pas les libéraux de tous les pays de crier que le Portugal n'en voulait pas. Je l'ai dit, il y avait dans le fort un bataillon de la garde nationale de Lisbonne, composé de ce qu'il y avait de plus exaspéré contre les prêtres; j'en ai entendu un répéter, en nous voyant passer : *Faut-il que ces scélérats vivent encore!* Le gouverneur fit partir ce bataillon. Le fort fut gardé par un régiment anglais. Il s'y trouvait bon nombre d'Irlandais qui venaient à la messe, et tous se montraient honnêtes avec nous.

Les bonnes dispositions du gouverneur ne l'empêchaient pas de nous donner quelquefois, devant la garnison sous les armes, de dures réprimandes : nous baissions la tête et ne disions rien. Il venait ensuite dans notre cachot nous dire :

Ce n'est pas moi qui vous ai dit cela. A Lisbonne, je passe pour être jésuite... C'était un homme qui voulait conserver sa place. Le sous-gouverneur qui le remplaçait quelquefois était un homme calme et bienveillant. Nous n'avons jamais eu qu'à nous en louer.

Bien des incidents vinrent rompre la monotonie de notre existence. Nos amis de Coïmbre, et à leur tête un homme de cœur et de foi, d'un dévouement sans bornes pour nous, nommé Gonzalvez, nous avaient fait accompagner d'un serviteur fidèle, avec ordre de ne pas nous abandonner jusqu'à notre départ. Ce bon serviteur fut parfaitement dévoué et nous rendit, non sans danger et beaucoup de difficultés, des services importants. Ce bon Joseph eut d'abord assez de peine à arriver jusqu'à nous. Avant de le laisser pénétrer dans notre prison, on le fouillait jusqu'à le mettre nu comme un ver. Rien ne le découragea. C'est par lui que nous nous mettions en communication avec nos amis de Lisbonne et de Coïmbre, et même avec notre ambassadeur, quand nous avions des choses secrètes à faire connaître. Il faisait nos commissions et nous procurait les choses de première nécessité.

Il y avait dans le fort, comme prisonnier de guerre, un jeune officier français, qui était venu offrir ses services à Don Miguel. Il avait près de lui sa jeune épouse, qui pendant la guerre, sur le point de devenir mère, se tenait sur la colline voisine du combat, la charpie à la main, pour panser son mari. Elle, elle n'était pas prisonnière comme lui ; mais elle avait sollicité et obtenu la permission de lui tenir compagnie dans sa prison. C'est là, sur la paille, qu'elle devint mère ! Cet officier avait été condisciple du P. Bazin. Le gouverneur nous avait appris lui-même qu'il était là, comme prisonnier de guerre. A l'heure de la sortie, il nous montra les barreaux de sa fenêtre, mais il nous fit défense expresse de lui parler,

défense qu'il avait également faite à son prisonnier. Ce brave officier était précisément à sa fenêtre, derrière les barreaux, sa jeune épouse à côté de lui, appuyée sur son épaule. Nous fîmes une petite halte devant lui. Nous nous regardions mutuellement sans parler, mais non sans attendrissement. Que de choses on se dit, avec les yeux, dans un commun malheur ! Cette scène se répéta plusieurs jours. M. de la H... prenait son tout petit enfant et nous le présentait au bout de ses bras. Le gouverneur voyant cela ne put y tenir et nous dit un jour : *Eh bien ! parlez-lui.* La première chose que nous dit M. de la H... fut : *Ma femme a beaucoup souffert !* Eh bien, reprend-elle vivement, *et toi, n'as-tu pas souffert aussi ?* Le gouverneur permit même à M. de la H... de venir quelquefois prendre l'air et causer avec nous.

Nous reçûmes quelques visites d'amis et de personnes qui nous portaient intérêt. Entre autres, nous reçûmes celle de l'ambassadeur du Hanovre. C'était un bon catholique qui voulut nous donner cette preuve de bienveillance. Son intention fut remplie; cette visite nous fit du bien dans l'esprit du gouverneur.

Quelques jours après notre emprisonnement, nous reçûmes une autre visite que nous n'attendions nullement : celle d'un de nos Pères qui venait partager notre captivité. Avant de quitter Coïmbre, quand nous eûmes perdu tout espoir de rester en Portugal, nous voulûmes remplir un devoir de reconnaissance à l'égard de Sa Majesté Don Miguel, qui se trouvait encore à Evora. Le Père supérieur députa donc le P. Mansion pour aller porter au Roi ce témoignage de juste gratitude. Il était accompagné d'un Frère portugais. Cette mission était fort périlleuse. Le Père avait à traverser des contrées où la haine des partis et la guerre avaient exercé des ravages. Ils eurent la chance d'échapper à tous les dangers et

ils arrivèrent à Evora. Une Convention, dite la convention d'Evora, avait mis fin à la guerre. D. Miguel s'expatriait. Le P. Mansion put lui être présenté ainsi qu'à la famille de D. Carlos et aux princesses de Portugal, les sœurs de D. Miguel et de D. Pedro, réunies auprès du Roi, qui se montra sensible à notre démarche.

Le P. Mansion et son compagnon durent, sur le conseil de personnes sages, changer d'habits, mais déguisés de manière à être facilement reconnus comme ecclésiastiques. Ce Père ne savait pas ce que nous étions devenus, et croyant n'avoir rien de mieux à faire, revint vers Coïmbre où il nous croyait encore. Un misérable, du parti triomphant, un de ces hommes pour qui le meurtre d'un prêtre est une bonne fortune, le rencontre sur le chemin, le reconnaît comme prêtre et après de grossières injures, se jette sur lui le poignard à la main pour l'assassiner. Le pauvre Frère effrayé prend la fuite. Le Père saisit le poignard d'une main pour s'en préserver; c'était un poignard à trois tranchants. L'assassin retirant précipitamment son poignard, fit une grave blessure à la main de sa victime. Heureusement, des hommes de la campagne voyant ce qui se passait, accoururent et finirent par délivrer ce pauvre Père qui avait déjà reçu un coup de poignard dans le dos; heureusement la pointe n'arriva qu'à l'épiderme. Le blessé enveloppa sa main et se remit en route vers Coïmbre, avec le Frère qui l'avait rejoint. Chemin faisant, ils apprennent qu'on nous avait vu passer, mais conduits sous escorte comme prisonniers. Voyant cela, le compagnon du Père lui demanda s'il ne pourrait pas, jusqu'à nouvel ordre, rester en Portugal, vu surtout qu'à son âge il aurait de la peine à apprendre une langue étrangère. Le P. Mansion l'y autorisa et seul se dirigea vers Lisbonne. Là, apprenant que nous étions en prison, il n'eut rien de plus pressé que de

venir partager le sort de ses frères. La difficulté était de se faire constituer prisonnier. Il sut que M. Louis de Bourmont, fils du maréchal et général de l'armée miguéliste, était à Lisbonne, où il avait, je crois, la ville pour prison. Le Père finit par le trouver, lui demanda s'il ne pourrait pas lui rendre le service de le faire mettre en prison avec ses confrères. M. de Bourmont connaissait le baron Mortier, ministre plénipotentiaire de France; ils avaient été condisciples. Il lui présenta le P. Mansion en lui disant : *Je viens solliciter un service comme on ne vous en a jamais demandé, celui de satisfaire ce Père Jésuite, qui réclame la faveur d'aller en prison. Faites cela, et si je viens un jour au pinacle avec mon parti, je vous rendrai la pareille.* Le Père s'expliqua et le baron Mortier obtint, du ministère portugais, la *faveur* qu'il demandait.

Un beau jour nous voyons le gouverneur du fort qui entre suivi de ce nouveau prisonnier. Voilà une recrue, dit-il, et nous de nous réjouir avec le nouveau prisonnier, qui avait encore les mains enveloppées, par suite de ses blessures.

Après cette visite, nous en reçûmes une autre bien différente. C'était celle d'un jeune Italien tout dévoué aux idées et aux projets révolutionnaires. Exilé de sa patrie pour ses faits et gestes de républicanisme, il était venu offrir ses services à la cause de Don Pedro. Nous l'avions déjà rencontré dans les prisons de Coïmbre, où nous allions prêcher. Il avait conservé bon souvenir de nos rapports. Ayant appris, après le triomphe de son parti, que nous étions prisonniers à Saint Julien, il voulut nous voir. Il faisait alors partie du régiment de la Reine, le plus riche et le plus beau régiment du royaume. Sa visite témoignait de son bon cœur pour nous. Malheureusement il était aveuglé par ses passions. Il eut le courage de nous raconter, avec un cynisme imperturbable, le meurtre qu'il avait commis, en poignardant de sa main, un prêtre qui

était Religieux et contre lequel il avait conservé des sentiments de vengeance. Il a, depuis, acquis une bien triste célébrité en Italie où il est revenu continuer ses exploits ultra-révolutionnaires.

La Providence nous procura des visites plus consolantes. Nous connaissions, à Lisbonne, les prêtres du séminaire anglais, le vénérable supérieur surtout. Ces Anglais étaient demeurés tranquilles dans leur maison, sous la protection du pavillon britannique, si redouté en Portugal. Ce vénérable vieillard vint nous voir et nous consoler dans notre prison. Vers la fin de sa visite il nous demanda : *Avez-vous du pain ?* Nous lui dîmes notre position. Il n'ajouta rien. Quelques jours plus tard, nous le revîmes. Le gouverneur, d'assez mauvaise humeur ce jour-là, avait fait quelques difficultés pour l'admettre. Ce bon prêtre insista et il réussit. J'avais remarqué qu'il avait une poche tellement remplie qu'elle faisait assez mauvaise figure. Il tira d'une autre poche un papier et nous dit : Lisez ! Quel fut notre étonnement en lisant ceci : *Souscription en faveur des Pères Jésuites prisonniers au fort Saint-Julien, près Lisbonne.* C'étaient nos meilleurs amis, presque tous ruinés par les événements, décimés par le choléra, etc., qui se saignaient pour nous venir en aide. En voyant ces noms qui nous rappelaient les malheurs de ces familles, nous ne pûmes retenir notre émotion. Le vénérable supérieur avait pu réunir une somme de trois cents francs, somme énorme pour les circonstances, et qui nous arriva fort à propos.

Nos finances, qui n'avaient jamais été que très-restreintes, menaçaient de finir. On se rappelle que nous étions prisonniers à nos frais, et cela contre toute coutume et justice, ce dont le gouverneur du fort était lui-même indigné. Bien que nous n'eussions jamais rien réclamé au gouverneur, nous

le voyons un jour arriver tout joyeux, tenant un petit sac à la main. Le gouvernement nous envoyait enfin de quoi payer nos dépenses ; seulement il avait attendu à voir jusqu'à quel point nous pouvions nous réduire pour nos dépenses, afin de ne nous donner que le moins possible.

Cet argent fut une ressource pour nous procurer des habits laïques, car nous ne perdions pas l'espoir de recouvrer notre liberté et de revoir notre patrie. L'Empereur D. Pedro, qui gouvernait pour sa fille, avait, d'un trait de plume, détruit tous les Ordres religieux en Portugal. Je m'abstiens de réflexions, je raconte les faits. Le gouverneur du fort ne manqua pas de nous donner communication du décret impérial. Il ajouta : *Je vous autorise à garder votre habit (celui de la Compagnie), je vous aime mieux sous cet habit que sous un autre.* Par le fait, nous fûmes les derniers à porter l'habit religieux en Portugal. Cependant, en vue d'une délivrance que nous attendions, nous pûmes nous procurer des habits laïques pour le jour où nous serions libres.

Dans une de nos sorties du soir le gouverneur voulut bien nous faire parcourir le fort. Nous rencontrâmes dans les prisons, de 1000 à 1200 prisonniers de guerre dans le plus profond dénuement. C'étaient des soldats, jeunes pour la plupart, dont plusieurs n'avaient même plus, pour se couvrir, que des lambeaux de couvertures. On les traitait fort durement, surtout ceux qui avaient fait partie du régiment de Chavès, un des plus braves et un des plus fidèles à son Roi. Parmi ces prisonniers j'en rencontrai un que j'avais visité à l'hôpital de Coïmbre. On l'avait chargé, lui et ses camarades, de lourdes chaînes, comme celles que portent les galériens. Ce fut tout à la fois une joie et une peine pour lui, de me rencontrer à peu près dans la même position que la sienne.

En continuant notre visite, nous vîmes les cachots dans

lesquels nos anciens Pères avaient passé dix-huit ans ! Le nôtre était humide, peu aéré et infecté d'insectes noirs, à peu près semblables à des hannetons. Cependant notre prison était bien, en comparaison de ces affreux cachots. Nous en trouvâmes un complètement privé de lumière. Le Père qu'on y avait renfermé y resta plus de dix ans, et n'y fut pas longtemps sans perdre la vue. Quel supplice que le sien et celui de tant d'autres !

Je l'ai dit, et c'est un témoignage de reconnaissance bien mérité, le gouverneur nous estimait et il avait de la bienveillance. Un soir, à l'issue de notre promenade ordinaire sur les batteries, il voulut nous faire passer par son salon. Il y avait fait préparer une charmante petite collation, à notre intention, et il en fit les honneurs avec bonne grâce. Ces témoignages sont peu de chose en eux-mêmes, mais, dans les circonstances pénibles où nous nous trouvions, elles ont un prix particulier. On est si heureux de trouver, alors, au moins de la bienveillance.

Cependant nous n'entrevoiyions point le terme de notre détention. Le gouvernement voulait sans doute donner une tournure quelque peu légale et fondée à cette détention indéterminée. Il envoya le corrégidor de la petite ville voisine, Oeyras, pour nous faire subir un interrogatoire. On appela l'un après l'autre, et de manière à les empêcher de se prévenir, le Père supérieur, un autre Père et le procureur. La grande question était de savoir si nous n'avions pas d'argent caché, ou autres choses précieuses ; toujours même préjugé ! Les Pères, sans s'être entendus, répondirent tous la même vérité. Cette enquête n'eut pas de suites.

Quand nous étions entrés en prison, nous avions deux Pères en convalescence et un autre toujours malade, le Père Margottet, qui est mort à Nice l'année suivante. L'air de la

prison et les privations du moment ne pouvaient leur permettre de se rétablir. Un de nos Frères fut pris d'une fièvre assez forte. Le gouverneur voulut bien nous envoyer le médecin du fort. Ce médecin, jeune encore, se présenta, donna précipitamment son ordonnance et s'enfuit en toute hâte, le mouchoir sur la bouche, en disant : Je ne sais pas comment on peut respirer ici. C'est assez dire dans quelle atmosphère nous vivions. Ce bon Frère guérit comme par miracle. Pour raisons de salubrité, et aussi pour avoir plus de facilité à communiquer avec notre ambassadeur, nous avions toujours sollicité la permission d'avoir une prison plus rapprochée de Lisbonne, et plus saine. Le gouverneur nous fit savoir que nous pourrions être transportés sur un des pontons qui se trouvaient dans le port. Mais ayant consulté par lettre, un ami de Coïmbre, M. Forjas, qui connaissait le ministre de la justice, cet excellent ami répondit, qu'il allait écrire au ministre pour tâcher d'améliorer notre sort, mais nous engageait fortement à ne point accepter la translation sur les pontons, ajoutant que là, nous aurions encore moins de liberté; que nous ne savions en quelles mains nous allions tomber; que nous avions un gouverneur humain, etc., et que mieux valait rester à Saint-Julien; nous suivîmes cet avis.

Le P. Mallet, notre supérieur, ne voyant aucune issue prochaine à notre affaire, dressa un rapport sur tout ce que nous avions fait en Portugal. Il en appelait à nos amis et à nos ennemis de Coïmbre. Il concluait par demander ou notre élargissement, ou les raisons de notre détention. Ce rapport très-modéré était inattaquable, mais une condamnation indirecte du gouvernement portugais. Nous priâmes le gouverneur de le faire parvenir à notre ambassadeur. Il comprit toute l'importance de cette affaire. Aussi envoya-t-il, par une ordonnance, la lettre au ministre portugais, par les mains duquel elle

devait officiellement être remise au baron Mortier. Ce rapport resta sans réponse pendant plusieurs jours. Nous en étions inquiets. Le bon Joseph, notre commissionnaire, étant venu, nous lui dîmes d'aller trouver le baron Mortier et de lui dire qu'il devait avoir reçu, du supérieur des Jésuites prisonniers à Saint-Julien, une lettre importante. Joseph fit la commission. L'ambassadeur n'avait rien reçu : sur-le-champ il va trouver le ministre portugais : « *Vous avez reçu pour moi,* lui dit-il, et d'un ton officiel et mécontent, *une lettre des Jésuites de Saint-Julien, je viens la réclamer* ».

Le ministre portugais avait gardé cette lettre. Voulait-il, avant de la remettre, nous faire expier la position fâcheuse dans laquelle elle le plaçait ? Je n'en sais rien. Toujours est-il qu'au moment même où le baron Mortier le sommait de lui remettre notre rapport, nous nous trouvions dans une grande inquiétude. Ce soir-là, le gouverneur ne nous parlait point comme à l'ordinaire. Il se promenait triste et pensif au milieu de nous. Nous lui demandâmes s'il y avait du nouveau : Il y en a, nous dit-il ; priez mes Pères, les affaires ne vont pas bien pour vous. J'ai reçu des ordres très-sévères à votre endroit ; je ne les exécuterai pas. Il nous fit entendre qu'il s'agissait de nous jeter dans les cachots et de nous mettre aux fers. Nous rentrâmes assez tristes dans notre prison.

Le baron Mortier ayant insisté pour avoir notre rapport, le ministre portugais fit semblant de l'avoir oublié et se mit à le chercher sur sa table. Il n'eut pas de peine à le trouver, et le lui présenta décacheté ; or, décacheter une lettre adressée à un ambassadeur est un fait très-grave, c'est blesser le droit des gens. Le baron Mortier prenant la lettre la montra au ministre en lui disant : « *Je puis tout exiger. Il me faut ou l'élargissement des Pères retenus à Saint-Julien, ou leur mise en jugement.* Il n'y avait plus à balancer. Comme on n'avait

rien à nous reprocher, et que bien au contraire, les libéraux de Coïmbre nous rendaient pleine justice, il fallut, et sur-le-champ, rédiger et faire signer par l'empereur Don Pedro le décret de notre mise en liberté.

C'était le 1^{er} juillet, veille de la Visitation de la très-sainte Vierge. En nous couchant, tristes comme nous avons dit, nous étions loin de prévoir ce qui nous arriva. Vers minuit, nous entendîmes du bruit à la porte de notre prison. C'était le gouverneur qui nous cria : Ne craignez pas, c'est moi. Les portes s'ouvrent et il s'avance, ayant une grande pancarte à la main. C'est votre délivrance, nous dit-il. Nous voilà bien vite autour de lui, et il nous donna lecture d'un décret qui en effet nous rendait la liberté, à la condition que nous sortirions du royaume. Grande fut notre joie et aussi celle du gouverneur. Il était heureux de nous voir délivrés d'un châtement que nous ne méritions pas. Il nous dit : « Je connais les hommes; crainte que quelque changement n'arrive, je vais, cette nuit même, faire préparer des barques et vous partirez dès demain matin. Si vous ne trouvez pas de navires, revenez et je vous logerai. Je dois, ajouta-t-il, vous donner une escorte, mais elle ne sera pas avec vous. Par égard pour vos personnes, vous n'aurez que l'officier dans votre barque. L'escorte sera dans une seconde barque qui vous accompagnera de loin. »

Nous passâmes le reste de la nuit à faire nos petits paquets et à préparer nos habits laïques. A six heures du matin, nous quittions notre prison; c'était le jour de la Visitation de la sainte Vierge. Nous ne pouvions oublier que nous nous étions mis sous sa protection, en arrivant à Saint-Julien. Nous laissâmes au général-gouverneur du fort et au sous-gouverneur, comme témoignage de notre reconnaissance, quelques petits souvenirs de piété qu'ils acceptèrent avec plaisir. Arrivés au bord de la mer, nous les embrassâmes, et je l'avoue, les lar-

mes aux yeux. Avant de nous perdre de vue, nous nous saluâmes encore, en agitant nos mouchoirs, comme des amis dont on se sépare pour un long voyage.

Voici les noms des Pères et des Frères qui furent emprisonnés : PP. Mallet (supérieur), Bazin, Chevalier, Cotel, Dericquebourg, Mansion, Margottet, Martin, Palmain, Rousseau, Sales, Soimié. Les FF. Fiquet, Lopez, Paillet et Rodriguez.

Pendant notre captivité, nous nous étions occupés, à tout événement, d'un navire pour nous rendre en Italie. Nous avions choisi l'Italie, parce que nous ne savions ce qui se passait en France. Un navire sarde (*les Vrais-Amis*) nous avait attendu. Nous le croyions parti. Il ne l'était pas, mais il ne comptait plus sur nous, il nous reçut cependant. Une fois à bord, nous reçûmes la visite de quelques amis. Sur ce même navire s'embarquaient aussi Mmes de Lebzelttern de l'ambassade d'Autriche. Après trois ou quatre jours nous partîmes enfin pour Gênes. Le jour du départ M. le baron Mortier, notre ministre plénipotentiaire, vint à bord saluer les dames de Lebzelttern et aussi pour nous voir. Le P. supérieur lui témoigna toute notre reconnaissance pour les services importants qu'il avait bien voulu nous rendre.

Avant de quitter le port de Lisbonne, nous écrivîmes une lettre à Mme la comtesse de ***, voisine d'habitation de nos Pères de Lisbonne, pour la remercier de leur avoir donné l'hospitalité au moment du danger. Nous ne pouvions partir sans exprimer à tous nos amis et bienfaiteurs et nos regrets et notre reconnaissance.

C'est à M. Guitot que nous devons notre délivrance. Dès la prise de Lisbonne par D. Pedro il nous réclama. Le Père de la Ponce, qui était son parent par alliance, alla le voir vers le mois de mai 1834 et le pria de nous protéger. M. Gui-

tot qui était alors ministre, lui répondit : « il y a un an que j'ai donné des ordres à cet intention. » Notre reconnaissance était ici, d'autant mieux acquise au gouvernement d'alors, que, pour la plupart, nous ne nous étions pas fait inscrire sur la matricule de l'ambassade. D'un autre côté, tout le monde sait que le gouvernement français ne nous était que très-médiocrement favorable.

Nous devons placer en tête de la liste de nos amis et bien-fauteurs cet excellent M. Gonzalvez, de Coïmbre. Il était l'homme d'affaires et de confiance de Mme la comtesse de***. Il s'attacha à nos Pères dès leur arrivée à Coïmbre ; son dévouement fut des plus généreux. Comme nous n'avions point de chapelle, pour nous en faire une il appropria une des pièces du collège, ce qui nécessita une forte dépense. Tout se fit à ses frais. Il mit à cette bonne œuvre une grande partie de ses petites économies. Au moment de notre départ, il mit, au risque de se compromettre, le même empressement à nous être utile, et toujours avec un désintéressement et une générosité de cœur sans bornes : il fut admirablement secondé par le brave Joseph, dont nous avons parlé.

Quand nos amis de Coïmbre se virent réduits, malgré leurs pétitions, à renoncer à l'espoir de nous garder, ils formèrent une commission pour nous procurer les secours nécessaires. Puisque nous ne pouvons pas les garder, dirent-ils, nous voulons du moins les conduire jusque dans leur famille. C'est avec les ressources qu'ils nous procurèrent que nous pûmes faire face aux dépenses, assez considérables, nécessitées par notre voyage.

Avant de quitter Coïmbre nous avons pu rendre un service assez important. L'évêque de cette ville avait dû se retirer pour échapper aux dangers. Profitant de cette absence, on avait désigné un vicaire général pour administrer le diocèse. La

veille même du départ, nous fîmes une thèse, appuyée sur le droit canon, pour démontrer que cette administration n'était pas légitime. Cette pièce fut copiée et répandue parmi les fidèles, afin de les éclairer sur un point important.

Le moment du départ fut en même temps une grande joie et une grande peine. Quand nous nous vîmes hors du port, condamnés à ne plus revoir ce bon peuple, pour lequel nous étions dévoués et qui nous montrait tant d'affection, nous ne pûmes retenir nos larmes. Oui, le peuple portugais est un bon peuple, si on en excepte certains meneurs, qui, là, comme dans tous les pays, font ou veulent faire la loi au nom des peuples qui les repoussent. La nation portugaise est profondément catholique. Comme nation catholique, elle eut une époque brillante, et si elle a le bonheur de conserver sa foi, elle secouera un jour le protectorat anglais et retrouvera son ancienne gloire, avec sa liberté.

Nous arrivâmes à Gênes à la fin de juillet. Nos PP. de la résidence Saint-Ambroise nous firent la réception la plus fraternelle, nous fêtant comme confesseurs de la foi.

A Gênes encore, nous pûmes offrir à Sa Majesté D. Miguel, qui y arrivait, à peu près en même temps que nous, le témoignage de notre reconnaissance.

De Nice, nous adressâmes aux journaux français une lettre pour remercier tous ceux qui nous avaient rendu service, et particulièrement le gouvernement français.

L.-J. SOIMÉ.

L'un des prisonniers au fort Saint-Julien.

Aux pièces précédentes, nous aurions voulu ajouter des additions pleines d'intérêt, envoyées par le R. P. Delvaux

pour compléter différents passages de ses *Notes historiques sur le rétablissement de la Compagnie de Jésus en Portugal*. Mais ces nombreuses additions devant s'intercaler dans le cours du récit, nous sommes, à notre grand regret, forcé de les réserver pour une seconde édition.

Nous remettons également, et pour la même raison, à l'édition suivante, les notes, additions et corrections qui nous ont été adressées par le P. Joseph Chevalier Buckacinski), le P. Antoine Zarandona et celles que nous attendons du P. Georges Rousseau.

Voici cependant une correction, ou plutôt une addition, que nous pouvons donner dès aujourd'hui. Dans le *Status*, pages 82-84, il faut ajouter les noms des PP. Nemkin et Pallavicini; ceux des novices Noghera, Dias, Laserre, Almeida, Dos Santos et Figueiredo.



Poitiers. — Imprimerie de Henri Oudin, rue de l'Éperon, 4.